



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







ÉTUDE  
HISTORIQUE ET MORALE  
SUR  
**LE COMPAGNONNAGE**  
ET SUR QUELQUES AUTRES ASSOCIATIONS D'OUVRIERS

DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR M. C.-G. SIMON,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES,  
SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE LA MÊME VILLE, ASSOCIÉ  
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHOUSE.

---

PARIS,  
GAPELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE SOUFFLOT, 16,  
PRÈS LE PANTHÉON.

1853.



✓50

47 32

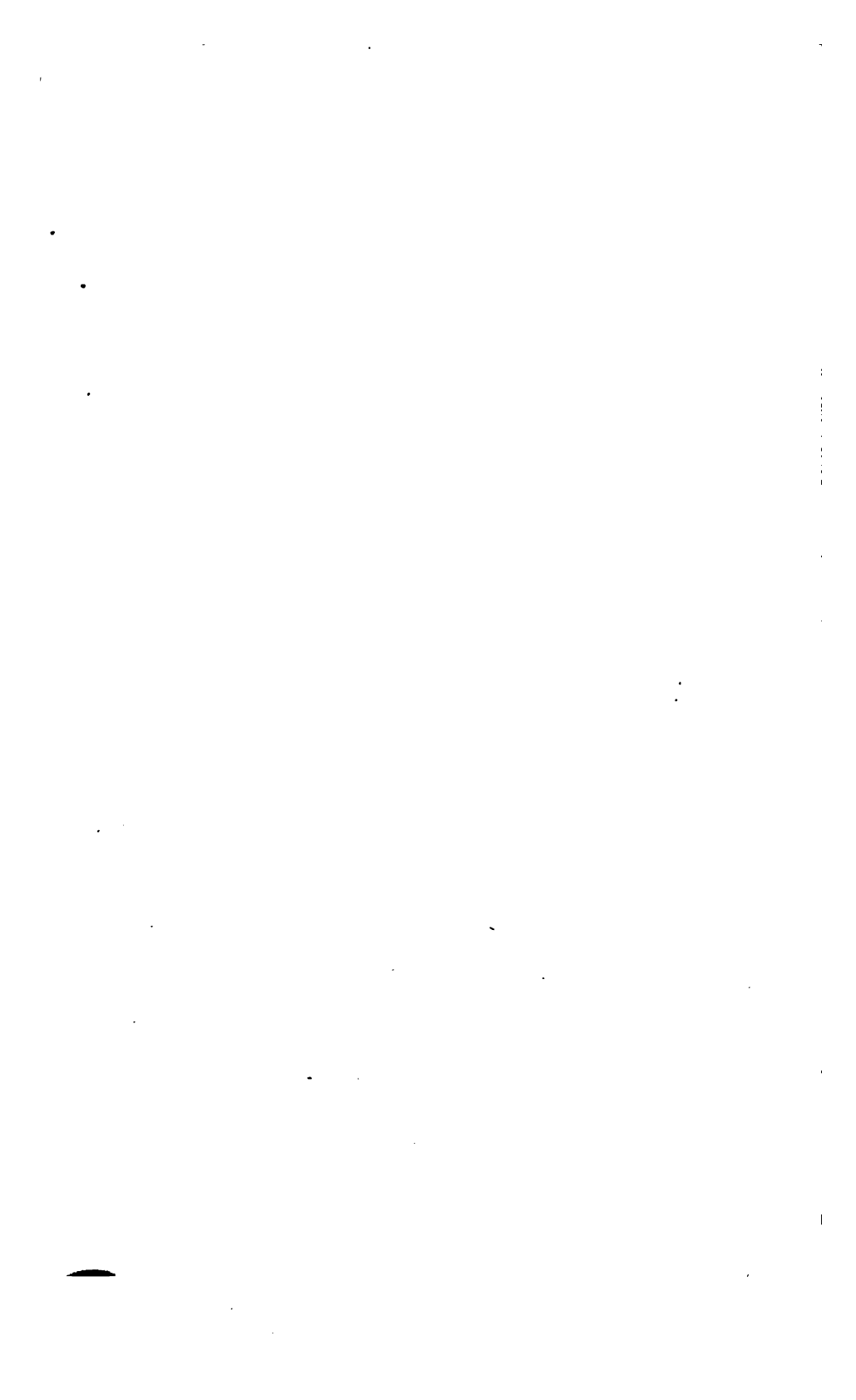




1205

47-32

**ÉTUDE**  
**SUR**  
**LE COMPAGNONNAGE.**



1205

47-32

**ÉTUDE**  
**SUR**  
**LE COMPAGNONNAGE.**

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :

*Observations recueillies en Angleterre en 1835 ; 2 vol.*  
in-8°..... 10 fr.

**ÉTUDE**  
**HISTORIQUE ET MORALE**  
**SUR LE**  
**COMPAGNONNAGE**

**ET SUR QUELQUES AUTRES ASSOCIATIONS D'OUVRIERS**

**DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'À NOS JOURS**

**Par M. C.-G. SIMON**

**MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES, SECRÉTAIRE ADJOINT DE  
LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE LA MÊME VILLE, ASSOCIÉ CORRES-  
PONDANT DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHOUSE.**



**PARIS.**

**CAPELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE SOUFFLOT, 16,  
PRÈS LE PANTHÉON.**

**1853.**

HD  
6464  
.36

Ry. 2t.  
libres  
5.27-40  
36468

## AVANT-PROPOS.

---

Depuis plus de vingt ans, il existe à Nantes, sous le nom de *Société Industrielle*, une association de bienfaisance, objet de l'envie de bien des villes. Cette Société administre en la dotant une caisse de secours mutuels indistinctement accessible à toutes les professions, et d'autant plus précieuse aujourd'hui, que les ouvriers sans patronage éprouvent plus de difficultés à se grouper seuls entre eux pour un objet semblable. A côté de cette caisse d'assurance contre les maladies de l'homme fait, est placée une école où, chaque matin, cent enfants des familles les plus pauvres viennent recevoir, avec une subvention en pain et en argent, l'instruction théorique élémentaire, nécessaire à leurs progrès dans la

722



profession mécanique qu'ils ont choisie et qu'ils apprennent, sous la surveillance tutélaire d'une commission, dans les divers ateliers de la ville.

Le 21 décembre 1845, chargé comme l'un des secrétaires de présenter, en séance publique, le rapport annuel des travaux de la Société industrielle, l'auteur disait à ces enfants de prédilection, à propos de l'inauguration d'une nouvelle maison d'école due à la munificence d'un généreux citoyen :

« Jeunes apprentis, vous qui jouirez des avantages de cette magnifique donation et qui recueilliez déjà les fruits des inappréciables bienfaits que la Société Industrielle répand sur vous avec une maternelle sollicitude, puissiez-vous n'en perdre jamais la mémoire ! Que le souvenir des bons exemples mis sous vos yeux et des sentiments de religion, de morale que vos professeurs et vos guides se sont efforcés sans relâche de développer dans vos cœurs, vous servent toujours des égarements auxquels vous serez exposés dans le cours de votre carrière.

» En quittant ces bancs où une charité éclai-

» rée vous fit asseoir, vous irez vivre d'une vie  
 » nouvelle; d'apprentis vous deviendrez ouvriers;  
 » vous entrerez dans un monde où de nouvelles  
 » pensées, de nouveaux exemples s'offriront à  
 » vous. — On s'efforcera peut-être de vous  
 » séduire par des théories spécieuses. — Prépa-  
 » rez-vous à les juger de bonne heure avec  
 » l'esprit de justice inhérent à votre âge et avec  
 » la droiture de votre cœur. — Déjà, peut-  
 » être, ces mots mystérieux d'initiation, de  
 » compagnonnage, de coalition, de grève, ont  
 » vaguement retenti à votre oreille: plus tard,  
 » ils y retentiront avec plus de force encore. —  
 » Sans doute, il vous sera difficile de vous sous-  
 » traire toujours à l'entraînement de la foule;  
 » promettez-vous du moins de ne céder jamais  
 » qu'aux inspirations généreuses. . . .

» Dans les lois du Compagnonnage vous trou-  
 » verez le principe d'une bienfaisante associa-  
 » tion. Faites que ce principe sacré ne soit  
 » jamais altéré par ces haines d'état à état, de  
 » profession à profession, de *devoir* à *devoir*,  
 » reste de mœurs barbares qui ont trop sou-  
 » vent ensanglanté nos places publiques. —  
 » Lorsque vous serez compagnons, suivez fra-

» ternellement les règles de l'association que  
 » vous aurez choisie ; mais ne croyez pas qu'il n'y  
 » ait rien que de digne de votre haine et de  
 » vos mépris dans une société différente.

» Chaque *devoir* a son bon côté, chaque asso-  
 » ciation son but utile. — La loi commune, la loi  
 » française les tolère toutes pour le bien qu'elles  
 » peuvent faire ; elle ne les réprime parfois  
 » que dans leurs écarts, lorsqu'elles troublent  
 » par de sauvages violences l'ordre public, et  
 » ne savent pas respecter les rites et les insignes  
 » des autres. Soumettez-vous donc franchement  
 » à cette loi commune, et ne perdez pas de  
 » vue que tous vous êtes Français, vous êtes  
 » frères, enfants d'une même patrie, avant d'être  
 » membres de telle ou telle secte de Compa-  
 » gnonnage. . . . »

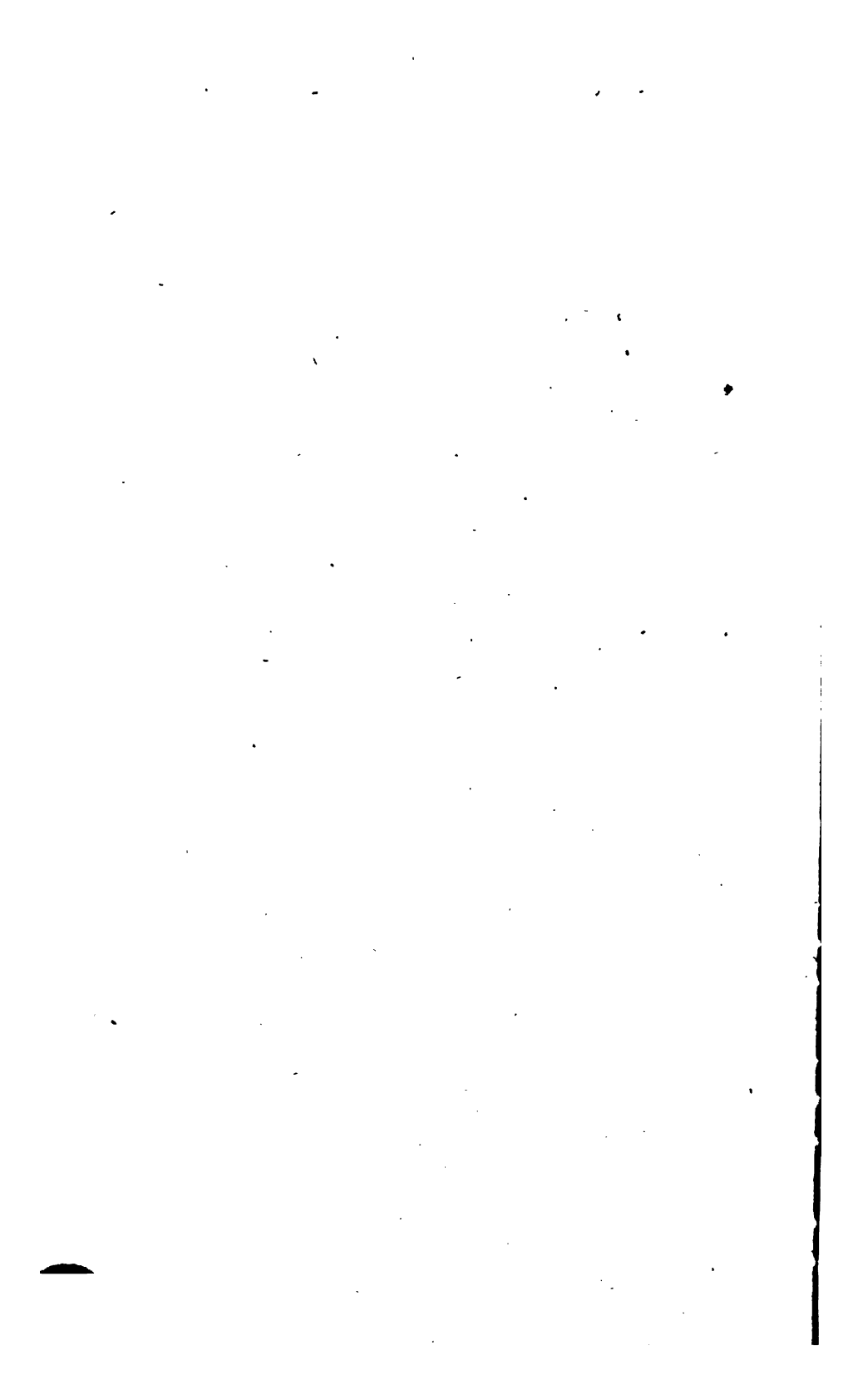
Ces paroles eurent du retentissement, des jour-  
 naux les reproduisirent. Elles valurent à l'au-  
 teur quelques félicitations d'autant plus flatteuses  
 qu'elles n'étaient ni recherchées ni attendues. —  
 Encouragé par ce succès, il résolut, pour complé-  
 ter sa tâche, de pénétrer plus avant dans les  
 mystères du Compagnonnage, afin d'y trouver  
 mieux que de simples et fugitifs conseils pour

guider les jeunes apprentis, objets de son affection. Dès-lors ce fut pour lui l'objet d'un travail patient, de longues et difficiles investigations, de nombreuses correspondances. C'est le résumé de ces recherches, de ce labeur de plusieurs années qu'il offre aujourd'hui au public, espérant contribuer un peu par là à la révélation de détails curieux et peu connus, à l'instruction des membres du Compagnonnage, à l'apaisement de haines invétérées que rien ne justifie, au développement de l'esprit de paix et de charité chrétienne.

Nantes, le 30 août 1853.

C.-G. SIMON.

---



**ÉTUDE**  
**HISTORIQUE ET MORALE**  
**SUR**  
**LE COMPAGNONNAGE.**

---

**CHAPITRE PREMIER.**

---

**ORIGINE DU COMPAGNONNAGE.**

Si peu qu'on y réfléchisse, on est vite amené, en étudiant les faits, à se convaincre que le *Compagnonnage* et la *Franc-Maçonnerie* ont une origine commune. « Les sociétés de métiers, dit Charles Nodier, sont » probablement anciennes comme les métiers. On retrouve » des traces de leur existence et de leur action dans toutes les histoires. La *Maçonnerie* n'est autre chose, dans

» sa source comme dans ses emblèmes, que l'association  
» des ouvriers maçons ou bâtisseurs, complète en ses  
» trois gradès : l'*apprenti*, le *compagnon* et le *maître* ;  
» et l'origine réelle de la *Maçonnerie*, c'est le *Compagnonnage*. »

Le Compagnonnage est l'enfant dégénéré, mais durci au travail et à la fatigue, d'une antique et grande institution : la Franc-Maçonnerie, telle qu'elle existe de nos jours, en est la fille aristocratique ; fille douée de nobles vertus, de généreux sentiments, mais un peu quintessenciée de son caractère et pleine d'ambitueuses prétentions.

Rechercher l'origine primitive du Compagnonnage, c'est donc rechercher l'origine des Francs-Maçons. Des hommes plus compétents et plus intéressés que nous à cette étude, s'en sont occupés avec beaucoup de zèle et de soin ; ils disposaient pour cela de nombreux matériaux, et comme ils ont publié dans toutes les langues de l'Europe le résultat de leurs investigations, nous n'avons plus, — c'est le parti le plus simple et le meilleur à prendre, — qu'à puiser à pleines mains dans leurs écrits. Trois ouvrages particulièrement, publiés récemment en France, suffiraient à peu près seuls au besoin de la tâche :

1° Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie, et des Sociétés secrètes anciennes et modernes, par F.-T.-B. Clavel. — Paris, 1844.

2° Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie, par MM. Kauffman et Chérpin. — Lyon, 1850.

3° Histoire générale de la Franc-Maçonnerie, basée sur les anciens documents et les monuments élevés par elle,

depuis sa fondation en l'an 715 avant Jésus-Christ, jusqu'en 1850, par Emmanuel Rebold. — Paris, 1851.

De tous les auteurs qui ont écrit sur la Franc-Maçonnerie, Rebold, l'un des plus réservés, n'en fait remonter la naissance qu'à l'an 715 avant l'ère chrétienne; la plupart des autres veulent y voir une filiation directe, découlant sans interruption ni lacune des anciens mystères religieux des Juifs, des initiations égyptiennes et grecques, et même de celles de la Perse et de l'Inde.

Saint-Martin l'illuminé ne va pas moins qu'à prétendre que la Franc-Maçonnerie est née avec l'univers; et Smitz veut qu'Adam, le premier des initiés, ait été, dans les bosquets de l'Eden, le dépositaire de la science maçonnique.

D'autres disent que la Maçonnerie a été fondée à Rome par Romulus lui-même, et d'autres seulement au temps de Jules César. Une troisième opinion veut qu'Auguste se soit fait recevoir franc-maçon à Athènes, après la bataille d'Actium; et Warburton ainsi que Bartholi est convaincu qu'en décrivant la descente d'Énée aux Enfers, Virgile, poète de cour, n'a fait que retracer en vers immortels cette initiation du premier des Césars.

Ainsi, d'après la plupart de ces auteurs, les rites maçonniques usités aujourd'hui proviendraient des rites, des cérémonies usités dans la célébration des anciens mystères qui, de l'Égypte, et de la Phénicie, passèrent directement en Europe; tandis que d'autres voudraient qu'ils eussent pris naissance dans les écoles de Pythagore et de Platon, ou dans les nuits mystérieuses du grand roi Salomon.



Que n'a-t-on pas mis sur le compte des Jésuites ? Il fallait bien qu'on leur imputât encore l'invention de la Franc-Maçonnerie. Bode, écrivain allemand, a prétendu sérieusement que la mort symbolique de l'architecte Hiram, tué par des compagnons révoltés, n'était que l'allégorie de la hiérarchie romaine détruite par Luther et Calvin ; et que le rameau d'acacia, si vénéré des frères maçons, n'était rien moins qu'une figure du Saint-Siège.

L'opinion qui fait naître la Franc-Maçonnerie au pied de la tour de Babel, — car on va jusque-là, — se fonde vraisemblablement sur la légende de l'ordre des *Nuchites*, et sur les instructions du rite de la *Royale Arche*.

Grandidier, — et il n'est pas le seul, — prétend qu'elle n'a pris naissance que lors de la construction de la cathédrale de Strasbourg, en 1015, et que toutes les confréries de maçons allemands durant leur institution à la loge de Strasbourg. Les Anglais, d'un autre côté, font surgir les institutions maçonniques avec Saint-Paul de Londres. Mais Raghellini de Schio démontre qu'ils n'ont écrit que l'histoire de quelques corporations particulières d'ouvriers voués à la construction des temples et autres monuments publics.

Ce qu'il y a de plus constant relativement à l'origine de la Franc-Maçonnerie, c'est que si l'on peut former sur ce point des conjectures plus ou moins fondées, plus ou moins vraisemblables, aucune ne peut se flatter de s'appuyer sur des monuments écrits de quelque antiquité. Laurent Dermott, membre de la grande loge des anciens Maçons de Londres, le reconnaît formellement : « Il est certain, dit-il, que nous n'avons aucune histoire authentique de la Ma-

çonnerie dans ce royaume, non plus que dans tout autre pays de l'Europe, en dépit de tout ce que l'on peut prétendre de contraire à cet égard. »

S'il en est qui, disposés à croire à la haute antiquité de la Franc-Maçonnerie, fussent curieux de connaître le rituel des anciennes cérémonies d'initiation aux mystères d'Éleusis, de Mympsis, de la Perse et de l'Inde ou autres, nous les renvoyons aux ouvrages suivants : *Séthos*, par l'abbé Terrasson; *Voyage d'Anacharsis en Grèce*, par Barthélemy; *l'Épiscunien*, par Thomas Moore; *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, par Clavel; *Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie*, par Kauffman et Cherpin; *La Franc-Maçonnerie*, par Reghellini de Schio; *Les Religions de l'Antiquité*, par Guignaut; *Doctrines des Sociétés secrètes*, par Delaage, etc.

Légèrement sceptique par nature autant que par réflexion et n'éprouvant pas le moins du monde, comme de fanatiques affiliés, le besoin superbe de faire à une confraternité à laquelle nous n'avons pas l'honneur d'appartenir, des ancêtres perdus dans la nuit des temps, nous éprouvions bien des doutes en lisant les ouvrages assignant une trop haute antiquité à la Franc-Maçonnerie, et nous avons été heureux de voir qu'un savant et consciencieux franc-maçon, M. Emmanuel Rehold, mettait à néant toutes ces prétentions exagérées de l'amour-propre maçonnique, et professait une opinion beaucoup plus raisonnable à laquelle nous n'hésitons pas à nous rallier, savoir : que les collèges romains de constructeurs, primitivement institués par Numa Pompilius, à l'imitation plus ou moins fidèle d'institutions analogues chez

d'autres peuples, sont la véritable souche d'où sont sortis, après les confréries de constructeurs des premiers siècles du christianisme, le Compagnonnage de nos ouvriers du tour de France et la Franc-Maçonnerie moderne.

M. Rebold, dont l'éducation s'est faite dans la Suisse allemande, est un écrivain d'une grande probité, d'un jugement sain, d'un bon sens froid et grave; ses opinions sont donc pour nous d'un très-grand poids, comme elles l'ont été pour beaucoup des francs-maçons les plus estimés de France et d'ailleurs. Nous n'avons nulle crainte de nous égarer en marchant à sa suite, et nous nous y engageons d'un pas assuré.

C'est à l'obscurité des sources, augmentée par la multitude des systèmes introduits, dit M. Rebold, qu'il faut attribuer la diversité des opinions émises par un grand nombre d'auteurs, sur l'origine de la Franc-Maçonnerie moderne. D'après les rapports des formes d'initiation qu'elle présente avec les mystères de l'Égypte, avec plusieurs sociétés ou écoles philosophiques de l'antiquité, les Dionysiens, les Thérapeutes, les Esséniens, les Pythagoriciens, quelques-uns ont cru devoir y placer l'origine de la Franc-Maçonnerie; tandis que d'autres, induits en erreur par des symboles et des mots d'origine hébraïque, ont prétendu qu'elle avait pris naissance lors de la construction du temple de Salomon, sur laquelle les Paralipomènes et le Livre des Rois nous donnent de précieux détails. Ce temple, élevé l'an 1012 avant notre ère, par le roi Salomon initié aux mystères de son pays, et consacré par lui neuf ans plus tard à la gloire du Dieu unique et vivant, était la première manifestation publique de la croyance en un seul Dieu. Sous ce

rapport, et comme chef-d'œuvre d'architecture représentant dans tout son ensemble l'image et l'harmonie de l'univers, il symbolise dans la Franc-Maçonnerie l'édifice moral auquel chacun doit apporter sa pierre. La Maçonnerie conservant, en outre, religieusement les anciennes traditions et les allégories sublimes qui lui ont été léguées, on peut facilement par là s'expliquer l'erreur dans laquelle sont tombés tant d'auteurs, en prenant ces allégories pour des faits. Beaucoup d'entre eux ont cherché ou cru reconnaître son origine dans les usages et les mystères des premiers chrétiens, chez lesquels l'initiation était semblable à celle des païens; d'autres encore la placent dans le moyen-âge, dans la chevalerie, dans l'ordre des Templiers ou dans celui de Saint-Jean de Jérusalem, et d'autres enfin dans les corporations maçonniques de cette même époque. La dernière de ces opinions était la plus juste, puisque ces corporations avaient effectivement recueilli la succession des anciens collèges romains.

Une autre particularité qui a surtout contribué à induire en erreur, c'est la différence que présentent les deux formes d'initiation, celle au premier grade étant empruntée aux mystères égyptiens, tandis que celle au deuxième et au troisième appartient en entier aux mystères des Hébreux. En voici l'explication : Lors de la fondation des collèges de constructeurs par Numa Pompilius, comme confraternités d'arts et en même temps comme société religieuse, la plupart des artistes se trouvant être des Grecs en partie initiés aux mystères de leur pays, ils imitèrent, dans leurs cérémonies religieuses, la forme de l'initiation pratiquée dans leurs mystères. Lorsque plus tard un grand nombre

d'artistes hébreux furent affiliés aux collèges, ils introduisirent, à leur tour, une partie de l'initiation juive avec ses belles allégories.

Bien que les formes de l'initiation usitées de nos jours ressemblent probablement fort peu à celles qui étaient en usage chez les collèges de constructeurs, et que ces formes aient été souvent changées ou modifiées selon les pays et les hommes qui se trouvaient à la tête de la confrérie, il paraît cependant qu'un fond et certaines formes ont toujours été religieusement conservés.

Les mystères de l'antiquité et leurs initiations avaient tous le même fond de morale et de doctrine. Ils se ressemblaient dans leurs rites et dans leurs symboles, ne différant que par le génie et les mœurs particulières de chaque peuple, et d'après le degré de lumière plus ou moins vive qui éclairait leurs instituteurs et leurs prêtres. Ceux des Chaldéens, des Éthiopiens, des Égyptiens, enseignaient secrètement les sciences, les arts, et notamment l'architecture.

Les mystères des Égyptiens passèrent d'abord par Moïse chez les Juifs, puis chez les Grecs et chez les Romains. A Rome, comme il a été dit plus haut, ils s'introduisirent en partie dans les collèges de constructeurs, institués par Numa Pompilius, sept cent quinze ans avant notre ère, en même temps que dans les collèges d'artisans (*collegia artificum*), au nombre de cent trente et un, à la tête desquels étaient placés les collèges d'architectes ou de constructeurs (*collegia fabrorum*).

Ces collèges avaient leur propre rituel religieux, leur propre organisation basée sur celle des architectes et des

prêtres dionysiens, que nous trouvons, bien des siècles avant cette époque, en Syrie, en Égypte, en Perse, dans l'Inde; et le degré de sublimité auquel ils avaient porté leur art nous est révélé par les ruines encore existantes des monuments qu'ils y élevèrent. Outre le privilège exclusif de construire les temples et les monuments publics, ils exerçaient une juridiction particulière et étaient affranchis de toutes contributions. Ces colléges se réunissaient ordinairement, après les travaux du jour, dans leurs loges respectives (maisons de bois élevées auprès de l'édifice en construction), où ils se concertaient pour la distribution et l'exécution du travail. Les décisions y étaient prises à la majorité des voix. Les frères initiaient les nouveaux membres dans les secrets de leur art et dans leurs mystères particuliers. Ils étaient divisés en trois classes : *apprentis*, *compagnons* et *maîtres*, et ils s'engageaient par serment à se prêter réciproquement secours et assistance. Les présidents élus pour cinq ans se nommaient *magistri*, maîtres; leurs travaux en loge étaient toujours précédés de cérémonies religieuses, et comme ils étaient composés d'hommes de tous les pays, et par conséquent de croyances diverses, l'Être Suprême devait nécessairement y être représenté sous une formule spéciale : ils le nommèrent *Grand Architecte de l'Univers*.

Dans le principe, l'initiation à cette corporation privilégiée paraît s'être bornée, pour le premier et le second degré, à quelques cérémonies religieuses, à la communication des devoirs et des obligations imposés à l'apprenti et à l'ouvrier, à l'explication de certains symboles, au signe de reconnaissance et à la prestation du serment. L'ouvrier

apprenait, en outre, à se servir de l'équerre et du niveau. Ce n'est que pour passer maître, en quelque art que ce fût, qu'une initiation solennelle paraît avoir eu lieu. L'aspirant y était soumis à des épreuves empruntées à l'initiation des Égyptiens, et il y subissait un examen sérieux sur ses connaissances et ses principes (1).

Ces collèges d'artisans, et principalement ceux qui professaient les métiers nécessaires à l'architecture religieuse et civile, navale et hydraulique, se répandirent d'abord de Rome dans la Gaule cisalpine (Venise et Lombardie), puis dans la Gaule transalpine (France, Belgique, Suisse, Armorique); plus tard dans l'Orient, en Arabie, d'où ils se répandirent en Espagne. Un grand nombre de ces collèges ou corporations suivaient les légions romaines. Elles avaient, comme le corps du Génie dans nos armées modernes, la mission de tracer les plans de toutes les constructions militaires, telles que les camps retranchés, routes stratégiques, ponts, aqueducs, arcs de triomphe, etc. Elles dirigeaient aussi les soldats et les simples ouvrier dans l'exécution matérielle de ces ouvrages. Composées d'artistes et de savants, ces corporations répandirent le goût et la connaissance des mœurs, de la littérature et des arts des Romains partout où cette nation porta ses armes victorieuses. Comme elles se devaient, par leurs travaux mêmes, plutôt à la paix qu'à la guerre, elles

---

(1) Reghellini de Schio remarque, non sans raison peut-être, que les souvenirs effacés des initiations judaïques se renouvelèrent en Europe par l'intermédiaire des chevaliers de Saint-Jean de Palestine.

apportèrent aux vaincus et aux opprimés l'élément pacifique de la puissance romaine : l'art et la loi civile.

Ces collèges subsistèrent jusqu'à la chute de l'Empire dans toute leur vigueur. L'irruption des peuples barbares les dispersa, les réduisit à un petit nombre, et ils continuèrent à décliner tant que ces hommes ignorants et féroces conservèrent le culte de leurs dieux ; mais lorsqu'ils se convertirent au christianisme, les corporations fleurirent de nouveau.

Plusieurs des brigades d'ouvriers constructeurs qui se trouvaient avec les légions romaines dans les pays bordant le Rhin, furent envoyées, l'an 43, par l'empereur Claude, dans les îles britanniques pour garantir, par la construction d'une longue et forte muraille, les Romains contre les incursions des Écossais. Avant leur arrivée dans le pays, on n'y trouvait ni villes, ni bourgs. Les corporations maçonniques avaient missions de construire pour les légions des camps qu'elles entourèrent de murs et de tours fortifiées. Peu à peu l'intérieur de ces colonies militaires se garnit de vastes monuments, de bains, de ponts, de temples et de palais. Partout enfin où les légions établirent des camps retranchés, ces camps donnèrent naissance à des cités plus ou moins importantes (1). C'est ainsi

---

(1) Sans s'en douter, M. George Craik confirme ce fait dans son histoire de la formation de la langue anglaise (*Outlines of the history of the english language*. — 1851.) « Les syllabes *caster*, *cëster* et *chester*, dit-il, qui terminent le nom d'un si grand nombre de lieux en Angleterre, sont autant d'altérations du mot latin *castra*. »



que York (alors *Eboracum*), célèbre dans l'histoire de la Franc-Maçonnerie, fut une des premières qui acquit de l'importance et fut élevée au rang de cité romaine (1).

Les indigènes aidèrent les Romains dans ces différentes constructions et se firent incorporer dans les brigades d'ouvriers pour apprendre leur art. Leur contact réciproque et constant durant l'exécution d'une même entreprise rapprochait les individus, et la jouissance des mêmes privilèges achevait ce rapprochement. Le même art, l'unité de plan, l'action combinée des forces employées, tout cela les engageait davantage à exercer, dans leur intimité, la plus grande tolérance pour les sentiments religieux et nationaux. Une fraternité universelle naquit et se développa parmi eux. L'ensemble de tous les ouvriers employés dans une entreprise, puis dans une seconde, une troisième, etc., depuis le premier maître jusqu'au dernier apprenti, s'appela une *loge*. On était logé et on prenait ses repas dans des bâtiments ressemblant à des tentes qui étaient élevés, pour la durée de la construction, dans le voisinage du local où l'édifice devait s'élever, de même que cela se renouvelle, de nos jours, dans les grands chantiers ruraux établis pour la construction d'un canal ou d'un chemin de fer.

Toutes ces circonstances avaient contribué à élever l'architecture à un degré de perfection qu'elle n'avait atteint dans aucune des autres provinces romaines, de manière que déjà, dans le III<sup>e</sup> siècle, la Grande-Bretagne était

---

(1) Voir le livre de M. Wright, intitulé : *The Celt, the Roman and the Saxon*. — Londres, 1852.

célèbre par le grand nombre et le savoir de ses architectes et de ses ouvriers, ce qui les fit appeler pour toutes les grandes constructions qu'entreprirent les Romains sur le continent.

Le christianisme se répandit de bonne heure dans la Grande-Bretagne, et donna aux loges maçonniques ce caractère particulier qui les distingua à travers toutes les époques.

Les moines de l'ordre des Bénédictins que le pape Grégoire I<sup>er</sup> envoya en Angleterre pour convertir les anglo-saxons et qui avaient à leur tête saint Augustin (les anglais disent *Austin*), célèbre architecte, réussirent à convertir peu à peu et à baptiser tous les rois du pays. Pour s'assurer une influence durable, beaucoup d'entre ces religieux étudièrent les règles de l'architecture. Ce sont eux, et principalement Augustin, devenu premier archevêque de Cantorbéry, qui firent naître les anciennes corporations maçonniques, réduites alors à un bien petit nombre, insuffisant pour les immenses constructions que ces nouveaux apôtres du christianisme projetaient. En Angleterre, comme sur le continent, les loges se lièrent aux couvents, et les congrégations monastiques y dominèrent plus ou moins selon que les maîtres étaient des abbés et des moines, et les architectes des frères laïques. Aussi les loges tenaient-elles alors leurs réunions presque exclusivement dans les couvents, et si un abbé était supérieur ou surveillant de la loge, on l'appelait communément *vénérable maître* ou *vénérable frère*; c'est de là que dérive ce titre resté en usage dans les loges maçonniques.

Depuis le VII<sup>e</sup> siècle, les hommes de condition libre

seulement pouvaient être reçus dans la société des Francs-Maçons (*Free-Masons*), de sorte que personne ne pouvait d'aucune manière les empêcher de jouir des privilèges maçonniques (1). Ensuite celui qui voulait être reçu maître devait faire trois voyages en pays étranger, et avoir prouvé aux chefs, après chaque voyage, qu'il s'était perfectionné dans l'architecture (2).

Tous les monuments destinés au culte de Dieu étant voués et consacrés à un saint, toutes les corporations, au moyen-âge, en choisirent également un pour patron. Les Francs-Maçons prirent saint Jean-Baptiste pour le leur, parce que sa fête tombe au 24 juin, jour du solstice d'été, époque célébrée par les peuples de l'antiquité et par les frères Maçons comme époque solsticiale où le soleil est au plus haut degré de sa splendeur et où la nature est parée

---

(1) On donne plusieurs étymologies au mot *maçon*, que nous avons déjà répété plusieurs fois. Les uns veulent qu'il dérive du grec *μηκος*, *μακος*, machine; d'autres le font venir du latin *mansio*, habitation, demeure; d'autres enfin de *maceria*, muraille de ville ou de jardin. Cette dernière étymologie nous paraît la meilleure; on aura fait naturellement *maçonnerie* de *maceria*, et de maçonnerie, *maçon*. Un vieux mot gaulois, *mos*, signifiant maçon, a pu, dit Vincard aîné, donner naissance au mot français. Le nom de maçon ayant été appliqué d'abord aux tailleurs de pierre, on a pensé que ce mot pouvait venir de *masse* (primitivement écrit *mace*), lourd marteau carré qui sert à frapper le ciseau du tailleur de pierre.

(2) De cet usage dérive évidemment le *Tour de France*, que tout jeune ouvrier se croit obligé d'entreprendre pour se perfectionner dans sa profession avant de s'établir à poste fixe.

de toutes ses richesses. Comme successeurs des anciens collèges romains , les Maçons d'Angleterre conservèrent ces fêtes chéries , en se conformant à des mœurs nouvelles et à la religion dominante. Depuis lors ils se nommèrent , non exclusivement , Francs-Maçons , mais , le plus souvent , confraternités ou loges de Saint-Jean , et , plus tard , frères de Saint-Jean. C'est sous cette dénomination qu'ils furent le plus répandus sur le continent.

Pendant que les corporations maçonniques prenaient ce développement extraordinaire dans la Grande-Bretagne , elles s'établissaient et se multipliaient avec non moins de succès dans toutes les provinces de la Gaule transalpine , et ensuite , après l'abandon de ces provinces par les Romains (486), dans tous les pays qui s'étaient soustraits à leur domination ; dans toute la France notamment. Ces confréries , débris des anciens collèges de constructeurs romains , étaient appelées corporations franches , leurs membres frères Maçons.

Ces corporations , après avoir obtenu des papes le renouvellement des anciens privilèges , en un mot le monopole exclusif pour toute la chrétienté d'élever les monuments religieux , se répandirent dans tous les pays soumis à l'autorité du Saint-Siège. Ce monopole leur fut confirmé et renouvelé , depuis Nicolas III en 1277 , jusqu'à Benoît XII en 1334 , par les souverains pontifes qui leur accordèrent en plus des diplômes spéciaux. Ces diplômes les affranchissaient de tous les statuts locaux , édits royaux , règlements municipaux , concernant soit les corvées , soit toute autre imposition obligatoire pour les habitants du pays.

Ces diplômes leur concédaient , en outre , le droit de rele-

ver directement et uniquement des papes, de fixer eux-mêmes le taux de leurs salaires et de régler exclusivement, dans leurs assemblées générales, tout ce qui appartenait à leur gouvernement intérieur. Défense fut faite à tout artiste qui n'était pas admis dans la Société d'établir concurrence à son préjudice, et à tout souverain de soutenir ses sujets dans une telle rébellion contre l'Église.

Nous retrouvons ces corporations ou confréries à toutes les époques, mais surtout au moyen-âge, dans toutes les contrées de l'Europe, en Angleterre, en Allemagne, dans les Gaules, en Italie, en Espagne, en Portugal, où, sous la dénomination de frères de Saint-Jean, de fraternités maçonniques ou de corporations d'ouvriers constructeurs, ils élevèrent tous ces sublimes monuments, ces basiliques gigantesques qui feront à tout jamais l'admiration de la postérité.

Dans tous les lieux où ces corporations se fixèrent, elles y créèrent des foyers de propagande en prenant pour patrons des hommes éminents et en continuant d'en recevoir d'autres qu'elles initièrent à leurs secrets intérieurs. Ceux-ci, laissant de côté l'objet matériel, commençaient la transformation de la Maçonnerie en ne s'attachant qu'à son sens mystique et fondant, en dehors des corporations maçonniques, des loges pour travailler à son but philosophique. Les dangers des persécutions, dans ces siècles d'ignorance, les forcèrent à s'entourer du plus profond secret. Leurs doctrines ayant plus ou moins pénétré dans le corps social, ils furent accusés de chercher à introduire des schismes dans l'Église, des troubles et des séditions dans les dominations temporelles, des haines contre le pontife

suprême et contre tous les souverains. De là des persécutions par lesquelles presque toutes les loges furent forcées de se dissoudre.

En Allemagne il existait aussi à cette même époque un grand nombre de loges qui, à l'instar de celles d'Angleterre, avaient accordé et reconnu à quelques-unes d'entre elles une supériorité hiérarchique. Ces loges supérieures prenaient le nom de grandes loges (*haupt hütte*) ; elles étaient au nombre de cinq, à Cologne, à Strasbourg, à Vienne, à Zurich et à Magdebourg. La première fut d'abord la plus importante de toutes, et le maître de l'œuvre de la cathédrale de Cologne était reconnu comme le chef de tous les maîtres et ouvriers de la Basse-Allemagne ; ainsi que celui de Strasbourg l'était pour la Haute-Allemagne. Plus tard, il s'établit une maîtrise centrale, et Strasbourg, où les constructions furent plus longtemps continuées, disputant cette prééminence à Cologne, devint le siège de la grande maîtrise. Elle comptait dans son ressort les loges d'une partie de la France, de la Hesse, de la Souabe, de la Thuringe, de la Franconie et de la Bavière. A la grande loge de Cologne étaient subordonnés les ateliers de la Belgique et d'une autre partie de la France. De la grande loge de Vienne relevaient les loges de l'Autriche, de la Hongrie et de la Styrie. Celles de la Suisse étaient soumises à la grande loge de Berne pendant le temps que dura la construction de sa cathédrale, et plus tard, à celle de Zurich, où son siège fut transféré en 1502. Les loges de la Saxe, qui reconnaissaient d'abord la suprématie de la grande loge de Strasbourg, furent placées plus tard sous celle de la loge Magdebourg.

Ces cinq grandes loges avaient une juridiction indépendante et souveraine; elles jugeaient sans appel toutes les causes qui leur étaient portées, selon les statuts de la Société. Ces anciens statuts revisés le 25 avril 1459, par les chefs des loges assemblés à Ratisbonne, et imprimés pour la première fois en 1464, avaient pour titre : *Statuts et réglemens de la confraternité des tailleurs de pierre de Strasbourg*.

Cette constitution sanctionnée par l'empereur Maximilien, en 1498, fut confirmée par Charles-Quint, en 1520, par Ferdinand, en 1558, et par leurs successeurs.

Pendant les troubles qui désolèrent l'Angleterre, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, et après la décapitation de Charles I<sup>er</sup>, en 1649, les maçons d'Angleterre, et particulièrement ceux de l'Écosse, travaillèrent en secret au rétablissement du trône détruit par Cromwell; ils imaginèrent et créèrent, dans l'intérêt de leur parti, plusieurs grades supérieurs, et donnèrent en un mot, à la maçonnerie un caractère entièrement politique. Les dissensions auxquelles le pays était en proie, avaient déjà produit une séparation des maçons artistes d'avec les maçons *acceptés*, membres honoraires que, selon l'usage immémorial, on avait agrégés à la Société. C'étaient des hommes influents, de haute position, et c'est en partie à leurs efforts que Charles II, reçu maçon à l'étranger, fut élevé sur le trône en 1660.

Malgré la restauration des Stuarts, protecteurs de la Franc-Maçonnerie, le nombre des loges alla toujours en diminuant, et le peu qui restèrent même étaient désertes. C'est alors, qu'en 1702 la loge de Saint-Paul, la plus ancienne des quatre loges existant à cette époque à Londres,

prit une décision importante, ayant pour but d'augmenter le nombre toujours décroissant les membres de la confraternité, et de lui rendre son importance morale. Elle arrêta qu'elle continuerait l'association en en conservant religieusement les symboles traditionnels et les doctrines humanitaires, et que, désormais, « les privilèges de la maçonnerie ne seraient plus le partage exclusif des maçons constructeurs, mais que des hommes de différentes professions seraient appelés à en jouir, pourvu qu'ils fussent régulièrement approuvés et initiés dans la confraternité. »

Cette importante décision changea entièrement la face de la société et la transforma en ce qu'elle est aujourd'hui. En 1723, après la mort du grand-maître Christophe Wren, l'architecte de la cathédrale de Saint-Paul de Londres, les quatre grandes loges se réunirent et convoquèrent en assemblée générale tous les Francs-Maçons de Londres et des environs, dans le but, d'abord d'élire un nouveau grand-maître, ensuite pour se détacher de la grande loge d'York presque en somnolence, et enfin pour mettre en vigueur la décision de la loge de Saint-Paul. C'est dans cette assemblée qu'on jeta les bases de cette constitution qui plus tard fut acceptée, sanctionnée et imprimée sous le titre de *Constitution de l'ancienne et respectable confraternité des Francs-Maçons*.

C'est donc de cette époque qu'il faut dater l'ère de la Franc-Maçonnerie moderne. Cette nouvelle Franc-Maçonnerie se répandit, dans l'espace de vingt-cinq ans, d'une manière miraculeuse dans presque toutes les parties du monde. Elle passa de l'Angleterre en France, en Bel-



gique, en Hollande, en Allemagne, en Amérique, puis en Portugal, en Espagne, en Italie, en Suisse, en Suède et en Pologne; et déjà, en 1740, nous trouvons des loges en Danemark, en Bohême, en Russie, aux Antilles, en Afrique et dans l'Inde (1).

La tâche que nous nous sommes imposée étant l'étude du Compagnonnage, nous n'avons plus à suivre beaucoup désormais des auteurs qui, après nous avoir conduits au point où nous voici parvenus, continuent exclusivement l'histoire de la Franc-Maçonnerie moderne. Nous avons maintenant d'autres sentiers qu'eux à poursuivre; et nous allons, dans notre chapitre deuxième, rechercher l'époque et les circonstances de la naissance du Compagnonnage dont actuellement la source doit être clairement entrevue.

---

(1) Rebold. — *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie.*

## CHAPITRE DEUXIÈME.

---

### NAISSANCE DU COMPAGNONNAGE.

Nous l'avons dit dès le principe, le Compagnonnage est un rameau issu du même tronc que la Franc-Maçonnerie ; nous avons donc à remonter quelque peu dans l'histoire des origines de cette institution pour y démêler les traces de la naissance du Compagnonnage.

A l'origine des sociétés, l'homme faible et nu, vivant à l'état sauvage, borné dans ses besoins, fait sa première demeure des antres ouverts par la nature dans le sein des montagnes et des rochers ; ou bien, à l'imitation des bêtes fauves, il se creuse péniblement lui-même un repaire souterrain que devra remplacer bientôt, — premier germe d'architecture, — une cabane de rameaux et de feuillage, une hutte pétrie d'argile pour l'homme déjà fixé au sol qu'il cultive ; une tente de peaux de bêtes, grossièrement unies par la couture, pour celui qui s'est voué à la vie nomade du pâtre et du chasseur. Peu à peu la cabane s'agrandit et se pare, la tente se découpe dans

un tissu moins primitif qu'une peau de brebis : et l'homme, rendu de plus en plus habile par l'expérience et par la nécessité, cet éternel aiguillon de l'industrie humaine, s'attache chaque jour davantage à la terre baignée de ses sueurs; sa richesse s'accroît par son obstiné travail, et avec la richesse, il éprouve le légitime besoin, de plus en plus vif, de jouir plus à l'aise, en pleine sécurité, de ces biens acquis au prix d'une longue fatigue, d'une patience qui ne s'est jamais rebutée, d'un dur et courageux labeur. C'est là le moment où, pour se défendre des déprédations de l'ennemi, de la dent des bêtes sauvages, son champ s'entoure d'un fossé, son jardin d'une forte clôture, et que son habitation plus commode et plus vaste se construit de matériaux plus durables. Plus tard, enfin, avec l'industrie, avec l'aisance et les bons loisirs qu'elles procurent, les sentiments religieux et sociaux, gravés de toute éternité dans le cœur des hommes, les rapprochent davantage; si d'un côté leur culte s'éclaire, s'élève, s'épure et demande des temples spacieux pour y prier en commun et bénir l'Être divin qui préside à leurs destinées, si la majesté de leurs rois exige des palais vastes, somptueux, splendides; d'un autre côté la diversité et la multiplicité croissantes des produits qui s'accumulent provoquant et nécessitant les échanges, le commerce voit le jour : il commence à charger ses chameaux, à former ses nombreuses caravanes, qui ne s'arrêteront plus désormais, et qui s'en vont sonder, animer, peupler le désert; tandis que de hardis pionniers le sillonneront de longues routes, ouvertes à travers monts, forêts et plaines; et les fleuves eux-mêmes franchis par des

arches audacieusement jetées sur l'abîme, ne seront plus un obstacle à l'esprit curieux et inquiet des voyages, au génie ambitieux de la spéculation et du négoce.

De ce jour-là, l'architecture savante, la grande architecture est née. Ce n'est plus cet art grossier qui gratte péniblement la terre d'un silex pour y creuser une humide et sombre tanière; c'est une science élevée, difficile, compliquée, grandiose, que les prêtres se glorifient de professer, que les monarques protègent, honorent, encouragent, et qui compte enfin une multitude d'adeptes régis par des lois tutélaires, des règlements exceptionnels et spéciaux. On sait quelles furent ces lois en Égypte, en Grèce, à Rome et en Judée. Nous avons vu Numa Pompilius, deuxième roi des Romains, instituer ses collèges d'artistes et de constructeurs qui, sept cents ans plus tard, se répandront dans l'Europe entière et bien au-delà, à la suite des armées conquérantes de l'empire. Enfin, nous avons suivi les transformations que subissent ces confraternités maçonniques sous l'influence des mœurs diverses et des progrès rapidement croissants du christianisme : nous allons les reprendre au point où la nouvelle religion, partout triomphante du culte des faux dieux, nous les offre à son âge de foi vive, d'ardeur militante et de plus grande ferveur (1).

---

(1) Cette filiation, entre les collèges romains et les congrégations maçonniques, ne nous semble pas contestable; nous en trouvons une preuve matérielle dans le caractère même des monuments religieux passant graduellement et peu à peu du style gréco-romain au roman, et du roman au gothique.

Avec Clovis, la Gaule échappe pour jamais à la domination romaine. C'est alors, dit M. Rebold, qu'un art nouveau s'élève sur les ruines de l'ancien, se constitue sur une nouvelle base et se développe en empruntant au passé des éléments matériels qu'il revêt d'un autre symbole.

Les corporations maçonniques qui s'étaient formées en dehors des légions fixées dans les Gaules, — et le nombre en était considérable, — restèrent dans le pays après la retraite des Romains en 486. Elles avaient, depuis des siècles, admis dans leur sein beaucoup de Gaulois. Une grande partie des membres de ces corporations embrassèrent le christianisme, qui, depuis le commencement du III<sup>e</sup> siècle, avait de nombreux partisans dans les Gaules. N'étant plus exclusivement employées par les gouvernements, leurs privilèges n'étant plus les mêmes que sous les Romains, un changement s'opéra dans leur organisation : les différents arts et métiers qui jusqu'alors s'étaient trouvés réunis en une seule confrérie, se séparèrent et formèrent des corporations à part, que nous retrouvons plus tard organisées en corps sédentaires d'arts et métiers. Les corporations des maçons, les plus considérables sous tous les rapports, conservèrent seules leur organisation primitive et leurs privilèges ; elles continuèrent à se vouer particulièrement à la construction des édifices religieux. Elles avaient déjà été chargées par les nouveaux apôtres venus de Rome, en 257, institués en qualité d'évêques, d'élever les édifices qu'ils faisaient construire à Amiens, à Beauvais, à Soissons, à Reims, à Paris, etc. Ces maçons chrétiens, guidés par des apôtres qui leur inspiraient l'horreur des

temples païens, travaillèrent partout à détruire l'énorme quantité d'édifices et d'ouvrages d'art que les guerres et les invasions n'avaient pas encore détruits, et dont il restait encore quelques vestiges debout. Après eux, ce sont les Barbares qui ravagent l'Orient et l'Occident, laissant des ruines partout où ils passent. La terre offrit alors, pour ainsi dire, un sépulcre à tous ces débris de l'art.

Sous le règne de Childéric (460-481), de Clovis (481-511), de Clotaire (511-561), beaucoup d'églises furent construites et bâties sur les débris des temples païens, et à la fin du VI<sup>e</sup> siècle on en comptait déjà un grand nombre dans le pays. Pendant les guerres internationales, les invasions des peuples barbares et les luttes sociales, l'étude des sciences et la pratique des diverses branches de l'art s'étaient réfugiées dans les monastères; on y cultivait surtout l'architecture, la sculpture et la peinture. Dès qu'il s'agissait de bâtir une église, c'était le plus souvent un ecclésiastique élève et membre des corporations maçonniques qui en fournissait le plan, et celles-ci en exécutaient les travaux sous sa direction. Saint Éloi, évêque de Noyon (659); saint Féréol de Limoges; Dalmac, évêque de Rodez, Agricola, évêque de Chalon (680-700), furent de célèbres architectes. Mais les corporations avaient également formé un grand nombre d'habiles architectes laïques, dont la renommée avait passé en Angleterre; et déjà, au commencement du VII<sup>e</sup> siècle, l'évêque de Wearmouth vient dans les Gaules en chercher, car ils devenaient rares en Angleterre, par suite des nombreux édifices en construction. Plus tard encore, Charles Martel, vers 740, y envoya beaucoup d'ouvriers et de mattres sur la demande des rois anglo-saxons.

L'invasion des Arabes (718) arrêta l'essor que les arts avaient pris au VII<sup>e</sup> siècle, et ce n'est que sous Charlemagne (768-814), qui fit venir de la Lombardie des tailleurs de pierre, que l'architecture fut de nouveau cultivée avec succès. La qualification de tailleur de pierre ou maître de l'œuvre, était alors donnée aux plus grands architectes de l'Europe ; et quiconque voulait devenir architecte, se faisait recevoir dans la corporation pour apprendre à tailler la pierre ; ce qui était envisagé comme la base de l'art ; il n'était reçu maître qu'après avoir passé par les divers degrés de l'apprentissage.

L'an 1000 si redouté arriva ; il devait, croyait-on en tremblant, amener le règne de l'antechrist et la fin du monde ; mais nul cataclysme n'ébranla notre planète sur son axe. La terreur du monde chrétien dura cependant jusqu'en 1003, mais alors les peuples saluèrent avec joie l'aurore d'un jour nouveau. L'art comme la société sortit de sa longue léthargie et se transforma. L'élan fut général pour réparer tous les désastres. Il se fit un renouvellement presque général des édifices religieux du monde chrétien. Guillaume-le-Conquérant, roi d'Angleterre, y déversa en quelque sorte par torrents de la Normandie, les prélats et les architectes normands élevés à l'école des Lombards : un Manserius, un Lanfranc, un Robert de Blois, un Rémy de Fécamp, et une foule d'autres architectes français qui abattirent, pour les réédifier, les plus grandes et les plus belles cathédrales de l'Angleterre.

Un grand nombre de maçons s'étaient formés à l'école italienne, en Lombardie, pays qui fut, au X<sup>e</sup> siècle, un centre actif de civilisation, et dans lequel des débris des

anciens collèges d'architectes romains s'étaient maintenus avec leur antique organisation et leurs privilèges, sous le nom de corporations franches. Les plus célèbres étaient celles de Côme; elles avaient acquis une telle supériorité, que le titre de *Magistri Comacini*, maîtres de Côme, était devenu le nom générique de tous les membres des corporations d'architectes. Elles n'avaient jamais cessé d'avoir leur enseignement secret et leurs mystères, leurs juridictions et leurs juges particuliers.

Pendant que ces corporations avaient couvert la Lombardie d'édifices religieux, leur nombre s'était tellement multiplié que le pays ne suffit plus pour les occuper toutes. Un certain nombre se réunirent et se constituèrent en une seule et grande confrérie, dans le dessein d'aller travailler dans tous les pays où le christianisme manquait encore d'églises et de monastères. Les papes secondèrent cette pieuse résolution et conférèrent aux corporations et à celles qui se formèrent dans la suite pour le même objet, un monopole exclusif (ainsi qu'il a été dit plus haut), qui fut respecté et sanctionné par les rois.

Nous les retrouvons en France au XI<sup>e</sup> siècle, où on les désigne sous les noms de frères maçons, de frères pontifes, et quelquefois aussi sous celui de francs-maçons. Elles étaient employées presque exclusivement par les ordres religieux et dirigées par eux. Les abbés, les plus grands prélats tenaient à honneur d'entrer dans la confrérie et de participer à ses secrets, ce qui ajoutait infiniment à la considération et à la stabilité de l'institution. Tous les frères maçons étaient liés entre eux par un contrat solidaire d'hospitalité, de secours et de bons offices, ce qui



leur permettait de faire à peu de frais et en sûreté les plus longs voyages ; principe de solidarité et d'assistance mutuelle qui a passé intact dans les statuts, tant anciens que modernes du Compagnonnage.

Les frères pontifes qui formaient une communauté civile et religieuse semblable à celle des anciens collèges romains, s'occupaient plus particulièrement de ce qui concernait les ponts. Ce furent eux qui bâtirent le pont d'Avignon en 1180, et presque tous les ponts de la Provence, de la Lorraine et du Lyonnais.

L'architecte en chef de la corporation, qui, dans le commencement, se trouvait être un frère bénédictin, était suivi d'une réunion d'artistes ou d'artisans italiens, anglais, français, hollandais, allemands et grecs, et ils se rendaient d'un pays dans un autre, surtout lorsqu'il s'agissait de la construction de quelque grand et beau monument.

Le plus souvent ils étaient secondés par les populations, qui charriaient les matériaux et les vivres ; et par les seigneurs qui leur donnaient des gratifications en argent ou en objets de consommation nécessaires à la vie.

Tous les auteurs et notamment M. le vicomte de Vaublanc, dans son ouvrage intitulé *la France au temps des croisades* confirment ces détails et en tirent la même conséquence quant à l'origine de la Franc-Maçonnerie moderne et du Compagnonnage. Ces corporations maçonniques, séculières ou religieuses, dit M. de Vaublanc, traitaient avec les chefs des villes, les magistrats ou les seigneurs. Elles déployaient leurs plans, convenaient du prix, exposaient leurs règlements et s'organisaient en

maîtrises, avec lettres patentes, scel et privilèges particuliers. Ces préliminaires terminés, les frères maçons se mettaient à l'œuvre et poursuivaient l'entreprise avec une patience qui défiait la lenteur des siècles.

M. le vicomte de Vaublanc reconnaît ici en propres termes que ces confraternités ont manifestement donné lieu à la Franc-Maçonnerie moderne, et, — eût-il ajouté sans hésitation, — au Compagnonnage, si cette humble association de travailleurs plébéiens eût fixé un moment l'attention d'un écrivain de classe aristocratique. Comme ces corporations formaient des confréries voyageuses qui, après avoir achevé un monument, changeaient de patrie ou de seigneur, se vouaient pour un nouvel ouvrage à une cité nouvelle, elles étaient, au milieu de la société immobile de l'époque, autant de tribus nomades dont les membres correspondaient entre eux; et la rapidité avec laquelle l'architecture ogivale s'établit dans toute l'Europe, prouve assez la corrélation de ces différentes troupes d'ouvriers qui avaient leurs mots de passe et leur signes de reconnaissance. On possède encore la teneur d'une permission délivrée à la prévôté de Paris pour les compagnons qui allèrent bâtir l'église d'Upsal, en Suède, sous la conduite d'Étienne Bonneuil, maître tailleur de pierre, en 1287.

Les sacrifices énormes que les populations s'étaient imposés pour élever cette multitude de temples et de monastères; la misère, suite de ces sacrifices, suite des exactions de toute nature exercées par les seigneurs pour l'érection d'un non moins grand nombre de places fortes; de châteaux, de donjons, du haut desquels, eux et leurs

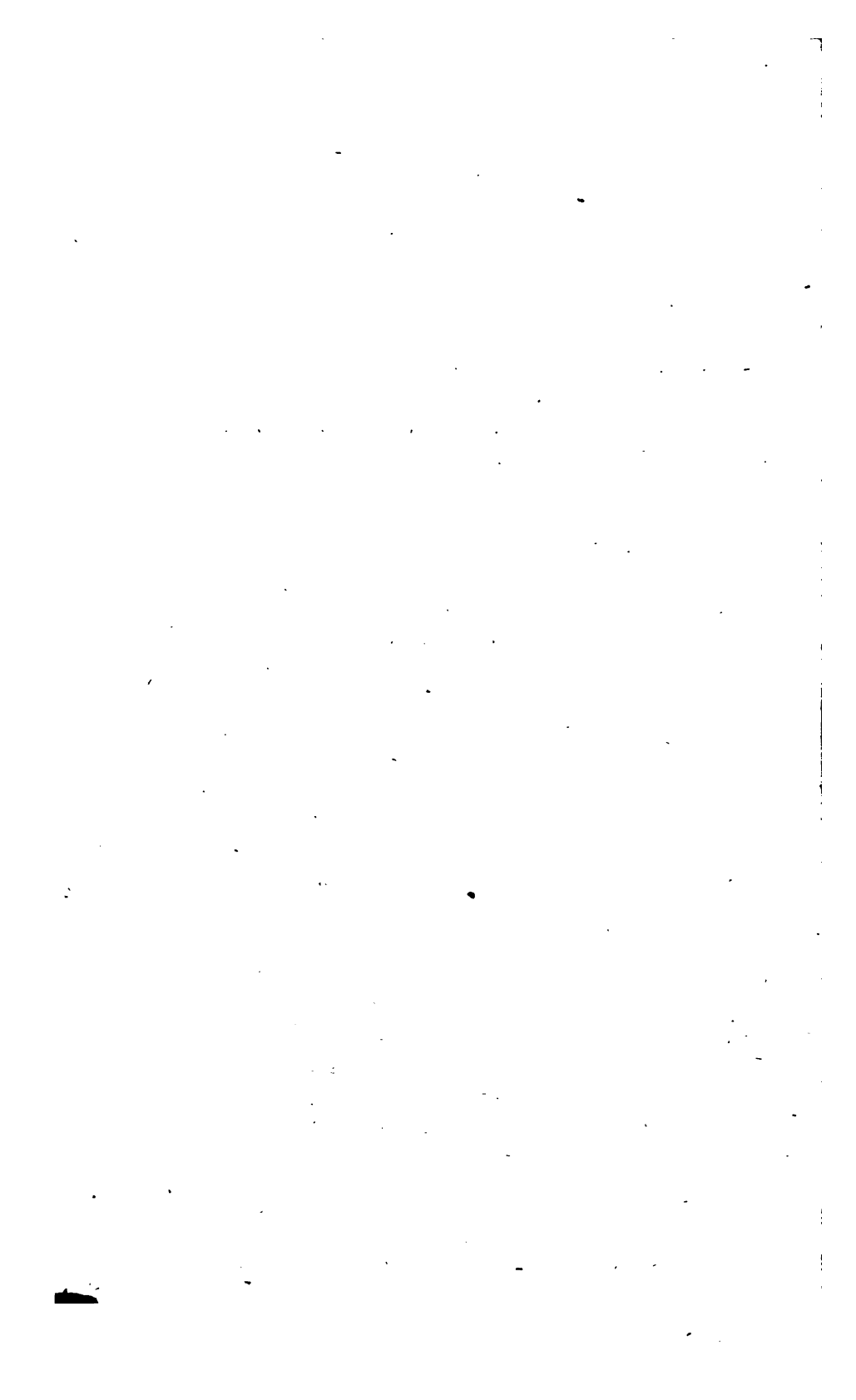
hommes d'armes fondaient, oiseaux de proie insatiables, sur les voyageurs et les malheureux paysans réduits par la féodalité à l'état du plus pénible servage, avaient singulièrement ralenti l'ardeur des fidèles.

Déjà, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les abus criants reprochés au clergé et à la cour papale avaient refroidi la ferveur religieuse, ébranlé la foi, et par là rendu impossible l'achèvement d'un grand nombre d'églises en construction. Vint ensuite la réforme prêchée par Luther, qui ébranla jusque dans ses fondements la puissance de Rome, et, en suspendant tout-à-fait la construction de ces somptueux monuments du culte catholique, porta le coup mortel aux corporations maçonniques de tous les pays. Leurs privilèges étant devenus sans valeur, leur association sans but, puisqu'elles n'avaient plus d'édifices religieux à construire, elles furent négligées ou proscrites par les papes devenus persécuteurs par haine et par crainte du protestantisme, et en grande partie dispersées et dissoutes, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle en France, où leurs débris s'allièrent aux corporations de métiers depuis longtemps organisées dans les villes. Enfin, en 1539, François I<sup>er</sup> suspendit toutes les corporations d'ouvriers; et c'est ainsi que la Franc-Maçonnerie, selon l'ancienne signification du mot, s'éteignit dans le royaume.

Depuis cette époque, les architectes se sont faits entrepreneurs de bâtiments et ont eu les ouvriers à leur solde en qualité de simples salariés. Le lien de fraternité qui avait uni, jusqu'alors, le maître, l'ouvrier et l'apprenti fut peu à peu rompu, et les divers ouvriers du bâtiment, ayant encore présents à la mémoire les principaux

souvenirs traditionnels de la Franc-Maçonnerie primitive, furent naturellement conduits, autant pour lutter contre les difficultés d'une époque agitée, que pour résister à l'oppression des maîtrises, à se former en sociétés secrètes et particulières, avec leurs formules d'initiation, leurs signes de reconnaissance et leurs mots de passe. D'un autre côté, les ouvriers étrangers au bâtiment, qui avaient les mêmes difficultés à combattre, les mêmes persécutions à subir, voulurent pareillement s'associer entre eux, et, à cet effet, copièrent avec plus ou moins de fidélité, souvent au prix de bien du sang, comme on le verra dans la suite, les statuts et le rituel des anciennes corporations maçonniques. C'est donc ainsi, suivant toute probabilité et à défaut de preuves écrites, que les sociétés du Compagnonnage prirent naissance.

---



## CHAPITRE TROISIÈME.

---

### DES CONFRÉRIES DE MÉTIERS.

Nous avons dit que les débris des corporations maçon-  
niques en dissolution se mêlèrent aux corporations d'arts  
et métiers : celles-ci, qui ne peuvent ni ne doivent être  
confondues avec les premières, étaient déjà fort anciennes  
au début du XVI<sup>e</sup> siècle en France. Avant d'y devenir un  
instrument d'administration, elles avaient été, pour les  
habitants des villes, un puissant moyen de sécurité et  
d'indépendance dans les temps de troubles, de désordres,  
d'invasions et de barbarie féodale qui suivirent le règne  
glorieux et fort de Charlemagne. Les membres de chaque  
corporation bourgeoise et ouvrière, régulièrement consti-  
tuée, se défendaient, s'aidaient et se surveillaient mutuel-  
lement. Ce sont ces privilèges et cette discipline qui ont  
préparé la puissance actuelle des classes moyennes, et  
rendu possible l'avènement des grands principes de liberté  
et d'égalité civile, proclamés en 1789.

Cette période de plusieurs siècles, connue dans l'histoire

sous la dénomination de *moyen-âge*, avait pour résister à l'oppression, une tendance prononcée à l'agglomération des forces de même nature. Le point d'unité centrale dans la société féodale était faible et protégeait peu l'individu ; il fallait donc chercher la solidité des institutions et la sécurité des existences individuelles dans l'association, comme on les cherche aujourd'hui dans la centralisation ; mais ces tendances furent longtemps indécises. Sous les prédécesseurs de saint Louis, les règlements des métiers étaient encore très-incomplets ; la nécessité d'une législation plus précise devenait urgente. Dans les États du roi, chaque métier dépendait depuis longtemps des grands officiers de la couronne, chacun suivant la nature de sa charge ; ainsi le chambrier avait l'inspection des métiers de vêtements, le bouteiller celle des taverniers, hôteliers, etc. ; la juridiction du grand-paquetier s'étendait sur les fourniers, talmeliers ; sous la dépendance des maréchaux du roi étaient placés les heaumiers, haubergeonniers, éperonniers ; et de même pour les autres charges. Sous Philippe-Auguste ces divers métiers formant déjà une vingtaine de corporations, reçurent à Paris et à Lyon un chef général, le *prévôt des marchands*. Saint Louis, à son tour, mit encore plus d'ensemble et de régularité dans toutes les catégories d'artisans. Leurs anciens règlements refondus et mis en ordre par Étienne Boileau, nommé prévôt des marchands en 1258, furent établis et rédigés avec tant de sagacité que l'on dut y avoir recours bien souvent sous l'ancienne monarchie, pour opérer quelque réforme ou rappeler aux lois de la discipline première. Tout y était prévu : l'état de la magistrature et de la législation

municipale, l'entretien des chaussées, les droits de péage et de tonlieu, les impôts, les conditions de l'apprentissage, la garantie des marchandises, leur bonne confection suivant des règles prévues et prescrites, etc.

Conformément à ces règlements, chacune des corporations d'artisans portait bannière, et avait sa place marquée dans les processions religieuses, dans les cérémonies et cortèges municipaux, où elle figurait avec tous ses insignes et les chefs-d'œuvre du métier portés en grande pompe. Elle se nommait ou recevait un *prévôt*, un *roi* ou *maître*, avec conseil de prud'hommes. Les métiers de femmes avaient également des *maitresses* et des *prudes-femmes*.

Le même esprit d'organisation hiérarchique avait créé les noviciats, et l'on distinguait dans chaque profession, — ce qui est du reste complètement dans la nature des choses, — le *maître*, le *compagnon* et l'*apprenti*. Celui-ci, devenu ouvrier, élevé au grade de compagnon suivant les rites mystérieux de sa société de Compagnonnage, — s'il en existait une dans sa profession, — quittait la maison du maître pour faire son tour de France, pour aller au loin tenter de nouveaux essais, se défaire de la routine, ajouter à son expérience, et revenir au pays plus habile et digne d'aspirer aux honneurs de la maîtrise, au titre ambitionné de bourgeois.

« Ce sera toujours un grand honneur pour saint Louis, dit M. Blanqui aîné, d'avoir eu le premier la pensée de soumettre l'armée des travailleurs au joug de la discipline. Elle y a gagné en puissance et en vitalité ce qu'elle paraissait perdre en indépendance; et c'est depuis cette



époque que l'industrie a pris un essor qui ne s'arrêtera plus. »

C'est là le beau côté de la médaille ; en voici le revers. Sous le régime féodal, le seigneur de la terre était considéré, en quelque sorte, comme le maître des métiers. Pour avoir le droit d'en exercer un sur sa terre, on lui payait une somme d'argent, ou l'on s'engageait à lui payer une rente annuelle. On achetait, comme on disait, un métier, et le seigneur le vendait à celui qui voulait l'exercer. Voilà comme le roi faisait aussi à Paris et dans ses domaines. Nulle liberté de travail, nul emploi indépendant de ses bras ! Et ce qui caractérise bien l'esprit féodal de l'époque, c'est l'organisation hiérarchique de tous les travailleurs sous le régime des corporations. Il ne vient encore à l'esprit de personne d'affranchir l'homme comme homme ; le principe de l'égalité légale était à naître. Il y aura donc une glèbe pour l'atelier, comme il existe une glèbe pour l'agriculture. Nul ne conçoit le travail libre ; il faut absolument que l'ouvrier, qui n'a pas de quoi payer sa maîtrise, travaille pour un maître, comme le paysan pour son seigneur.

Les prescriptions les plus minutieuses obligeaient les artisans de se conformer, sous peine d'amende, à une foule de pratiques tracées à l'avance dans les *établissements*. Il était défendu aux filandiers de mêler du fil de chanvre à du fil de lin. Le boulanger privilégié du roi pouvait vendre du poisson de mer, de la chair cuite, des dattes, des raisins, du poivre commun, de la cannelle et de la réglisse ; et le coutelier n'avait pas le droit de faire les manches de ses couteaux. Les écuelliers et faiseurs d'auges

n'auraient pas pu se permettre de tourner une cuiller de bois.

Oui, si en établissant ainsi, à l'origine, la division du travail, saint Louis a contribué au perfectionnement de l'industrie ; si en garantissant aux acheteurs des marchandises loyales, il a favorisé le commerce, il n'en est pas moins vrai que l'industrie devenue forte et majeure, a dû rompre à la fin les langes de son enfance. Les abus étaient devenus tellement intolérables sur la fin du dernier siècle, que l'on applaudit sans réserve à la loi des 2-17 mars 1791, par laquelle l'Assemblée constituante déclarait à jamais abolis en France toute l'ancienne législation restrictive de l'industrie et du commerce, toutes les corporations d'arts et métiers, tous les privilèges des maîtrises et des jurandes. Déjà, en 1776, l'édit de Versailles, enregistré au Parlement, le 12 mars, avait aboli les corporations ; mais, quelque temps après, il y avait eu de si nombreuses réclamations, qu'un nouvel édit royal, enregistré le 23 août de la même année, les rétablissait jusqu'à un certain point sous une autre forme. Il ne fallut rien moins que l'irrésistible torrent de 89, pour balayer tous ces vieux monuments d'un régime d'entraves et de restrictions qui avait fait son temps. Et, dans ce moment d'ardeur réformatrice, on craignait si fort de voir le passé revenir, qu'on alla jusqu'à prohiber toute espèce d'associations quelconques, afin d'empêcher la corporation de reparaître sous un masque nouveau. On avait alors sous les yeux les longues souffrances de la classe ouvrière, sous ce régime de monopole et d'exploitation. Ce qui le rendait plus horrible, dit M. Blanqui, c'est que les tyrans

sortaient du sein des ateliers et se montraient impitoyables, en raison même de l'origine qui leur était commune avec les apprentis. Quand venait, pour un compagnon, l'heure de passer maître, il rencontrait pour juges ceux qui étaient intéressés à l'écartier comme rival. Ils lui demandaient un chef-d'œuvre pour prouver son talent, mais un chef-d'œuvre exécuté selon certaines règles, afin que son génie fût contraint de s'arrêter à la hauteur de leur médiocrité. Nul ne pouvait s'écarter des procédés reçus, sous peine d'amendes; aussi était-ce le bon temps des amendes. Il y en avait pour les moindres oublis comme pour les plus graves écarts. Un tonnelier devait signer ses tonneaux et payer une amende pour un cercle mal posé. Le serrurier répondait par corps de ses serrures, les drapiers de leur drap, les tanneurs de leurs cuirs. On voyait sans cesse passer dans les rues le sergent armé d'une gaulle aux rubans de parchemin, barbouillés d'arrêts contre les boulangers, contre les maçons, contre les orfèvres et autres artisans. Les percepteurs n'avaient pas d'autre occupation et la couronne pas de meilleur revenu.

Qui croirait que les femmes avaient été exclues de la corporation des brodeurs? Les compagnons ne pouvaient se marier avant d'avoir obtenu la maîtrise, et, comme on l'a vu, cette maîtrise était pour eux la terre de Chanaan, qu'il leur était permis de voir, mais rarement d'aborder. Outre l'exécution du chef-d'œuvre accoutumé et les doubles lenteurs de l'apprentissage et du Compagnonnage, des frais énormes attendaient l'audacieux qui voulait dépasser la frontière : enregistrement, droit royal, droit de réception, droit de police, droit d'ouverture de

boutique, honoraires du doyen et des jurés, salaires de l'huissier et du clerc de la communauté, gratifications aux maîtres appelés à la cérémonie ; rien n'y manquait, et souvent le malheureux compagnon ne pouvait passer maître, faute du capital nécessaire pour jeter une proie à ses juges. Que de sombres désespoirs ont dû agiter l'âme des travailleurs, pendant cette longue période d'oppression ! Tout leur était interdit, jusqu'à la faculté de disposer d'eux-mêmes et de travailler pour leur compte ! Mais le dernier mot du système des corporations n'a été proclamé qu'en Angleterre, où la loi punissait de mort, naguère encore, l'ouvrier déserteur, même quand son pays n'avait pas de travail à lui donner. Étienne Boileau, tout prévôt qu'il était, n'y avait pas pensé.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les corporations de métiers ; de ce qui précède, il résulte surabondamment, ce que nous tenions à démontrer, que ces sociétés organisées dans les villes et les bourgs étaient purement locales et essentiellement sédentaires. C'est donc indépendamment d'elles et en dehors d'elles que s'étaient constituées les diverses associations du Compagnonnage, dont les conventions extra-légales avaient, au contraire, pour but de faciliter les déplacements, les voyages, en procurant aux affiliés, sur toute la surface du pays, mais principalement dans un certain nombre de villes, dites *du tour de France*, travail, assistance et protection. L'autorité publique reconnaissait et exploitait les corporations, à peine tolérait-elle le Compagnonnage qu'elle persécuta quelquefois et poursuivit souvent avec raison pour ses atteintes à l'ordre public.

[illegible]

## CHAPITRE QUATRIÈME.

---

FORMATION DU COMPAGNONNAGE. — PROPAGATION. —  
RIVALITÉS. — DIVISIONS. — COMBATS. — LOIS FONDA-  
MENTALES DES FRÈRES CONSTRUCTEURS.

Nous avons dit comment, en 1539, un édit de François I<sup>er</sup>, prohibant toutes les compagnies de constructeurs, entraîna la chute de la Franc-Maçonnerie, selon l'ancienne acception du mot. On s'était bien éloigné alors de ces temps glorieux où Charlemagne lui-même, le grand empereur, s'honorait, ainsi que le rapporte M. Capefigue, d'être un des chefs des corporations maçonniques, tandis que ses preux, un Gérard de Roussillon, un Rolland et tous leurs vaillants frères d'armes étaient comptés parmi les compagnons travailleurs. C'est qu'alors aussi, sous l'inspiration de la foi, le désir d'élever des temples à Jésus-Christ et à ses glorieux saints marchait de pair avec l'ardeur guerrière.

L'esprit d'association, le besoin de s'unir, l'amour des distinctions et surtout un attachement religieux à d'an-

tiques formes mystérieuses qui font des initiés comme une classe supérieure et distincte du commun des ouvriers, persistant alors comme ils persistent encore aujourd'hui en dépit de lois prohibitives, il n'est pas douteux, répétons-le, que la plupart des ouvriers attachés aux anciennes loges et qui en avaient conservé les traditions, ne tardèrent pas à se grouper en différentes sociétés. Mais l'unité n'étant plus maintenue par une autorité supérieure, régulatrice, éclairée, instituée officiellement, elle alla se brisant de plus en plus, à mesure que les temps s'éloignèrent davantage de l'époque de la dispersion des confréries. D'ailleurs, les jalousies de maître à maître, d'atelier à atelier aidant, les sectes du Compagnonnage se multiplièrent; d'abord en se divisant dans un même corps d'état, ensuite par l'adjonction d'autres corps de métiers, même les plus étrangers à l'art de construire, qui voulurent, aussi eux, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, avoir leurs compagnons du tour de France; après avoir imité, reçu en communication bénévole, ou bien acheté de quelques faux-frères les mystères des initiations; le secret des mots de passe et des signes de reconnaissance. Là est la principale cause de haines et de combats terribles, qui ont trop souvent, depuis trois siècles, fait couler un sang précieux dans des rixes atroces; la plupart du temps plus frivoles dans leurs motifs que barbares dans leur acharnement; et bien certainement diamétralement opposées à la confraternité des ouvriers, principe fondamental du Compagnonnage. En effet, les membres de ces associations, obligés de parcourir incessamment le pays pour se procurer du travail sur un point, quand ils en manquaient sur un

autre ; continuellement exposés , surtout aux siècles passés , à être dévalisés , maltraités sur les routes , furent naturellement conduits à se choisir , dans chaque ville un peu importante , un agent , ordinairement une aubergiste , qu'ils désignèrent sous le titre touchant de *mère* , et qui avait pour mission de recevoir , à leur arrivée , les compagnons voyageurs , de les loger , de les nourrir , de pourvoir , en un mot , à tous leurs besoins , sous la responsabilité de la portion de la société demeurant dans la ville , laquelle leur procurait du travail , s'il était possible , ou les dirigeait sur une autre localité , où ils recevaient le même accueil.

Les ouvriers , à quelque profession qu'ils appartenissent , ayant dès le principe un seul et même intérêt , auraient donc dû ne former qu'une seule et universelle association , qui leur eût donné une force immense pour se défendre contre des dangers communs . Au lieu de cela , leurs rivalités en augmentèrent le nombre ; l'esprit d'antagonisme prévalut sur l'esprit de sociabilité , et la division , une division invincible jusqu'à cette heure , ne cessa de régner parmi eux .

Les combats que se livraient et que se livrent malheureusement encore , quoique bien plus rarement aujourd'hui , les compagnons des sociétés diverses doivent remonter au siècle même de leur organisation ; seulement , aucune *Gazette des Tribunaux* n'existait alors , et les historiographes suivant la cour , ayant trop à faire avec les grands pour s'occuper du petit peuple , comme on disait au bon vieux temps , le souvenir des plus anciennes de ces batailles de carrefour ne nous a pas été conservé . De nos jours , nous en trouvons des traces bien trop nombreuses , hélas ! et



les archives de la police correctionnelle n'en sont que trop remplies.

En considérant ces luttes mortelles, provoquées sans cause, engagées sans raison, qui ne serait tenté de croire que cette triste parole d'un philosophe morose : *l'homme à l'homme est un loup* (1), n'a pas été dite en vue de ces francs compagnons, si dignes pourtant de se serrer la main les uns aux autres, et qui le feraient si volontiers, si on leur avait donné plus d'instruction et de lumières, si on leur avait inspiré un peu de tolérance, et si surtout on leur avait de bonne heure inoculé l'esprit de cette douce parole du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. » Mais non, obstinés dans d'absurdes superstitions, tout devient entre eux sujet de querelle.

— Vous êtes *Gavots*, nous sommes *Devoirants* : battons-nous !

— Vous êtes des *Renards*, nous sommes des *Drilles* : battons-nous !

— Vous accusez les compagnons du *père Soubise* d'avoir massacré *maître Jacques* ; ah ! battons-nous à mort.

— Vous prétendez porter un jonc trop long de dix doigts, et nous ne nous assommerions pas ! C'est ce qu'il faudra voir !

— Nous voulons, disent les tailleurs de pierre, que les charpentiers portent leurs *couleurs*, sans que les rubans atteignent le haut du chapeau ; autrement, malheur à eux !

— Nous ne souffrirons pas, proclament les ouvriers en

---

(1) *Homo homini lupus.*

bâtiments, que les boulangers et les cordonniers qui n'ont jamais su manier ni l'équerre, ni le compas, prétendent jamais au beau titre de compagnons! S'ils s'y obstinent, trois fois malheur!

Qu'on s'égorge pour de hautes croyances religieuses d'où dépend le salut éternel, à la rigueur cela se conçoit; qu'on se batte pour un royaume, ou même pour un moulin, passe encore: mais s'entr'assassiner pour la largeur d'un lambeau de soie, pour la longueur d'un jonc, pour venger le meurtre prétendu et purement symbolique d'un personnage dont l'existence est bien problématique, si elle n'est pas absolument fictive, qui le croirait? Et pourtant, c'est la vérité pure, c'est une triste, une douloureuse vérité.

Vers l'année 1730, il y eut dans la plaine de la Crau, entre Arles et Salon, une affaire importante. Les compagnons de Salomon, d'une part, et ceux de maître Jacques et du père Soubise, de l'autre, s'étant provoqués, se donnèrent rendez-vous dans la plaine immense et pierreuse qui vient d'être nommée. Les tailleurs de pierre, les menuisiers, les serruriers des deux partis, et des volontaires de beaucoup d'autres corps de métiers, partirent par troupe, de Marseille, d'Avignon, de Montpellier, de Nîmes, et arrivèrent au jour convenu sur le lieu indiqué. Ils étaient armés de compas, de bâtons et même d'armes à feu. La mêlée fut longue et terrible, le sang coula à flots, et grand nombre de cadavres restèrent sur la place. Ce fut avec des peines infinies que la troupe appelée sur le champ de bataille parvint à contenir les combattants et à rétablir l'ordre.

Après cette lutte sanglante, chaque parti, comme

d'usage, dut s'attribuer la victoire et la célébrer dans ses chants.

Dans les premiers mois de l'année 1743, les rixes entre compagnons se multipliant à Nantes, la justice s'en émut, et plusieurs arrestations eurent lieu. Après un emprisonnement préventif de six mois, les détenus, au nombre de neuf, dont cinq menuisiers, un serrurier et trois tailleurs, furent mis en liberté par ordonnance de la chambre criminelle de police. Cette ordonnance, confirmée le 14 décembre, même année, par le Parlement de Bretagne, contenait ces dispositions : « ..... Ordonnons que les susnommés battront aux champs dans vingt-quatre heures : à cette fin, que les portes des prisons leur seront ouvertes...; avec défenses qui leur sont faites de rester en cette ville, faubourgs et banlieue, et d'y travailler de six mois, à peine d'être emprisonnés, et d'être procédé contre eux extraordinairement ; et à tous maîtres de les recevoir et de leur donner du travail à peine de 50 livres d'amende, etc... Fait défenses à tous compagnons du devoir, de quelque métier que ce soit, de se présenter pour travailler dans cette ville, faubourgs et banlieue, et à tous maîtres et ouvriers de les recevoir et de leur donner du travail, à peine de prison et de 50 livres d'amende. Pourront néanmoins les compagnons du devoir, travaillant actuellement en cette ville, faubourg et banlieue, et ceux qui se présenteront à l'avenir pour y travailler, y rester ; et les maîtres et ouvriers les retenir, recevoir et leur donner du travail, pourvu, et non autrement que lesdits compagnons du devoir renoncent par serment, en l'audience publique de police, à tous devoirs et associations de quel-

que nature qu'elles soient ; lequel serment sera ensuite enregistré sur le livre des délibérations de la communauté du métier dont seront lesdits compagnons ; avec défenses auxdits compagnons d'y rentrer ou de les favoriser directement ni indirectement , à peine de punition corporelle.

» Fait défenses à tous compagnons de métiers, de s'assembler sous prétexte de conduire ceux qui sortent, ou d'aller au devant de ceux qui arrivent, à peine de prison et de 50 livres d'amende. Fait pareillement défense à tous compagnons de s'assembler dans des maisons particulières, ou dans des auberges et cabarets, sous quelque prétexte que ce soit ; à toutes personnes de les retirer, et à tous aubergistes et cabaretiers de leur donner à boire, lorsqu'ils seront plus de trois ensemble, à peine de prison et de 50 livres d'amende, etc... »

Les mêmes causes engendrant inévitablement les mêmes effets, des querelles de Compagnonnage provoquèrent à Paris, en 1778, un arrêt du Parlement en date du 12 novembre, dans lequel la Cour faisait défense aux artisans, compagnons et gens de métiers, de s'associer ni de s'assembler, ni de s'attrouper, ni de porter cannes, bâtons et autres armes. La Cour défendait également aux maîtres de recevoir chez eux aucuns garçons, à moins qu'ils ne justifiassent du lieu de leur naissance ; aux cabaretiers, taverniers, limonadiers, etc., d'en recevoir plus de quatre à la fois, sous peine d'amende et même de châtimement plus sévère, si le cas y échéait.

Le même arrêt défendait encore aux cabaretiers, limonadiers, etc., de favoriser les pratiques du prétendu devoir des compagnons, sous peine d'une punition exemplaire.

En 1768, une rixe meurtrière eut lieu à Nantes, entre des compagnons-forgerons et taillandiers. L'un d'eux fut horriblement maltraité; et, à cette occasion, intervint la condamnation de deux de ces ouvriers querelleurs, à la peine du carcan, de trois livres d'amende et aux dépens.

La loi du 2-17 mars 1791, et celle du 14-17 juin, même année, en supprimant toutes les corporations, confréries et associations industrielles quelconques, et en interdisant d'une manière absolue tout drapeau ou bannière, toutes couleurs, rubans ou autres signes extérieurs susceptibles de rappeler un passé devenu odieux, avaient pendant dix ans forcé les membres du Compagnonnage à se renfermer dans leurs réunions privées; le retour à quelques vieux usages, manifeste sous le consulat, semblant autoriser les compagnons à recommencer leurs promenades avec cannes et rubans, il en résulta des querelles, sans grande importance d'abord, mais qui finirent par amener, le 25 mai 1801 à Nantes, une rixe violente où l'un des combattants fut dangereusement blessé. Le Préfet crut devoir rappeler à cette occasion, dans une proclamation d'un langage sévère, les lois qui avaient dissout les corporations et proscrit les signes extérieurs qui les distinguaient jadis.

L'année suivante, de nouveaux attroupements tumultueux provoquèrent encore à Nantes un arrêté préfectoral, en date du 5 prairial, an X (25 mai 1802), dans lequel il était défendu aux ouvriers se disant compagnons, de se réunir en société, sous prétexte de délibérer sur leurs intérêts; et à tout propriétaire ou locataire de leur donner asile. Il était encore dit dans cet arrêté que les ouvriers

qui, sous prétexte de conduite, se permettraient de faire des promenades accompagnées de chants tumultueux, et qui porteraient des couleurs distinctives, seraient arrêtés comme faisant partie d'attroupements séditieux, et livrés aux tribunaux comme perturbateurs du repos public.

Dix-huit mois plus tard, la municipalité de Nantes ayant à réprimer de nouveaux désordres, ordonnait que l'arrêté du Préfet que nous venons de citer, serait réimprimé, publié et affiché ; elle enjoignait en même temps à tout commissaire et agent de police de tenir strictement la main à son exécution.

En 1804, une lutte assez grave entre des compagnons charrons et maréchaux ferrants avait valu à la même administration une lettre ministérielle dans laquelle on l'engageait à prendre toutes les mesures qui tendraient à faire disparaître les associations du Compagnonnage. Cette invitation fut renouvelée en 1806, à la suite d'une autre rixe qui éclata à Nantes entre les compagnons menuisiers et les compagnons-couvreurs. Ces ouvriers, poursuivis, traqués par la police, s'ennuyèrent de ces poursuites, et beaucoup d'entre eux finirent par s'engager dans l'arme du génie, qui acquit ainsi d'excellents soldats.

Un des engagements les plus meurtriers que l'on ait à reprocher au Compagnonnage, eut lieu en Languedoc, dans l'année 1816, entre Vergère et Muse, deux petits hameaux peu distants de Lunel. Les tailleurs de pierre de deux sociétés hostiles exécutaient là de grands travaux. La concurrence, la jalousie les excita bien vite les uns contre les autres. Un rendez-vous fut assigné, chaque parti y appela ses alliés, et l'on s'y rendit de vingt lieues à la

ronde. Le combat engagé fut conduit avec un certain ordre et dura longtemps. Il paraît que Sans-Façon, de Grenoble, *compagnon étranger* (1), sorti depuis peu de la garde impériale, était armé d'une fourche formidable et en menaçait quiconque des siens faisait mine de reculer. On n'avait demandé que des hommes de bonne volonté, mais il fallait, une fois engagé dans la mêlée, s'y conduire vaillamment. Ce jour fut le dernier d'un nombre assez considérable de compagnons. Nous citerons un couplet de chanson qui se rapporte à ce conflit et dont le refrain, qui rappelle la rencontre de la Crau, a probablement une origine plus ancienne :

Entre Muse et Vergère,  
Nos honnêtes compagnons  
Ont fait battre en retraite,  
Trois fois ces chiens capons :  
Vivent les gavots !  
Au compas, à l'équerre,  
Vivent les gavots !  
Dans la plaine de la Crau,  
Ils se sont toujours signalés avec zèle,  
Avec zèle,  
Vivent les gavots !

On lit dans une autre chanson aussi sauvage, composée à la même occasion :

A coups de canne et de compas,  
Nous détruirons ces scélérats.  
Nos compagnons sont bons là !

---

(1) Pour l'intelligence de ce mot, voir p. 85 et 102.

Fonçons sur eux le corps à la main;  
Repoussons-les, car ils sont des mutins.

REFRAIN :

Pas de chargé ! en avant !  
Repoussons tous ces brigands,  
Ces gueux de dévorants,  
Qui n'ont pas de bon sang.

Toute cette chanson, dont la forme ne rachète certainement pas le fond, est dans ce même goût brutal et grossier; ce qui n'empêche pas que chaque parti ne s'en dispute l'usage. Lorsque les devoirants se l'approprient, ils remplacent par ceux-ci les deux derniers vers du refrain :

Tous ces faux compagnons  
Fondés par Salomon;

En 1825, à Bordeaux, un compagnon serrurier, natif du Bugey, reçut, la nuit, en se retirant pour s'aller coucher, le coup de la mort. C'est probablement à propos de cet événement qu'on fit la sinistre chanson dont voici un couplet :

En mil huit cent vingt-cinq,  
Un dimanche, à Bordeaux,  
Nous fîmes des boudins  
Du sang de ces gavots.  
Votre barbon, en vérité,  
Vous a rendus tous hébétés.  
Ah ! par ma foi, votre chemin  
N'est pas vilain,  
Car la guillotine va se mettre en train.  
Ce bourreau en avant,



Vous pendra comme des brigands,  
Devant nos devoirs,  
Pleins d'esprit et de talents.

Dans les premiers jours de 1825, une lutte engagée à Nantes, entre les gavots et les forgerons, coûta la vie à un de ces derniers.

Même année, à Bordeaux, combat entre les forgerons et les sociétaires de l'Union. Un de ceux-ci, jeune enfant de la Beauce, partant pour aller servir son pays et que ses amis accompagnaient sur la route de Paris, fut tué. C'était un dimanche : le cadavre du Beauceron fut rapporté en ville sur un brancard improvisé avec des branches d'arbres.

En 1827, à Blois, les Drilles allèrent assiéger les gavots chez leur mère. Deux charpentiers furent tués ; un menuisier eut plusieurs côtes enfoncées, un second reçut plusieurs coups de compas dans le ventre, un troisième plusieurs coups de sabre à la tête, car des soldats ivres s'étaient joints aux assaillants.

Dans son roman intitulé : *Le compagnon du tour de France*, M<sup>me</sup> George Sand a raconté ce long combat, dont elle décrit les affreuses et dramatiques péripéties avec tout le pathétique de son magnifique talent.

En 1833, un compagnon de Liberté fut tué à Marseille par un compagnon passant.

A Toulon, en 1834, un Sociétaire fut tué à sa sortie d'un débit de liqueur ; et, en 1835, le domicile de la mère de la Société de l'Union fut envahi de vive force par le toit et mis à sac. Les Sociétaires qui se trouvaient présents, la mère et une autre femme très-âgée, furent terrassés, mutilés, et ne durent la vie qu'à la force armée, laquelle

arriva bien à propos pour suspendre une lutte inégale ; car, il faut le dire à leur honte, les compagnons, d'après un usage aussi lâche, aussi odieux qu'il est indigne de cœurs français, n'hésitent jamais, dans l'occasion, à se jeter cinq, dix, quinze sur un.

En 1836, à Lyon, un charpentier du père Soubise tua un compagnon tanneur de maître Jacques ; et, en 1837, un forgeron de maître Jacques tua un charron du même fondateur.

A Avignon, en 1839, après plusieurs combats, un guet-apens fut tendu aux *Sociétaires*. Par bonheur, la garde était avertie et les provocateurs furent arrêtés assez à temps pour prévenir l'effusion du sang.

En 1840, à Uzes, un cordonnier, enfant de maître Jacques, donna la mort à un charpentier du père Soubise. Ce fatal événement, dont un jeune homme, auquel chacun accordait les meilleures qualités, fut la victime, a été longtemps déploré par les cordonniers eux-mêmes, et célébré par l'un d'eux, M. Capus, dit Albigeois l'Ami-des-Arts, dans un petit poème *compagnonnique*, pour parler la langue de l'auteur, intitulé : *Conseils d'un vieux compagnon à son fils prêt à partir pour le tour de France, ou la fin déplorable d'un enfant de Soubise* (1).

On lit dans cet opuscule quelques vers qui, — si l'art et la grammaire y font défaut, — ne manquent pourtant pas d'un certain mouvement : ils prouvent surtout que tous les bons sentiments sont loin d'être étrangers aux sectaires

---

(1) Tours, impr. de M. Pommier et C<sup>ie</sup>. — 1844.

du Compagnonnage, du sein même duquel s'élèvent de généreux appels à l'esprit de concorde. Voici quelques-uns des vers de l'Ami-des-Arts, où l'ardente animosité qui règne dans le cœur de certains ouvriers querelleurs est vigoureusement accusée et franchement combattue :

Ces principes sont vains (les principes fraternels  
prêchés par M<sup>e</sup> Jacques), lorsque l'enfer commande  
Le barbare obéit, c'est du sang qu'il demande,  
Non de ce sang impur qu'on tire au criminel  
Mais de ce sang humain, de ce sang fraternel,  
Cher aux vrais compagnons, utile à la patrie,  
Indispensable aux arts, propice à l'industrie.  
Écoutez bien, mon fils; le chœur discordant  
Va finir, et sitôt chaque jeune imprudent  
Va faire le récit infâme et mémorable  
De ses exploits acquis dans la guerre exécutable :  
— Moi, dit l'un, j'ai d'un coup de mon fameux bâton  
Étendu raide mort, Bien-Aimé-le-Breton.  
En le voyant tomber, son proche camarade,  
Ignorant si du sein je connais la parade,  
Me porte un coup de bout qui m'offense la peau.  
J'y riposte, et le mien lui brisa son chapeau.  
Furieux de n'avoir pu lui fendre le crâne,  
Et lui voyant surtout prendre des airs de crâne,  
Je saisis une pierre et mon bras valeureux  
La lui lance à travers de son corps vigoureux.  
Ce coup me réussit; je le frappé à la tempe;  
Et le voyant tomber aussitôt je décampe.  
— Et moi, dit un second, je ne te cède pas.  
J'ai peut-être fait plus, armé de mon compas.  
A Saintonge-le-Gros, dans ma fureur soudaine,  
De dix coups assurés j'ai percé la bedaine.  
Et Tourangeau-la-Mouche, avec tout son orgueil,  
Se voit pourtant réduit à n'y voir que d'un œil.

.....  
.....  
Enfin, chaque méchant que la colère enflamme,  
Vante les noirs exploits que Mégère proclame.  
Les compagnons prudents n'ont rien à raconter,  
Que les progrès du mal qu'ils voudraient arrêter.

Le *Courrier de l'Isère*, du 18 avril 1841, rapportait ce qui suit : « Le 15 de ce mois, une rixe terrible s'est engagée à Grenoble, entre des garçons boulangers de la Société de Liberté et d'autres garçons du même état de la Compagnie du Devoir. Quarante sociétaires venant de faire la conduite à un de leurs camarades, rencontrèrent cinq compagnons du Devoir, et les assaillirent à coups de pierres et de bâtons. Un de ces derniers se réfugia dans la boutique d'un épicier, mais les Sociétaires se précipitèrent sur ses pas, pénétrèrent dans le domicile de l'épicier, maltraitèrent ce commerçant qui voulait défendre le fugitif, et portèrent enfin cinq coups de couteau sur la tête du malheureux compagnon. Les blessures sont tellement graves, qu'on désespère de le sauver. Huit des Sociétaires ont été arrêtés. »

Le 22 février 1842, trois ou quatre cents compagnons charpentiers, animés de sentiments hostiles, allèrent de Paris à Maisons-Laffitte, avec l'intention de chasser ceux de leurs rivaux en compagnonnage qui y travaillaient. Heureusement l'autorité avait été prévenue, et les agresseurs furent reçus par un escadron de lanciers, et plusieurs brigades de gendarmerie. Malgré ce déploiement de force cependant, cinq des charpentiers provoqués furent grièvement blessés.

Le 19 mars suivant, trente-sept compagnons comparurent devant le tribunal de Versailles, pour y rendre compte de cette affaire. Vingt d'entre eux furent condamnés de six jours à deux mois de prison, et obligés de payer, en outre, avec tous les frais du procès, trois cent vingt francs de dommages et intérêts aux blessés; sans parler d'une prison préventive de trente jours avant le jugement.

Le 11 avril 1842, plusieurs rixes eurent lieu à Auxerre, entre les aspirants du Devoir de maître Jacques et les compagnons du Devoir de Liberté. Le 22 du même mois, ils siégeaient tous sur les bancs de la police correctionnelle. De l'instruction du procès et de la déposition des témoins, il résulte, qu'à la suite de regards dédaigneux et provocateurs, une dispute s'était engagée entre deux aspirants et un serrurier gavot. Irrités par cette attaque, les menuisiers gavots, dans un but de vengeance, parcoururent la ville en chantant, avec l'espoir de rencontrer bientôt leurs adversaires. La rencontre eut lieu, en effet, sur la place des Fontaines, où s'engagea une lutte inégale entre une quinzaine de gavots et les deux aspirants serruriers. L'un de ces derniers fut cruellement mutilé et entièrement dépouillé de ses vêtements.

A dix heures du soir, les aspirants réunis, cherchant une représaille, vinrent faire tapage chez la mère des compagnons du Devoir de Liberté, où il ne se trouvait que fort peu de monde pour répondre à leur provocation. Alors ils se mirent à casser et briser les verres, les bouteilles, les vitres qui volaient en éclats. Mais les gendarmes survinrent et arrêtaient tous ceux qui ne furent pas assez lestes pour s'évader à temps.

Trois des prisonniers furent condamnés à plusieurs jours de prison et aux frais, et eurent à rougir de ne pouvoir expliquer au tribunal, justement indigné, pour quel motif ils s'étaient battus.

Le 15 octobre 1842, une condamnation fut prononcée à Sens contre plusieurs compagnons gavots. Quatre d'entre eux ayant fait appel, comparurent, le 21 novembre, devant le tribunal de police correctionnelle d'Auxerre. Les débats firent connaître que, dans le cours du mois d'août précédent, les compagnons gavots profitant d'une difficulté survenue entre les maîtres et les compagnons du devoir, au sujet du tarif de leurs travaux, étaient allés établir leur Société à Sens, où les appelaient plusieurs maîtres menuisiers, opposés au tarif, et auxquels les compagnons du Devoir refusaient le service de leurs bras. C'est alors que ces derniers, excités par la jalousie et l'esprit de corps, cherchèrent à expulser de vive force les gavots qui étaient venus se mettre en concurrence avec eux.

Plusieurs escarmouches légères avaient déjà eu lieu, lorsqu'un compagnon du Devoir, dit *Parisien*, enfourcha, par dérision, une méchante bourrique et se promena par la ville en criant, chaque fois qu'il passait devant la mère des gavots, ou devant leurs ateliers : Hue ! hue, gavot !

Le jugement rendu à Sens fut confirmé, et ainsi furent condamnés deux compagnons à quatorze mois de détention ; un à un an, et le quatrième à six mois.

Deux compagnons de sociétés différentes, et tous les deux frères par le sang, auraient été, dit-on, dans cette occasion, sur le point d'en venir aux prises dans des

rangs opposés, si l'aîné, plus sage que son cadet qui n'en voulait pas démordre, ne s'était décidé à quitter une ville où sa présence l'exposait aux chances odieuses d'un combat fratricide. On peut être convaincu, du reste, que de telles collisions entre frères, entre amis, entre parents, et des plus proches, ont dû se renouveler bien des fois dans le long cours des rivalités et des haines impies du Compagnonnage. Tel est, d'ailleurs, le caractère de toute guerre de secte, plus l'on se tient de près et plus l'animosité réciproque est profonde, témoin ces vers d'un ancien :

A la tendre pitié, facile aux cœurs sensibles,  
Dans l'ardeur du combat, soyez inaccessibles :  
Frappez, frappez toujours ! quand un père adore  
Offrirait à vos traits son vieux front vénéré (1).

Agricol Perdiguier, dit *Avignonnais-la-Vertu*, ancien représentant du peuple après la révolution du 24 février, et auteur du *Livre du Compagnonnage*, ouvrage publié dans un but tout philanthropique, raconte, le cœur frémissant, comment il fut témoin d'un combat acharné entre deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis longues années, et qui, sans se reconnaître, furent sur le point de s'exterminer l'un l'autre, après s'être apostrophés dans les termes les plus injurieux, uniquement parce qu'ils

---

(1)..... Dum tela micant, non vos pietatis imago  
Ulla, nec adversa conspecti fronte parentis  
Commoveant, vultus gladio turbate verendos.

Lucanus. — L. VII. V. 320 et seqq.

étaient de vocations et de sociétés différentes. Cette scène de mœurs est assez émouvante pour que nous laissions M. Perdiguier nous la raconter tout au long.

« Un jour, dit-il, fatigué d'une marche longue et forcée, je m'étais assis au pied d'un arbre d'où ma vue se promenait à droite et à gauche sur la route. Tout-à-coup j'aperçus deux hommes s'avancant de deux points opposés : ils marchaient tous deux la tête haute et fière ; et lorsqu'ils ne furent plus qu'à une faible distance l'un de l'autre, le plus avancé s'arrête brusquement, pose à terre le paquet qu'il portait sur l'épaule au bout de sa canne, prend une attitude martiale, et lance ce cri formidable trop connu des compagnons :

— Tope Pays ! quelle vocation ?

L'autre, affectant une pose non moins belliqueuse, répond :

— Compagnon cordonnier. Et vous, Pays ?

— Compagnon maréchal dans l'âme et dans les bras, et toujours prêt à le faire voir.

Aussitôt s'avancant et se dressant face à face :

— Passe au large gueux, sale et puant, s'écrie le maréchal.

— Au large, toi-même ! noir gamin ! reprend le cordonnier.

Je vois alors leurs yeux jeter la flamme ; j'entends sortir de leurs bouches les imprécations les plus atroces, les injures les plus grossières ; puis, lorsqu'ils eurent épuisé tous les traits de leur arsenal immonde, ils en vinrent aux mains, armés de leur redoutable jonc ferré. Ils s'élancent, s'attaquent avec fureur, se portent des coups



terribles , et le sang jaillit des deux parts sans que la lutte semble se ralentir .

Cependant après de longs efforts , le maréchal , le premier épuisé de fatigue , meurtri , saignant , hésite , chancelle et tombe de son long sur la poussière du chemin . Le cordonnier impitoyable n'en modère pas plus sa fureur : il se précipite sur son ennemi terrassé , frappe , frappe encore , frappe toujours et déchire d'une main ardente au meurtre !... Mais quelle n'est pas sa triée surprise , dans quelle sombre stupeur ne tombe-t-il pas , lorsqu'il aperçoit sur les bras , sur la poitrine nue et sanglante du malheureux maréchal , un tatouage bien connu , des caractères non équivoques , qui lui révèlent un frère chéri .

— Laurent ! Laurent , mon frère ! s'écria-t-il alors d'une voix pleine d'angoisse . Reconnais-moi , reconnais-moi ! je suis François , François , ton frère , ton ami . Ah ! pardonne-moi !

Et se précipitant vers lui , il le prend , le soulève , le presse dans ses bras ; et tous deux , enfin , ils s'embrassent et pleurent , et soupirent , et regrettent amèrement leur acharnement déplorable .

C'est alors que moi , témoin de cette détestable collision , suivie d'une si extraordinaire et si cruelle reconnaissance , je m'avançai , disant avec une émotion bien facile à comprendre :

— O mes amis , permettez à un ouvrier menuisier , à un compagnon de Liberté , de mêler ses larmes aux vôtres .

Sans hésitation ils me tendirent la main , et j'ajoutai :

— Ne mettrons-nous donc pas enfin de côté toute felle prévention, toute rivalité déraisonnable? Ne sommes-nous donc pas tous des hommes, des frères? Et au lieu de nous entra-égonger, de nous haïr, ne ferions-nous pas mieux de nous aimer les uns les autres, et de nous venir mutuellement en aide?

En ce moment, François qui n'avait pas cessé de soutenir Laurent dans ses bras, le soulève, le porte au bord de la route et le dépose doucement sur un tapis de gazon.

Nos soins empressés et quelques instants de repos ayant rendu un peu de force au pauvre blessé, il se releva, et appuyé sur son frère et sur moi, il put se traîner jusqu'à la ville prochaine, où quelques bouchées et un verre de vieux vin finirent par le remettre tout-à-fait. Mais tous les trois, nous manquions d'expressions pour déplorer l'affreux malheur qui, faite d'un trait rouge ou bleu sur le bras, allait peut-être faire descendre un frère dans la tombe, de la main de son propre frère. »

Un de ces actes de brutalité que trop souvent le quartier des halles parisiennes voit se renouveler, eut lieu un matin de l'année 1842. C'est encore une rixe qui paraissait avoir son origine dans l'exagération des idées du Compagnonnage. Cinq garçons boulangers se ruèrent sur un compagnon de société différente et le laissèrent pour mort sur la place. Un des agresseurs avait même la cruauté de traîner ce malheureux blessé jusqu'à l'égoût situé au coin de la rue du Four-Saint-Honoré, où il allait le précipiter, sans l'intervention charitable d'un passant qui le fit transporter, tout mutilé, au bureau du commissaire de police.

Dans le mois de mai de l'année 1845, les compagnons boulangers de la ville de Nantes voulant, comme les autres corps de métiers, célébrer leur fête patronale, résolurent de se rendre à l'église le jour de la Saint-Honoré, revêtus, pour la première fois, des insignes et des rubans du Compagnonnage, dont les autres compagnons avaient la prétention de leur interdire le port. Cette manifestation étant connue d'avance, d'avance aussi les compagnons des autres professions, — à l'exception des cordonniers qui durent se tenir à l'écart, puisqu'ils partageaient la proscription des boulangers (1), — résolurent de s'y opposer

---

(1) Nous avons dit que le motif qui fait exclure les ouvriers cordonniers et boulangers du droit au Compagnonnage, c'est qu'ils ne savent pas se servir de l'équerre et du compas. En effet, disent les Saumaises des autres corps d'état, *compagnon* vient de *compas*; donc, l'ouvrier qui ne se sert pas de cet instrument ne peut être compagnon. Pour empêcher que cette équivoque ne se reproduise, disons de suite à qui il appartiendra que ces mots *compagnons*, *compagnes*, *compagnies* et leurs dérivés, viennent tous du latin *cum*, avec, ensemble, et *panis*, pain; et signifient *gens qui vivent en commun, qui mangent le pain ensemble*. Cette origine du mot compagnon prouve que loin-d'être une cause de haine, cette expression ne doit entraîner avec elle que des idées de concorde et de fraternité. Ce qu'il y a de plus illogique dans tout ceci, c'est que jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les cordonniers avaient paisiblement joui des avantages du Compagnonnage; de même qu'en jouissent depuis fort longtemps les ouvriers d'un grand nombre de professions qui, pas plus que les cordonniers et les boulangers, ne font usage du compas.

Dans les anciennes *Gildes*, sorte de sociétés secrètes d'assurance mutuelle contre la force brutale des chefs barbares, qui

de vive force. A cet effet, ils écrivirent dans tout le département, et virent, à l'heure dite, accourir, le dimanche 18 mai, de nombreux auxiliaires qui rendaient la victoire peu douteuse. Et afin de se bien reconnaître entre eux après qu'ils auraient fait disparaître les couleurs des boulangers, ils adoptèrent, pour signe de ralliement, trois grosses épingles piquées d'une manière apparente sur le revers gauche de l'habit.

Cependant le Maire de la ville informé de toute cette trame, avait jugé prudent de retirer momentanément aux boulangers l'autorisation d'arborez leurs couleurs. Le jour de la solennité venu, ayant des sergents de ville à leur tête, ils quittèrent donc paisiblement et dans le meilleur ordre, pour la messe, le domicile de la mère, situé rue du Port-Maillard. Des groupes nombreux, inoffensifs en apparence, les attendaient près de là, dans la Haute-Grande-Rue; et, lorsqu'ils y débouchèrent, quelques murmures approbateurs de ce qu'ils ne portaient pas de rubans, furent bientôt suivis des cris de : — *Ils ont des cannes. Pas de cannes ! A bas les cannes !* — Et comme dans le Compagnonnage on a bien vite passé de la parole au geste, les boulangers voient aussitôt une meute ardente fondre sur eux pour leur arracher leurs jongs. A cette brusque attaque, ils opposent une vive résistance, mais accablés par

---

du Nord de l'Europe s'étaient étendues en France au temps de Charlemagne, chaque associé prenait le titre de *convive*, parfaitement analogue à celui de compagnon. (Voir Augustin Thierry. — *Histoire des temps mérovingiens*, chap. V.)

le nombre , ils sont désarmés , dispersés , contrainits de chercher un refuge dans les maisons voisines.

Dans cette bagarre , des carreaux de vitre sont brisés , des devantures de boutique enfoncées et les magasins se ferment. L'autorité ne restait pourtant pas inactive ; mais comme elle ne disposait d'abord que d'un petit nombre d'agents et de soldats , elle lutte en vain contre les agresseurs , qui tiennent à délivrer leurs prisonniers , sans respect pour l'écharpe municipale. Enfin , la gendarmerie arrive en aide , et force demeure à la loi.

Dix-neuf arrestations eurent lieu , et , peu de jours après , le Préfet fit publier et afficher un arrêté défendant aux ouvriers se disant compagnons : 1° de se réunir sur la voie publique et de marcher en troupe sans l'autorisation préalable du Maire ; 2° de se revêtir en public des insignes ordinaires du Compagnonnage , ou de tout autre signe extérieur de ralliement , dans quelque circonstance que ce fût , notamment les jours de fête patronale , ou sous prétexte de faire la conduite à un ou plusieurs ouvriers. En conséquence , tout ruban porté publiquement , soit au chapeau , soit à la boutonnière , soit ailleurs , était formellement prohibé , ainsi que le port public de la canne servant de signe de ralliement.

Par suite de cet arrêté , on ne vit plus , pendant les trois années qui suivirent , paraître à Nantes , ni les cannes ni les couleurs du Compagnonnage ; mais après la révolution du 24 février 1848 , la classe ouvrière se croyant de fait émancipée , les compagnons reparurent sur la voie publique avec des couleurs non moins éclatantes et des cannes non moins longues que par le passé , sans que la

police s'en soit inquiétée encore ; mais il faut croire qu'à la première équipée, on se hâtera d'invoquer et de renouveler les prohibitions antérieures.

A partir de cette même révolution, des dispositions plus pacifiques ont paru se manifester assez vivement parmi les ouvriers des différents corps d'états et des diverses Sociétés de Compagnonnage. Il semblerait que les événements de cette terrible année 1848, qui ont jeté par ailleurs tant de désordre dans les esprits, aient fait mieux comprendre aux classes ouvrières les principes de solidarité qui doivent les unir entre elles. En effet, les divers corps d'états donnant habituellement un bal le jour de leur fête patronale, tous, depuis lors, se sont fait comme un devoir, d'un côté, d'inviter indistinctement des ouvriers de toute profession et de toute coterie ; d'un autre, d'assister à tous les bals sans distinction d'état. Les cordonniers eux-mêmes, si souvent en butte aux sarcasmes et aux violences des autres corps de métiers, — grâce à de généreux efforts, à des démarches persévérantes, soutenues pendant cinq années consécutives, — ont enfin obtenu des Sociétés hostiles leur admission définitive dans le sein du Compagnonnage. Pour célébrer dignement cet heureux traité de paix, ils ont donné, à Nantes, le 20 décembre 1850, une très-belle soirée dansante, à laquelle leurs anciens adversaires ont assisté en grand nombre, sans que la cordialité la plus franche ait cessé d'y régner un seul instant. On peut donc désormais nourrir l'espoir que ces sentiments d'union se fortifieront de plus en plus ; et que les vieilles animosités léguées par les superstitions du moyen-âge, se dissipant avec l'accroissement des lumières, iront

s'affaiblissant chaque jour davantage ; de même que les étoiles de la nuit s'éteignent une à une, à mesure qu'un soleil radieux s'avance victorieusement au-dessus de l'horizon.

Ne croyons pas cependant que l'extinction de toutes les haines sera l'affaire d'un jour, et que ce bel avenir de parfaite harmonie est sur le point d'éclorre. Non, malheureusement non, les compagnons du tour de France ne sont pas prêts encore à se tendre tous et indistinctement une main fraternelle : bien des malentendus compromettront le bon accord, bien des rixes auront lieu, bien du sang souillera la terre, avant qu'ils signent ce traité de paix universelle qu'un grand nombre d'entre eux appellent de tous leurs vœux, en travaillant à son avènement de tout leur cœur. Mais malgré la sincérité de ces vœux, malgré la multiplicité de ces efforts, nous sommes obligés de le répéter : non, une paix définitive n'est pas encore consentie entre toutes les Sociétés du Compagnonnage. Et la preuve, nous la trouvons dans le récit qui va suivre et qui clora tristement cette longue période de haines, de querelles, de luttes et même d'assassinats, dont nous avons eu le pénible devoir de retracer le souvenir.

Le dimanche 3 août 1851, une rixe d'une férocité inouïe vint jeter l'épouvante dans la commune de la Bastide, auprès de Bordeaux. Vers quatre heures et demie environ, cette rixe éclata inopinément entre une nombreuse troupe de compagnons du Devoir, qui faisaient la conduite à plusieurs de leurs camarades, et plus de deux cents membres de la Société de l'Union, réunis avec l'agrément de l'Autorité, chez le cabaretier de Lormont, pour y délibérer

sur un bal qu'ils avaient l'intention de donner le jour de l'Assomption.

Comment la rixe est-elle survenue ? C'est ce que les débats judiciaires qui l'ont suivie ont pu seuls nous faire comprendre ; car si les versions diverses et très-peu précises publiées le lendemain par les journaux de Bordeaux rejetaient l'odieux de cette fatale collision sur les sociétaires de l'Union, en les accusant d'un infâme guet-apens, l'instruction et les débats du procès ont prouvé la fausseté de cette inculpation, et les trente accusés, tous membres de cette Société généralement très-pacifique, ont été, le 8 octobre suivant, acquittés sans aucune exception, par le Tribunal de police correctionnelle. Cependant, devons-nous ajouter, sur un appel à *minimâ* onze des prévenus durent subir six jours d'emprisonnement par arrêt de la Cour d'appel.

Voici les faits tels que nous les avons puisés dans les dépositions des témoins :

Au moment où une cinquantaine de sociétaires sortaient du cabaret, à l'issue de leur délibération, ils rencontrèrent la troupe des compagnons qui faisaient la conduite à leurs camarades. Aussitôt quelques-uns d'entre eux, malgré les prescriptions formelles du règlement que chaque sociétaire de l'Union peut avoir dans sa poche, se mirent à crier : « A bas les compagnons ! » et à chanter les couplets d'une très-mauvaise chanson terminée par ce refrain :

Dans un an, dans un an,  
Il n'y aura plus de dévorants.

Alors un des compagnons dit à son camarade : « Si



nous leur donnions une volée ? » Et, sans attendre la réponse, il se rua sur l'un des sociétaires et le renversa d'un coup de canne.

Ce fut le signal de la mêlée. Les sociétaires attaqués, frappés, n'ayant pas de cannes pour se défendre, s'armèrent de tout ce qui leur tombe sous la main et appellent à leur secours ceux de leurs amis qui étaient restés tranquilles au cabaret de Lormont. Ces derniers se hâtent d'accourir, et une lutte sanglante, horrible, s'engage sur toute la ligne. Les compagnons frappent à coups redoublés de leurs longues cannes ferrées; les sociétaires arrachent des échelas aux vignes et aux palissades, ramassent les pierres du chemin, se font armes de tout, pour résister à leurs adversaires. Le sang coule des deux côtés : c'est un spectacle affreux, épouvantable.

Cependant, au plus fort de la lutte, le hasard ayant amené sur les lieux un commissaire de police qui se rendait en voiture à la maison de campagne d'un de ses amis, il tourna bride sur le champ pour aller requérir la force armée qui se hâta d'accourir. Un très-grand nombre d'arrestations furent alors effectuées par la gendarmerie, et les blessés furent ramenés en ville. Ils étaient vingt en tout, neuf compagnons du Devoir et onze sociétaires.

Nous avons déjà dit comment, quelques mois plus tard, cette triste affaire se dénouait et devant le Tribunal de police correctionnelle par un acquittement, et en Cour d'appel, par une condamnation peu importante.

Une chose vraiment merveilleuse, c'est la facilité avec laquelle la classe ouvrière, qui lit très-peu et écrit encore moins, oublie et altère vite les préceptes et les traditions

du passé. S'il en était autrement, verrait-on tous ces braves compagnons se décimer brutalement ainsi dans des luttes homicides si opposées aux antiques prescriptions des premières confraternités de constructeurs, lesquelles recommandaient avant tout la charité, la modération et la tolérance universelle. Remettons donc sous leurs yeux, en terminant ce trop long chapitre de rivalités et de combats, les sages et vraiment chrétiennes instructions que leur ont léguées leurs prédécesseurs.

Voici quelques extraits des lois fondamentales des frères maçons adoptées par les loges d'Angleterre, après avoir été discutées et votées dans la ville d'York, en 926, d'après les anciens titres relatifs aux lois et privilèges des premières corporations de constructeurs romains, tels qu'ils furent approuvés et confirmés, l'an 290 de Jésus-Christ, par l'empereur Carausius. On voit que ces préceptes ne datent pas d'hier.

« Votre premier devoir, dit la Charte d'York, est de vénérer Dieu avec sincérité.

» Vous devez être fidèles à l'autorité et lui obéir sans trahison ni fausseté.

» Vous devez être serviables envers tous les hommes, et vous lier d'amitié fidèle avec eux, autant que vous le pourrez, sans vous inquiéter à quelle religion ou opinion ils pourraient appartenir.

» Vous devez surtout être fidèles entre vous, vous instruire les uns les autres, vous aider dans l'art, ne pas vous calomnier, mais vous faire comme vous voudriez que les autres vous fissent. Lors donc qu'un frère aurait manqué envers son confrère ou envers quelque autre, tous doivent lui aider à réparer sa faute, afin qu'il se corrige.

» Vous devez assister avec assiduité aux discussions et aux travaux de vos frères en chaque loge, et garder le secret des signes envers tout autre qui n'est pas frère.

» Chacun doit se garder de l'infidélité, puisque la confrérie ne pourrait exister sans fidélité et sans probité, et puisqu'une bonne réputation est un grand bien. Vous devez aussi constamment tenir aux intérêts du maître que vous servez, et terminer honnêtement vos travaux.

» Vous devez toujours payer honorablement ce que vous devez, et, en général, ne rien vous attirer qui puisse nuire à la bonne réputation de la confrérie.

» Personne n'en doit supplanter un autre, mais plutôt lui laisser l'ouvrage qu'il a trouvé, à moins qu'il n'en soit pas capable... etc. » (1).

---

(1) Pour le texte entier, voir le livre de M. Rebold.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

---

LE LIVRE DU COMPAGNONNAGE. — RÉPRESSION. — CENSURE  
ECCLÉSIASTIQUE. — CÉRÉMONIAL CONDAMNÉ. — ABJURA-  
TIONS. — INITIATION.

Nous avons dit que les ouvriers lisaient peu et n'écrivaient guère : cela est très-vrai aujourd'hui, et l'était encore plus hier. Toutefois, il y a lieu d'espérer qu'il n'en sera pas longtemps ainsi désormais, grâce à une diffusion chaque jour plus grande de l'instruction primaire. Depuis quelques années notamment, l'impulsion est donnée, et les classes laborieuses qui jusqu'ici n'avaient eu que des poètes, — et quels poètes grand Dieu !... des Tyrtées avinés, gonflés de fiel, de haine et de colère pour la plupart, — commencent à compter quelques écrivains recommandables. Nous n'hésitons pas à le proclamer bien haut, c'a été un œuvre de courage et de vertu de la part de l'ouvrier Agricola Perdiguier, de publier son *Livre du Compagnonnage*, dans lequel il a donné tant de sages et bons avis à ses camarades.

Ce fut une chanson entonnée un dimanche au milieu de quelques amis, — chanson digne de cannibales, — qui, produisant une impression pénible sur l'auteur, lui fit faire des réflexions sérieuses. Il comprit que ces chansons portaient à la haine et provoquaient des batailles sanglantes; et il résolut de substituer à un genre brutal des couplets d'un caractère opposé.

Cette bonne pensée, il l'exécuta de son mieux, puisqu'il connaissait à peine les principes de la langue française et les règles de la versification.

Dans une lettre de Perdiguier au rédacteur en chef d'une feuille lyonnaise qui avait prêté un appui loyal à ses efforts, on trouve ces sages réflexions que nous sommes heureux de reproduire :

« Le Compagnonnage a des mœurs, des habitudes toutes particulières : il forme un contraste frappant avec tout ce qui l'entoure. Les savants, les voyageurs, les écrivains, les académiciens, les journaux, personne ne s'en est occupé, et cependant il est partout. Pourquoi le Gouvernement n'a-t-il pas opéré sans violence, dans ces Sociétés d'ouvriers, de grandes modifications ? Il ne s'agissait, peut-être, que de jeter un bon livre dans toutes les écoles primaires, laissant au temps le soin d'accélérer la besogne... Alors moi, pauvre et ignorant, j'ai osé m'attribuer cette mission. » — Et bien vous avez fait, Perdiguier. Puissiez-vous en avoir un jour une plus digne récompense que l'exil (1) !

---

(1) On n'ignore pas qu'Agricol Perdiguier, mêlé aux mouvements

Personne ne saurait contester qu'un des premiers devoirs de tout sage Gouvernement, c'est de moraliser : nous sommes donc tout-à-fait d'accord avec M. Perdiguier sur le bien que pourrait faire un bon livre répandu dans les écoles populaires ; mais il est bien plus difficile de convaincre d'une vérité, même très-palpable, des générations dépourvues depuis des siècles d'une instruction, même la plus élémentaire, et de les arracher à leurs vieux préjugés, qu'il ne le pense, ou plutôt qu'il ne le pensait sans doute, alors que l'idée de publier son *Livre du Compagnonnage* germa dans son esprit (1). Oui, un bon Gouvernement doit faire tous ses efforts pour éclairer et moraliser les populations que la Providence a placées sous son égide ; mais il doit aussi, — et nous ne pensons pas qu'on le conteste davantage, — réprimer tout ce qui porte atteinte à la sécurité publique et au bon ordre. Or, ces combats acharnés entre les divers membres du Compagnonnage, devaient, à toutes les époques et sous tous les régimes, appeler une énergique répression. Si, en faveur du bien qu'elles produisent, les magistrats ont accordé une sage tolérance

---

socialistes des années 1848, 1849, 1850 et 1851, et assis sur les bancs de la Montagne dans nos dernières Assemblées constituante et législative, a été compris, après le 2 décembre, dans les décrets de bannissement qui ont éloigné du territoire français un grand nombre de ses amis politiques.

(1) On nous a affirmé que les publications de M. Perdiguier, non-seulement lui avaient attiré l'animadversion d'un grand nombre de compagnons, mais qu'elles avaient aussi provoqué contre sa personne les violences les plus coupables.

aux associations de compagnons, ils ont dû, en même temps, n'en interdire qu'avec plus de sévérité les réunions tumultueuses, les conciliabules secrets, le port de ces cannes et de ces couleurs trop fréquemment, avec des chants provocateurs, occasion de rixes violentes, où toutes les lois de l'honneur, du vrai courage et de l'humanité sont oubliées. Ne nous étonnons donc pas que des arrêts rigoureux, des ordonnances de dissolution et d'interdiction se soient si souvent renouvelés contre elles depuis François I<sup>er</sup> jusqu'à nous.

Le clergé aussi s'est de bonne heure inquiété de ce qui pouvait se passer dans le secret de leurs réunions. Les cordonniers et les tailleurs ayant été dénoncés, en 1645, à l'official de Paris, comme se livrant à des pratiques impies, la Faculté de théologie défendit, par sentence du 30 mai 1648, « les assemblées pernicieuses de compagnons, » sous peine d'excommunication majeure. Pour échapper aux poursuites de l'archevêque de Paris, ces sociétés se réfugièrent dans l'enceinte du Temple, qui jouissait d'une sorte de droit d'asile; mais, là encore, elles trouvèrent de l'opposition, et une sentence du bailli de cette juridiction les en chassa le 11 septembre 1651.

En la même année, un écrit anonyme dévoila les cérémonies secrètes qui accompagnaient l'initiation des compagnons serriers. La nature de ces pratiques scandalisa le clergé au plus haut point. Les confesseurs eurent ordre d'engager ceux de leurs pénitents qui appartenaient au Compagnonnage, à faire un aveu public de leurs mystères, mais surtout à renoncer aux formules sacrilèges qui s'y

trouvaient mêlées. Plusieurs évêques publièrent des mandements à ce sujet et tonnèrent contre le Compagnonnage. Il y eut, de la part de quelques-uns des compagnons de divers métiers, des déclarations écrites, où était détaillé tout ce qui se passait pendant les réceptions. Ces actes individuels provoquèrent une solennelle abjuration du corps entier des compagnons cordonniers, lesquels s'engagèrent « à n'user jamais à l'avenir de cérémonies semblables, comme étant impies, pleines de sacrilèges, injurieuses à Dieu, contraires aux bonnes mœurs, scandaleuses à la religion, et contre la justice (1). »

Cet exemple fut suivi par les selliers, les chapeliers et les tailleurs, et par une partie des charbonniers. Les autres métiers refusèrent de se joindre à eux ; ils les accusèrent d'apostasie et continuèrent de pratiquer leurs mystères comme par le passé, tant à Paris qu'à dans le reste de la France.

Un prêtre de l'Oratoire, le père Pierre Lebrun, qui nous a conservé ces détails, ajoute que déjà, dans la ville de Toulouse, des compagnons avaient fait, dans les termes que nous venons de citer, leur soumission à la décision de la Faculté de théologie de Paris, par une déclaration du mois de mai 1651. Il nous semble probable, du reste, qu'à Toulouse comme à Paris, les abjurations s'étaient

---

(1) Cet exemple d'abjuration, qui dut passer aux yeux du Compagnonnage pour une apostasie, ne serait-il pas la véritable cause de la haine traditionnelle des autres corps d'état pour les cordonniers ?



bornées à un petit nombre de professions, les mêmes sans doute qui, dans la capitale, s'inclinèrent quelques mois plus tard devant l'autorité ecclésiastique.

Le père oratorien, emporté par son zèle, saisit cette occasion pour faire pleuvoir les accusations les plus graves sur les affiliés du Compagnonnage. « Les compagnons, dit-il, ont pour habitude de faire tort à leurs maîtres, en ne travaillant pas selon leurs besoins; de maltraiter ceux qui ne sont pas de leur association, et de passer le dimanche à boire et à se divertir. » Cette triple accusation nous semble peu contestable, et si le père Lebrun n'avait dit que cela d'une manière générale, on pourrait passer condamnation, mais son indignation va croissant, et il ajoute que les tailleurs tiennent ouvertement des écoles publiques d'impureté; et que les serments abominables, les superstitions impies et les profanations sacrilèges qui s'y font des saints mystères, sont si horribles, que l'on a été contraint de n'en mentionner que la moindre partie, dans les considérants de la sentence de l'officialité. Il est donc parfaitement convaincu que le Compagnonnage est une invention du diable, « car, dit-il, pourquoi fermer la fenêtre et la porte de la chambre où ils font leurs cérémonies, sinon pour faire voir que c'est un ouvrage du prince des Ténèbres? Le démon a tenu ses œuvres cachées le plus longtemps qu'il a pu, mais elles ont enfin été découvertes par une Providence toute particulière. »

Le secret ne prouve absolument rien : et en dépit de ces inculpations si fréquentes au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, nous sommes tout-à-fait porté à croire que les sociétés de compagnons qui refusèrent d'abjurer, ou n'avaient rien de

bien lourd sur la conscience, ou ont bien modifié leur cérémonial depuis cette époque, puisque nous les voyons annuellement aujourd'hui faire dire la messe en l'honneur de leurs saints patrons, et assister pieusement à la célébration du saint sacrifice. Ce ne sont pas là, assurément, des œuvres du prince des Ténèbres, pour parler la langue du père Lebrun.

Voici, du reste, une des pièces sur lesquelles s'appuient les convictions du prêtre de l'Oratoire; c'est une consultation, par demandes et par réponses, adressée à la Faculté de théologie de Paris, sur les dangers du Compagnonnage, au point de vue d'une conscience catholique. Nous transcrivons textuellement :

« 1° Quel péché commet-on dans les réceptions de compagnons? — Péchés de sacrilège, impureté et blasphème contre les mystères.

» 2° Les serments qu'on y fait sont-ils légitimes? — Au contraire, ils sont tenus par conscience de l'enfreindre.

» 3° Ces serments peuvent-ils être rompus en justice? — Devant la justice ecclésiastique, *oui*; devant la justice séculière, *oui*, en cas d'utilité pour la morale publique.

» 4° Les compagnons peuvent-ils se servir du mot d'ordre? — Non, sous peine de péché mortel.

» 5° Le Compagnonnage est-il un état où l'on puisse entrer et rester en sûreté de conscience? — Non, et l'entrée dans cet état est un péché mortel.

» Paris, le 15 mars 1655.

» Signé CHARTON, MOREL, CORNET, COQUEREL,  
GRANDIN, GRENET, GOBINET, PÉRON, CHAMILLARD,  
M. CHAMILLARD. »

Décrivons maintenant les cérémonies d'initiation qui furent divulguées sous ces menaces des foudres de l'Église.

Les compagnons charbonniers se réunissaient dans une forêt. Ils se donnaient le titre de *Bons-Cousins*, et le récipiendaire était appelé *Gutpier*. Avant de procéder à la réception, on étendait sur la terre une nappe blanche, et sur la nappe on plaçait une salière, un verre d'eau, un cierge allumé et une croix. On amenait ensuite l'aspirant qui, prosterné, jurait par le sel et l'eau de garder fidèlement le secret de l'association. Après plusieurs épreuves, on lui donnait communication des signes et des mots mystérieux qui devaient le faire reconnaître comme un frère dans toutes les forêts. Le président de la réunion lui expliquait le sens allégorique des objets exposés à sa vue : le *linge*, c'était le linceul dans lequel tout homme est enseveli ; le *sel* signifie les vertus théologales : la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité* ; le *feu* figure les flambeaux qui brûleront près de notre lit de mort ; l'*eau* représente celle dont on asperge notre cercueil, et la *croix* est le signe de la rédemption qui sera placé sur notre tombe.

Le néophyte apprenait encore que la vraie croix de Jésus-Christ était de houx marin ; qu'elle avait soixantedix pointes, et que saint Thiébaut était le patron des charbonniers.

Clavel dit que ce Compagnonnage, qui s'est constamment tenu en dehors des autres associations d'ouvriers, existe encore dans une grande partie de l'Europe, et qu'il a conservé le même cérémonial mystérieux. La forêt Noire, les forêts des Alpes et du Jura sont peuplées de ses initiés. Moins exclusifs que les autres compagnons,

ils n'admettent pas uniquement parmi eux des hommes exerçant la profession de charbonnier, mais ils s'agrègent indifféremment des personnes de toutes les classes, auxquelles ils rendent, à l'occasion, tous les bons offices qui dépendent d'eux et leur ouvrent le sein de leurs forêts comme un inviolable lieu de refuge en cas de persécution.

« Les compagnons chapeliers, nous copions ici le père Lebrun, se passent compagnons en la forme suivante : ils choisissent un logis dans lequel sont deux chambres commodés pour aller de l'une dans l'autre. En l'une des deux ils dressent une table sur laquelle ils mettent une croix et tout ce qui sert à représenter les instruments de la passion de Notre Seigneur. Ils mettent aussi sous la cheminée de cette chambre une chaise pour se représenter les fonts du baptême (1).

» Ce qui étant préparé, celui qui doit passer compagnon, après avoir pris pour parrain et marraine deux de la compagnie qu'il a élus pour ce sujet, jure sur le livre des Évangiles, qui est ouvert sur la table, par la part qu'il prétend au Paradis, qu'il ne révélera, pas même dans la confession, ce qu'il fera ou verra faire, ni un certain mot duquel ils se servent comme d'un mot de guet pour reconnaître s'ils sont compagnons ou non : et ensuite il est reçu avec plusieurs cérémonies contre la passion de Notre Seigneur et le sacrement de baptême, qu'ils contrefont en toutes ses saintes cérémonies.

---

(1) Clavel suppose avec assez de vraisemblance que c'était un baquet et non pas une chaise.

» Les compagnons tailleurs choisissent aussi un logis dans lequel sont deux chambres, l'une contre l'autre. En l'une des deux ils préparent une table, une nappe à l'envers, une salière, un pain, une tasse à trois pieds à demi pleine, trois grands blancs du roi (sorte de monnaie) et trois aiguilles. Cela étant préparé, celui qui doit passer compagnon jure sur le livre des Évangiles, qui est ouvert sur la table, qu'il ne révélera, pas même dans la confession, ce qu'il fera ou verra faire. Après ce serment il prend un parrain et ensuite on lui apprend l'histoire des trois premiers compagnons, laquelle est pleine d'impureté, et à laquelle se rapporte la signification de ce qui est en cette chambre et sur la table.

» Les compagnons selliers choisissent un logis dans lequel sont deux chambres, en l'une desquelles, après que celui qui doit être reçu compagnon a fait le même serment que les précédents, ils préparent tout ce qui est nécessaire pour célébrer la sainte messe, et en contrefont toutes les actions, avec plusieurs cérémonies et paroles hérétiques et impies. Il est aussi à observer que les catholiques sont reçus indifféremment par les hérétiques, et les hérétiques par les catholiques. »

La publicité donnée à ces pratiques secrètes, les poursuites qu'elles motivèrent, déterminèrent donc plusieurs catégories de compagnons à les abandonner, et même à se dissoudre. Quelques-uns de leurs membres se firent adopter par les compagnons du bâtiment qui ont conservé, jusqu'à ce jour, leurs formules de réception originelles. Ces formules n'ont jamais rien eu de contraire à la religion ni aux bonnes mœurs, car elles sont vraisemblablement une

tradition peu altérée de celles anciennement en usage dans les confréries architectoniques, autorisées et protégées par les papes. N'étant pas affilié au Compagnonnage, nous ignorons de fait ce qui se passe entre compagnons au moment où ils reçoivent un nouveau frère; mais nous sommes convaincu, d'après une étude raisonnée des formes d'initiation connues, qu'à quelques détails près, tout se passe vraisemblablement de la manière suivante :

Dans l'antiquité la plus reculée, de même qu'aux époques postérieures, le but constant de l'initiation n'a-t-il pas été d'effectuer symboliquement la résurrection morale du vieil homme régénéré par la mortification des épreuves et par la pénitence; d'opérer la transfiguration d'un enfant des ténèbres en un enfant de lumière? On n'en peut douter; le mot seul de *profane* appliqué aux *non-initiés* le prouve par son étymologie signifiant littéralement *hors de la lumière*. Que les enfants de Salomon, ceux de maître Jacques et du père Soubise aient conservé intacte la notion de ce symbole, — ce qui nous semble fort douteux, — ou qu'ils l'aient perdue, toujours est-il que deux chambres distinctes sont encore requises pour l'admission d'un nouveau compagnon. La première représente le sépulcre du vieil homme, le milieu ténébreux où le profane est plongé; la seconde figure le séjour de lumière où ses parains l'introduiront les yeux couverts d'un épais bandeau, image de son aveuglement. Mais avant que ce voile tombe, il faudra que de sérieuses épreuves témoignent qu'il est digne de l'initiation qui lui donnera place parmi les enfants de lumière; il faudra qu'il jure obéissance aux décrets de la société, dont le règlement a déjà été accepté par lui

au moment de son noviciat ; il devra surtout prêter l'invincible serment de ne révéler à aucun profane les secrets mystères du Compagnonnage, ni de dire à qui que ce soit ce qu'il aura fait ou vu faire dans les réunions secrètes du corps. Si le récipiendaire refuse de prendre tous ces engagements, on le reconduit, les yeux toujours bandés, dans la première chambre, et il est déclaré étranger à l'association. Si, au contraire, il prononce d'une voix ferme les serments requis, son bandeau est détaché immédiatement et on lui raconte les légendes traditionnelles du fondateur ; ensuite on lui confie les signes de ralliement et les mots de passe à l'aide desquels il pourra se faire reconnaître des frères sur toute la ligne du tour de France ; enfin ses couleurs lui sont délivrées, ces nobles couleurs qu'il devra honorer constamment par une conduite irréprochable, par un dévouement complet aux intérêts des associés, et défendre contre tous, même au péril de sa vie.

On ne peut douter que les épreuves usitées parmi les compagnons, ne soient, comme chez les francs-maçons modernes, de deux natures, c'est-à-dire, et physiques et morales ; souvent aussi il doit s'y mêler des espiègleries plus ou moins innocentes, des mystifications plus ou moins brutales et grossières, et, osons le dire, dégénérant quelquefois, dans certaines professions, en véritables tortures, le tout suivant la tournure d'esprit des initiateurs et le naturel sérieux ou plaisant, timide ou décidé, naïf ou fanfaron du récipiendaire.

Quelquefois, comme dans l'antiquité, ces mystères s'accomplissent de nuit, en plein air : soit en rase campagne, si le temps est sombre, soit à l'ombre de quelque bois

épais, si la lune brille avec trop d'éclat. Ces cérémonies en dehors de toute enceinte murée revêtent, pour certains néophytes d'une nature impressionnable, un caractère plus terrible qu'en chambre; on nous a même assuré qu'il en était résulté plus d'une fois des accidents graves pour la santé ou la raison des patients.

Avant son initiation, un aspirant est, dans certaines professions, exposé aux injures les plus dures et les plus grossières; les épithètes de gamin, de renard, de bouc qu'on lui prodigue, sont les plus innocentes. S'il ose pénétrer dans la salle où se tiennent des compagnons plâtriers, par exemple, ceux-ci s'écrieront : « ça sent le bouc ici : à la porte le salaud ! à la porte la bête puante ! » Ces injures redoublent surtout la veille d'une réception, et ce jour-là le pauvre novice est assujéti à une multitude de taquine-ries pué-ri-les et d'absurdes humiliations qui doivent servir à prouver sa docilité. Ainsi, chez les charpentiers, on mettra un vieux soulier devant le feu à rôtir, et il faudra que le *Renard* aspirant, tourne la broche pendant une heure en arrosant soigneusement de temps à autre le cuir racorni de la savate, avec de l'eau. D'autres fois il devra, armé d'un balai, faire de longues factions à la porte des compagnons, tandis que ceux-ci s'humecteront le gosier de libations copieuses; ou bien il sera obligé, debout derrière eux, de les servir humblement à table, de leur verser à boire chaque fois qu'ils auront soif; et, une serviette en main, de leur essuyer les lèvres à chaque morceau qu'ils se porteront à la bouche, à chaque verre qu'il leur plaira de s'ingurgiter. Si donc, comme nul ne peut le contester, le Compagnonnage produit beaucoup de bien, ce bien,



— on en doit être parfaitement convaincu maintenant, —  
est, surtout pour un temps comme le nôtre, beaucoup trop  
mêlé et d'odieux et d'absurde.

---

## CHAPITRE SIXIÈME.

---

CATÉGORIES DIVERSES DU COMPAGNONNAGE. — LÉGENDES TRADITIONNELLES D'HIRAM, DE MAÎTRE JACQUES ET DU PÈRE SOUBISE. — JACQUES MOLAY. — PROBABILITÉS DE SES RAPPORTS AVEC LE COMPAGNONNAGE ET DE SON IDENTITÉ AVEC LE PERSONNAGE LÉGENDAIRE DE MAÎTRE JACQUES. — TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'ADMISSION DE DIVERS CORPS DE MÉTIERS DANS LE SEIN DU COMPAGNONNAGE. — SOCIÉTÉ DE L'UNION.

Les associations diverses du Compagnonnage forment trois catégories distinctes, savoir : *les Enfants de Salomon*, *les Enfants de maître Jacques*, et *les Enfants du père Soubise*.

Les Enfants de Salomon dérivent plus directement que tous autres des anciennes corporations de constructeurs reconnues par l'autorité religieuse et séculière. Ils se donnent différents surnoms, particulièrement ceux de *Compagnons étrangers*, de *Loups*, de *Compagnons de Liberté* et de *Gavots*. Le premier de ces surnoms, qui appartient

plus particulièrement aux tailleurs de pierre, initiateurs de tous les autres, leur fut appliqué, dit la tradition, parce que, lorsqu'ils travaillèrent au temple de Jérusalem, ils venaient tous, ou presque tous, de Tyr et de ses environs, et se trouvaient, par conséquent, des étrangers pour la Judée. L'épithète de *loup* viendrait, suivant Perdignier, des sons gutturaux ou *hurlements* qu'ils font entendre dans toutes leurs cérémonies. Clavel, en sa qualité de savant, prétend que cette qualification et celle de *chiens* donnée à d'autres compagnons, dérivent de la coutume des anciens initiés de Memphis, de se couvrir la tête d'un masque à figure de chacal, de loup ou de chien. Ces deux hypothèses nous conduisent à cette double supposition : dans le premier cas, les compagnons s'appelleraient chiens ou loups, parce qu'ils hurlent ; dans le second, ils hurleraient parce qu'ils se nomment loups ou chiens. Nous laissons au lecteur la liberté de choisir.

La dénomination de *Gavots*, dit une tradition sans doute bien déformée en chemin, fut donnée aux enfants de Salomon, parce que leurs ancêtres arrivant de Judée dans les Gaules, débarquèrent sur les côtes de Provence où l'on appelle gavots les habitants de Barcelonnette, localité voisine du lieu de débarquement.

Dans les mystères de cette secte, on racontait autrefois au récipiendaire la mort tragique et allégorique du respectable maître Hiram ou Adoniram, l'un des architectes principaux du temple de Salomon, trahit et assassiné par de mauvais compagnons jaloux de sa prééminence et qui voulaient obtenir de lui la parole sacrée.

Il y a plusieurs manières d'envisager la légende d'Hir-

ram : les uns en prennent le récit au pied de la lettre et veulent que ce soit un fait réel ; les autres y voient une image des révolutions solaires et un vieux mythe, commun à plusieurs peuples de l'antiquité ; d'autres enfin, prétendent que c'est une allégorie prophétique annonçant l'avènement du Messie rédempteur, et sa mort suivie de sa glorieuse résurrection.

Si l'on veut voir dans Hiram l'image du soleil, il faudra interpréter ainsi sa légende :

Le temple étant presque achevé, c'est-à-dire le soleil étant parvenu aux trois-quarts de sa course annuelle, trois mauvais compagnons, — les trois mois d'automne, — conspirèrent contre les jours d'Hiram-Abi. Pour consommer leur attentat, ils se postèrent aux trois portes du temple, situées au midi, à l'occident et à l'orient, — les trois points du ciel où paraît le soleil, — Au moment où Hiram, ayant achevé sa prière, se présente pour sortir à la porte du midi, l'un des trois compagnons nommé Jubélas lui demande la parole sacrée. Mais comme Hiram est dans l'impuissance de donner la parole qui est la vie même, il refuse et est aussitôt frappé à la gorge d'une règle de vingt-quatre pouces, figurant les révolutions diurnes de vingt-quatre heures, dont la succession amène la mort du soleil ou l'hiver.

Hiram croit pouvoir fuir par la porte de l'occident ; mais là il rencontre Jubélos, le deuxième compagnon qui, sur son refus de livrer la parole, le frappe au cœur d'une équerre de fer représentant l'angle de quatre-vingt-dix degrés que forme chaque section du cercle partagé par deux lignes droites perpendiculaires l'une à l'autre et passant

par le centre. Ce second coup porté au Maître fait donc allusion à la division de l'année en quatre saisons égales.

Enfin, Hiram-Abi espérant échapper par la porte d'orient, s'y présente et est frappé au front d'un coup mortel, porté par Jubelum avec un maillet de forme cylindrique, pour représenter le cercle entier de l'année.

A peine les assassins ont-ils consommé le meurtre d'Hiram, qu'ils songent à faire disparaître les traces de leur crime. D'abord ils cachent le cadavre sous des décombres, image des frimas et du désordre qu'amène l'hiver; puis ils vont l'enterrer sur le mont Liban.

Hiram ne paraissant plus, Salomon envoie à sa recherche neuf maîtres, — figure des neuf bons mois de l'année. — Arrivés sur le mont Liban, ils découvrent le corps inanimé d'Hiram que les trois mauvais compagnons y avaient enseveli. Ils plantent sur la fosse, qu'ils ont recouverte, une branche d'acacia, arbre que les anciens Arabes avaient, sous le nom de *huzzā*, consacré au soleil.

Faites quelques légers changements à cette légende, et Hiram sera l'Osiris des Égyptiens, le Mithra des Perses, le Bacchus des Grecs ou l'Atys des Phéniciens, desquels ces peuples célébraient la passion, la mort et la résurrection. C'est le type presque universel des religions; aussi y peut-on voir encore l'image de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Dans ce cas, les trois mauvais compagnons seront: ou Judas-Ischariote avec Caïphe et Pilate; ou bien les trois jours passés dans le tombeau par le Sauveur. La branche d'acacia fera place à un rameau d'aubépine, dont la floraison, aux premiers jours du printemps, marquera la glorieuse résurrection du jour de Pâques.

Enfin, rien n'empêche, si l'on en a la fantaisie, de voir dans Hiram-Abi le génie aux prises avec l'ignorance, persécuté par ses trois éternels ennemis, la *Médiocrité*, l'*Égoïsme* et l'*Envie*, et finalement victime d'une supériorité inaccessible au vulgaire. On veut arracher au génie le secret de ses œuvres; mais le génie ne se transmet ni comme un objet matériel, ni comme une formule de science exacte; on lui demande donc l'impossible, et on le frappe parce qu'il semble refuser ce qui ne peut être communiqué à personne.

Avec un peu d'esprit et d'imagination, que ne prouve-t-on pas? Un homme, qui ne manquait ni de l'un ni de l'autre, n'a-t-il pas fait un charmant livre où il démontre victorieusement que l'Empereur Napoléon n'a jamais existé!

Dans le système de cet ingénieux écrivain, Napoléon n'est autre, par suite d'une insignifiante altération de nom, qu'Apollon ou le soleil.

Il naît en Corse : — N'est-ce pas le soleil qui se lève à l'orient de la France?

Il règne glorieusement sur ce dernier pays et terrasse ses ennemis : — C'est le soleil à son midi, dans toute sa gloire, après qu'il a effacé les étoiles, dissipé les brouillards et le froid du matin, éloigné les ténèbres.

Napoléon est vaincu par des hommes du Nord et meurt à l'île Sainte-Hélène, située à l'ouest de la France : — C'est vraiment le soleil à son déclin, laissant le champ libre à la nuit, à la fraîcheur, et allant à l'occident plonger ses feux amortis dans la mer.

Quoi qu'il en soit, pour le fond ou pour la forme, de la

légende d'Hiram, il est certain que les francs-maçons modernes la citent respectueusement encore à leurs récipiendaires, et en ont conservé l'allégorie dans leur cérémonial d'initiation. Il n'en est pas de même chez les compagnons du Devoir de Liberté : influencés sans doute par le nom du grand roi inscrit sur leur bannière, ils en sont venus peu à peu à négliger la légende de l'architecte de Salomon, pour ne plus reconnaître d'autre patronage que celui du glorieux fils de David, dont le nom si constamment populaire, surtout au moyen-âge, est resté profondément gravé dans la mémoire des populations orientales, où il est toujours le héros mystérieux d'un grand nombre de fables et de récits légendaires.

Les tailleurs de pierre, *compagnons étrangers* ou *Loups*, et peu après les menuisiers et les serruriers, *compagnons du Devoir de Liberté* ou *Gavots*, furent les premiers réunis sous les couleurs de Salomon. De nos jours, quelques aspirants charpentiers, rebutés par les vexations qu'ils avaient à souffrir de la part des compagnons du père Soubise, se sont joints à eux et forment actuellement un quatrième corps d'état reconnaissant Salomon pour son père. On les a nommés d'abord *Renards de Liberté*; mais renonçant à cette dénomination qui leur rappelait leur servitude passée, ils se disent aujourd'hui *compagnons de Liberté*.

TAILLEURS DE PIERRE. — Les ouvriers de cette profession passent avec raison pour les plus anciens initiés du Compagnonnage. Sans remonter au-delà du moyen-âge, il est à peu près prouvé que déjà, au XII<sup>e</sup> siècle, après la seconde croisade, au moment où les confréries de cons-

tructeurs tendaient à se séculariser peu à peu par le mariage de leurs membres, quelques associations d'ouvriers tailleurs de pierre s'étaient organisées en France sous le titre d'*Enfants de Salomon*, lesquelles s'agrégèrent ensuite les menuisiers et les serruriers. Aujourd'hui, ils sont divisés en deux classes : les *Compagnons* et les *Jeunes-Hommes*. Les premiers portent la canne et des rubans diaprés d'une infinité de couleurs qui, passés derrière le cou, reviennent par devant flotter sur la poitrine. Les seconds s'attachent à droite, à la boutonnière de l'habit, des rubans blancs et verts.

L'ouvrier qui se présente pour faire partie de l'une de ces associations, subit un noviciat durant lequel il loge et mange chez la mère, sans participer aux frais de la société. Au bout de quelque temps, et sitôt qu'on a pu se convaincre de sa moralité, on le reçoit Jeune-Homme.

Les compagnons et les jeunes-hommes tailleurs de pierre portent des surnoms composés d'un sobriquet et du nom du lieu de leur naissance, tels que ceux-ci : La Rose de Morlaix, La Sagesse de Poitiers. Dans la plupart des autres sociétés, c'est l'inverse qui a lieu, et l'on dit : Avignonnais-la-Vertu, Rennais-l'Espérance, Périgord-le-Bien-Venu, etc. (1).

---

(1) Nous ferons remarquer ici, une fois pour toutes, que le sobriquet emprunté au lieu de naissance revêt deux formes : si l'on veut désigner la ville où l'ouvrier est né, on se sert toujours de l'adjectif ; si, au contraire, on veut rappeler sa province, c'est, en général, par le nom même de cette province qu'il est désigné. On dira donc Grenoblois-la-Clé-des-Cœurs, et Dauphiné-le-Résolu ; etc... Mais on dit aussi : Breton-le-Soutien-des-Couleurs.



Les candidats de l'une ou de l'autre de ces deux sociétés de tailleurs de pierre sont autorisés à se parer des couleurs avant leur admission en titre.

Après avoir longtemps vécu dans un parfait accord, des divisions ont éclaté entre les membres des deux sociétés, et il en est résulté, vers 1840, la formation d'un troisième parti s'intitulant les compagnons de l'Union, mais qui n'a pas déserté pour cela la bannière de Salomon.

**MENUISIERS.** — Dans l'association des menuisiers de Salomon, dits compagnons du Devoir de Liberté ou Gavots, existent trois degrés ou ordres distincts et successifs, ainsi appelés :

*Premier ordre*, Compagnons reçus ;

*Deuxième ordre*, Compagnons finis ;

*Troisième ordre*, Compagnons initiés.

Les aspirants au titre de compagnon reçu, premier degré de l'initiation du Devoir de Liberté, prennent le nom d'affiliés pendant le temps de leur noviciat.

Lorsqu'un jeune menuisier désire se faire Gavot, il est introduit dans l'assemblée générale des compagnons et affiliés, et lorsqu'il a répondu de sa ferme résolution d'adopter les Enfants de Salomon pour frères, on lui donne lecture du règlement auquel il doit promettre obéissance. S'il refuse, on le fait sortir immédiatement ; si, au contraire, il répond affirmativement, il est déclaré affilié et placé à son rang de salle, et si, par la suite, il fait preuve d'intelligence et de probité, il peut aspirer à tous les ordres et à toutes les fonctions et dignités de son Compagnonnage.

Les gavots portent la petite canne et se parent de

rubans bleus et blancs qu'ils attachent, du côté gauche, à la boutonnière de l'habit.

Dans chaque ville du tour de France, le chef de la société prend le titre de *Premier Compagnon*, s'il appartient au deuxième ordre ; s'il fait partie du troisième, on le nomme *dignitaire*. Le Premier Compagnon porte des rubans terminés par des franges d'or, et les jours de grandes cérémonies un bouquet de deux épis de blé du même métal est attaché à son côté. Le Dignitaire se passe, de droite à gauche en sautoir, une écharpe bleue à frange d'or, sur le devant de laquelle sont brodés une équerre et un compas entrelacés.

La société élit ses chefs deux fois par an, au scrutin secret. Les affiliés sont admis à voter aussi bien que les compagnons. Celui qui a réuni la majorité des suffrages est proclamé premier compagnon ou dignitaire, suivant l'ordre auquel il appartient, et on le revêt des insignes de sa charge.

Le chef des gavots accueille les arrivants dans sa ville et dispose du rouleur. Il fait embaucher, lever les acquits et convoque les assemblées (1). Un secrétaire est placé sous ses ordres, mais s'il ne s'acquitte pas ponctuellement des devoirs de sa charge, il tombe sous le contrôle des anciens, chargés de surveiller toutes les affaires de l'association, et peut être déposé.

Affiliés et compagnons marchent ensemble sur le pied

---

(1) Voir au chap. VIII l'explication de tous ces termes, rangés par ordre alphabétique.

de l'égalité dans leurs relations ordinaires. Ils exercent les uns sur les autres une mutuelle surveillance; et si le chef est pris en défaut, la peine qu'il subit est double de celle qu'en pareil cas on infligerait à un simple membre, parce qu'il doit le bon exemple plus que qui que ce soit. Les statuts de cette société ont sagement interdit la pratique brutale du *topage*. Dans les assemblées générales des gavots le tutoiement est interdit d'une manière absolue, et chacun doit y donner l'exemple de la propreté et de la retenue. Les compagnons gavots ne hurlent pas dans leurs cérémonies. Ils portent des surnoms tels que ceux-ci : Languedoc-la-Prudence, Rouennais-l'Ami-des-Arts, etc.

**SERRURIERS.** — Les serruriers du Devoir de Liberté suivent la même règle que les menuisiers, avec lesquels ils se confondent administrativement, toutes les fois que, dans une même ville, ils sont en trop petit nombre pour former un groupe distinct. Les Enfants de Salomon s'agrègent indifféremment des membres de toutes les croyances religieuses.

#### **Enfants de maître Jacques.**

Les Enfants de maître Jacques sont d'une origine moins ancienne que ceux de Salomon. On croit généralement, et avec un certain degré de probabilité, qu'au début, les compagnons constructeurs ne suivaient qu'une seule et même bannière; mais des jalousies, des querelles ayant surgi entre deux ateliers rivaux, et aucun des deux partis ne voulant céder à l'autre, il en résulta une scission qui dure encore de nos jours, après avoir donné naissance à un double Compagnonnage.

Cette explication peut n'être pas la véritable, mais elle a du moins tous les caractères de la vraisemblance ; car de nos jours encore nous voyons de nouvelles querelles, de nouvelles prétentions, de nouvelles jalousies provoquer sans cesse de nouveaux schismes dans le sein du Compagnonnage. On doit naturellement supposer les mêmes causes là où l'on remarque les mêmes effets.

La légende invoquée par les enfants de maître Jacques, — car il leur fallait bien aussi leur légende, — rapporte que ce personnage, un des principaux maîtres ou architectes du roi Salomon et le collègue d'Hiram, était fils d'un nommé Jakin, célèbre architecte, et qu'il était né dans une ville de la Gaule méridionale qu'on croit être aujourd'hui Saint-Romily (1). Encore enfant, il voyagea afin de se former dans la pratique de son art et de se livrer à l'étude de la philosophie. De la Grèce où il s'était rendu d'abord, il passa en Egypte, et d'Egypte en Judée. Là, ayant exécuté, à l'âge de 26 ans, plusieurs travaux difficiles, notamment deux belles colonnes destinées au temple de Salomon, il fut admis au grade de maître. Le temple achevé, il revint dans sa patrie et débarqua en Provence avec plusieurs architectes de son grade, parmi lesquels se trouvait maître Soubise, homme orgueilleux et jaloux, qui ne pouvait lui pardonner la supériorité de son ta-

---

(1) Nous n'avons pu trouver dans les dictionnaires géographiques la moindre trace de cette localité, indiquée par Perdiguiet.

lent (1). Cette jalousie, mauvaise conseillère, porta Soubise à commettre un crime horrible sur la personne de son rival.

Un jour, inopinément assailli par dix assassins envoyés par le père Soubise, et voulant échapper à leurs coups, maître Jacques tomba dans un marais où il eût péri, si des joncs ne l'avaient soutenu sur l'eau. Pendant ce temps, on était venu à son secours, et les meurtriers avaient pris la fuite. Un autre jour que retiré à la Sainte-Baume, maître Jacques s'était mis en prière avant le lever du soleil, maître Soubise vint à lui, le salua cordialement et lui donna le baiser de paix. Mais ces démonstrations amicales n'étaient qu'un signal de mort : au même instant, cinq misérables assassins se jettent sur maître Jacques et le frappent lâchement de cinq coups de poignards. Lorsque ses disciples arrivèrent près de lui, ils le trouvèrent expirant, mais ayant encore assez de force pour leur faire ses derniers adieux.

— « Je meurs, dit-il, Dieu l'a voulu ainsi. Je pardonne à mes assassins, car ils se repentiront un jour ; et je vous défends de jamais chercher à venger ma mort sur aucun

---

(1) Les compagnons du devoir, qui ne sont pas teus à une grande érudition, mais qui possèdent en revanche une bonne et forte dose de crédulité superstitieuse, veulent que leur patron ait débarqué à Marseille qui ne fut fondée que 400 ans plus tard ; et maître Soubise à Bordeaux ; ce qui est encore un peu plus invraisemblable, si l'on considère la position géographique de cette dernière ville. Nous laissons à de plus habiles la tâche d'expliquer tant d'invraisemblances, de fables, de récits incohérents.

d'eux. Je laisse mon âme à Dieu, mon créateur; et vous, amis, recevez mon dernier baiser. Qu'il soit le baiser de paix, le baiser qui sera transmis à perpétuité à tous ceux que vous recevrez compagnons. Je veillerai sur eux comme sur vous. Dites-leur bien que je les accompagnerai en tous lieux, tant qu'ils se montreront fidèles à leur Dieu et au saint devoir que je vous ai donné. »

Maître Jacques prononça encore quelques paroles, mais d'une voix mourante et inintelligible; puis, croisant les bras sur sa poitrine, il expira dans la quarante-septième année de son âge; quatre ans et neuf jours après avoir quitté Jérusalem, et neuf cent quatre-vingt-neuf ans avant la venue de Jésus-Christ.

Dès que maître Jacques eut cessé de vivre, ses disciples le dépouillèrent de sa robe qu'ils voulaient conserver comme une relique précieuse. Sous cette robe ils trouvèrent un brin de jonc qu'il portait en mémoire de ceux qui lui avaient une première fois sauvé la vie. C'est depuis cet instant que les compagnons ont gardé la canne de jonc comme symbole de leur initiation.

Le corps de maître Jacques, placé sur un brancard, fut porté dans le désert de Cabra. On l'embauma, puis on lui fit de magnifiques funérailles qui durèrent trois jours. Après diverses stations dans les montagnes, on arriva enfin au lieu de sa sépulture, et il fut descendu dans la tombe après avoir reçu un baiser de chacun de ses disciples réunis pour lui rendre les derniers devoirs. Le premier des compagnons présents descendit dans la fosse qui fut recouverte d'un voile funéraire. Il s'étendit le long du mort, se fit donner du pain, du vin et de la viande qu'il déposa

sur le cercueil , pendant qu'au dehors on faisait la *guillette* (1), et puis enfin sortit de la triste couche.

Les compagnons couvrirent de grosses pierres scellées de barres de fer la tombe de leur maître ; ils allumèrent ensuite un grand feu dans lequel ils jetèrent leurs torches et tout ce qui avait servi à ses obsèques. Ses vêtements, soigneusement recueillis, furent enfermés dans un coffre ; mais à la destruction du Temple, ses disciples obligés de se disperser, se partagèrent ainsi ces dépouilles : aux chapeliers fut donné son chapeau, aux tailleurs de pierre sa tunique ; ses sandales échurent aux serruriers ; aux charrons fut remis son bourdon, et, ce qui ne s'explique guère, sa ceinture fut délivrée aux charpentiers, auteurs ou complices de sa mort.

Quant à maître Soubise, on dit que, poursuivi par les remords, il prit la vie en aversion et s'alla précipiter dans un puits que les compagnons comblèrent de pierres.

Telle est la légende de maître Jacques. Clavel y trouve des rapports frappants avec la fable égyptienne d'Osiris mis à mort par Typhon. Nous le voulons bien ; toutefois, nous répéterons ce que nous avons dit plus haut, qu'avec de l'imagination et de la bonne volonté on peut tout démontrer, tout rattacher à un système préconçu.

Une autre tradition beaucoup plus vraisemblable, mais qui ne repose sur aucun monument écrit, veut que des Enfants de Salomon en dissidence avec la Société-mère,

---

(1) Pour l'explication de cette triste cérémonie, voir aux chap. VII et VIII.

se soient réfugiés sous la bannière des Templiers, et aient reçu du dernier grand maître de l'ordre, Jacques de Molay, un devoir nouveau ; tandis qu'un moine bénédictin, nommé le père Soubise, fondait pour les charpentiers de haute futaie une troisième association avec des statuts spéciaux. De cette façon, ce serait à peu près depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou le commencement du XIV<sup>e</sup>, que, Philippe-le-Bel régnant, les confraternités de constructeurs se seraient partagées en trois divisions, savoir : les Enfants de Salomon, les Enfants de maître Jacques et les Enfants du père Soubise.

En réfléchissant à cette tradition d'une vague origine, rapportée sans preuves par Perdiguier, et reproduite sans commentaires par divers auteurs, nous croyons en avoir en partie trouvé la clé ; et voici nos conjectures à cet égard.

Plusieurs écrivains racontent que les chevaliers du Temple avaient, d'assez bonne heure, contracté une union intime avec les confraternités architectoniques (1) ; de sorte qu'entre les Templiers et les frères maçons il aurait existé des liaisons anciennes et permanentes, autorisant naturellement les maçons dissidents à demander une règle particulière au grand maître de l'ordre.

D'un autre côté, il est aisé de remarquer, indépendamment de la similitude des noms, des rapports sensibles entre la pseudo-légende de maître Jacques et quelques traits principaux de l'histoire parfaitement authentique de Jacques Molay.

---

(1) DULAURE. — *Histoire de Paris*.



**Maître Jacques** est né dans la Gaule méridionale : — **Jacques de Molay** est bourguignon.

Le premier revient dans son pays, après avoir séjourné à Jérusalem et travaillé à la construction du temple de Salomon : — C'est de la Palestine que vient le second, pour prendre en France le gouvernement de son ordre, celui des Chevaliers du Temple.

C'est en embrassant maître Jacques que son ennemi donne le signal de sa mort : — L'ennemi de Jacques Molay, Philippe-le-Bel, l'appelle à Paris, le flatte, le comble, l'endort de caresses. Il le prie d'être le parrain d'un de ses enfants, lui fait tenir le poêle à l'enterrement de sa belle-sœur, et le lendemain de ce jour d'honneurs publics, il le fait indignement arrêter pour le plonger dans ses cachots avec cent-quarante autres Chevaliers du Temple.

Maître Jacques est précipité dans un marais et, après sa mort, ses disciples jettent dans les flammes d'un bûcher tout ce qui a servi à ses funérailles : — le grand maître expire sur un bûcher, dans une petite île de la Seine.

Le père Soubisa, accablé du remords de son crime, ne tarde pas à se tuer de désespoir : — Philippe-le-Bel assombri, dit la tradition populaire, par le martyre des Chevaliers du Temple, qui l'auraient, en mourant, ajourné au tribunal de Dieu, meurt prématurément six mois après ses victimes.

Enfin, la longue canne ferrée des enfants de maître Jacques, si redoutable aux gavots, ne peut-elle être considérée comme un souvenir de la terrible lance des Templiers, si fatale aux sectateurs de Mahomet.

Combinez dans l'imagination naïve et dans la mé-

moire si fugitive des classes ouvrières, cette lugubre histoire du dernier des Templiers avec la légende révéree d'Hiram, et vous en conclurez que rien n'a été plus aisé pour Jacques Molay, le grand maître, que de devenir, avec l'aide du temps, le maître Jacques, fils de Jakin, des compagnons du Devoir. (1)

Quant au patron des charpentiers, nous n'avons découvert aucune trace historique qui pût nous mettre sur la

---

(1) Dans un petit volume intitulé : *Le Compagnonnage : ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, publié à Marseille en 1850, un compagnon tailleur de pierres, M. Victor-Bernard Sciandro, dit La Sagesse-de-Bordeaux, conteste les droits de Jacques Molay à l'honneur d'avoir donné leur devoir aux Enfants de maître Jacques; et la raison qu'il en trouve, c'est que le dernier grand-maître des Templiers, *ne sachant pas lire*, n'a pu s'inspirer suffisamment de l'esprit de progrès pour tracer une règle aussi belle que celle des compagnons du Devoir. En admettant que Jacques Molay fut illettré, ce qui n'aurait rien d'étonnant pour son époque, ce ne serait pas une preuve contre lui. Dans ces temps de demi-barbarie, plus d'un homme illustre ne savait pas lire. L'éducation des grands se faisait alors ailleurs que dans les livres et autrement que par les livres. Il suffirait d'ailleurs qu'une commission de Templiers eût rédigé les règlements des compagnons du Devoir, sur l'ordre de Jacques Molay, pour que l'honneur en fût légitimement acquis à l'infortuné grand maître, qui, sut-il lire ou non, n'en fut pas moins un homme supérieur.

Si nous croyons que l'érudition historique de M. Sciandro n'est pas suffisamment étendue pour qu'il ait bien compris l'importance réelle de son assertion, nous nous plaisons à rendre un complet hommage à ses intentions et aux nobles sentiments de conciliation et de paix qu'il s'efforce, à chaque page, d'inspirer à ses lecteurs.

voie d'une interprétation raisonnable. Croyons donc, faute de mieux, qu'un père bénédictin du nom de Soubise a donné, en effet, l'institution aux charpentiers de haute futaie, qui n'ont joui qu'assez tard de quelque considération comme ouvriers habiles dans l'architecture. Il est certain qu'à l'origine, les charpentiers de haute futaie, simples bûcherons chargés dans les forêts d'abattre et d'équarrir les arbres, virent longtemps tout l'honneur du corps reposer sur les charpentiers *en menu*, aujourd'hui dits simplement *menuisiers*, depuis que le corps d'état s'est partagé en deux branches parfaitement distinctes et dont l'une n'a rien à envier à l'autre sous le rapport de la science et de l'adresse.

Si cependant on voulait à toute force rattacher l'histoire du père Soubise à celle de maître Jacques, on pourrait supposer que les charpentiers ayant été chargés de dresser le bûcher de Jacques Molay, furent mis au ban des autres corps d'états, comme s'étant ainsi rendus complices de l'exécution du grand maître. De la sorte ils se seraient trouvés réduits à former une société à part, sous le patronage de quelque religieux d'un ordre hostile aux Chevaliers du Temple.

Rien de plus difficile au fond à démêler que tous ces vieux échevaux de récits traditionnels, embrouillés par les âges et par l'imagination capricieuse de la muse populaire.

De même que celle de Salomon, la famille de maître Jacques se partage en sections diverses que nous allons indiquer successivement.

**TAILLEURS DE PIERRES.** — Les tailleurs de pierres pré-

nent, comme en général tous les enfants de maître Jacques, le titre de compagnons du Devoir; ils s'appellent aussi *compagnons passants*, et sont surnommés *loupe-garoux*.

L'origine du mot *compagnon passant* est la même que celle de *compagnon étranger* chez les enfants de Salomon; c'est-à-dire que parmi les ouvriers employés à la construction du temple de Jérusalem, les uns étaient israélites et avaient naturellement leur résidence habituelle en Judée; les autres étaient *étrangers* ou de *passage*. Il n'y a d'ailleurs rien que de fort naturel à supposer que ces épithètes ont été données à des ouvriers nomades, occupés à une construction quelconque, cathédrale ou monument public, au temps des confréries maçonniques rarement sédentaires. Plus tard et d'après les lois de l'unité, cette expression aura été rattachée aux légendes par les successeurs des confréries.

Les tailleurs de pierres de maître Jacques forment deux classes : les compagnons et ceux qui demandent à l'être, ou *aspirants*. Les premiers portent la longue canne à tête d'ivoire et des rubans bariolés de couleurs variées, attachés autour du chapeau et tombant à l'épaule. Ils se traitent de *coleris*, portent des surnoms semblables à ceux des compagnons étrangers, pratiquent le topage et ne hurlent pas quoique loupe-garoux. Ils ont, ainsi que les maréchaux ferrants, les plâtriers et les charpentiers, la détestable habitude de traiter leurs aspirants avec hauteur et dureté.

Les loups et les loups-garoux étant de sectes différentes, se détestent souverainement et laissent difficile-

ment passer une occasion d'en venir aux prises. Les chantiers de Paris ont seuls le privilège d'être, pour les deux sociétés ennemies, un terrain neutre et commun, où une sorte de bonne intelligence est conservée. Pourquoi, hélas ! cette trêve de Dieu possible à Paris, ne l'est-elle plus hors de son enceinte ? Et pourquoi ceux qui peuvent vivre en paix dans la capitale, sont-ils obligés de s'entre-déchirer dans les départements ? Explique qui pourra cette étrange et triste anomalie.

**MENUISIERS.** — Les menuisiers du Devoir, appelés *décorants* par les Gavots, se disent entre eux *devoirants*, par dérivation naturelle de *devoir*, et portent le surnom de *Chiens*. De même que les tailleurs de pierres, ils se classent en compagnons et aspirants, et sont régis par une règle partielle qui subordonne les seconds aux premiers, en les faisant vivre à part et se former en réunions séparées ; avec cette différence cependant qu'un compagnon a le droit d'entrer à l'assemblée des aspirants, et qu'un aspirant ne peut pénétrer dans l'assemblée des compagnons. Chez la mère, ils ont leurs dortoirs séparés et mangent à des tables distinctes. Les jours de fête, au banquet ou au bal, point de trêve à cette humiliante séparation : partout et toujours le compagnon affecte vis-à-vis de l'aspirant des airs de supériorité. A la fin, celui-ci s'est indigné de ces prétentions choquantes, et de cette indignation trop légitime est résultée dans le sein du Compagnonnage une scission nouvelle dont les conséquences immenses et favorables au progrès, seront bientôt appréciées et expliquées avec toute l'étendue qu'elles comportent.

Entre eux, les menuisiers du Devoir se désignent par le

nom de baptême et l'indication du pays natal, dans la forme suivante : Mathieu-le-Parisien, Paul-le-Dijonnais, etc. Ils portent des cannes de grandeur ordinaire et ont, pour couleurs, des rubans verts, rouges et blancs, attachés à la boutonnière, comme les gavots. Ils portent, en outre, des gants blancs pour prouver, disent-ils, qu'ils ont les mains pures du sang du célèbre Hiram.

Le compagnon récemment reçu n'entre dans la jouissance de tous ses droits qu'après un court noviciat, pendant la durée duquel il porte le titre de *Pigeonneau*.

Dans les villes du tour de France, le compagnon qui y réside depuis le plus de temps se nomme le *Premier en ville*. Il est le chef officiel des aspirants qui ne reconnaissent pas l'autorité du chef électif désigné par les compagnons en titre.

Les compagnons du Devoir, menuisiers, ne s'affilient que des ouvriers catholiques, et il en est de même dans plusieurs autres corps de métiers placés sous le patronage de maître Jacques.

**SERRURIERS.** — Les serruriers devoirants sont peu nombreux aujourd'hui, la plupart des aspirants de cette profession étant passés à la *Société de l'Union*. Leurs règlements sont identiques à ceux des menuisiers avec lesquels ils vivaient naguère dans un parfait accord ; depuis quelques années, cette bonne harmonie est rompue pour des causes dont Agricol Perdiguier a dit avoir connaissance sans vouloir les divulguer.

### **Enfants du père Soubise.**

Les enfants du père Soubise, dans l'origine, étaient

uniquement charpentiers ; ceux-ci se disent *devoirants* et *compagnons passants*, et portent les surnoms de *Brilles* ou *Bons Drilles*. Leurs aspirants s'appellent des *Renards*.

Les compagnons drilles portent de très-grandes cannes à tête noire. Leurs rubans, de couleurs vives, s'attachent autour du chapeau et viennent flotter devant l'épaule.

Orgueilleuse, comme toute aristocratie, la classe des compagnons moleste le plus qu'elle peut la classe des *Renards*. Il n'est pas rare de voir, parmi les premiers, des hommes inspirés par des sentiments barbares, se déshonorer par l'adoption de surnoms tels que ceux-ci : *Bordelais-le-fléau-des-Renards*, *Dijonnais-la-terreur* ou *l'effroi-des-Renards*. Toujours les plus forts ont fait la loi. Le compagnon peut donc commander, le renard doit obéir. Le compagnon dira : « Renard, ciré mes bottes ; renard, brosse ma veste ; renard, remplis mon verre. » — Et le pauvre renard, serrant la queue, tenant bas l'oreille, doit humblement subir la loi de son tyran.

En province, un renard travaille rarement dans les villes. On l'en chasse violemment pour l'envoyer *dans les broussailles* ; c'est l'expression consacrée. A Paris, le compagnon charpentier se montre moins intolérant et le renard y peut vivre.

Le compagnon chargé dans un chantier de la direction des travaux est désigné par le titre de *Gâcheur*, qui s'assortit mal avec le degré d'intelligence que l'on doit supposer dans un ouvrier contre-maître.

Séduits par les fausses et déplorables théories de Louis Blanc, les charpentiers exigent que les salaires soient également répartis entre eux, nonobstant l'inégalité de leur

force, de leur bonne volonté et de leur aptitude. Le gâcheur seul fait exception, et peut toucher un prix supérieur de sa journée de travail.

Les Drilles hurlent dans toutes leurs cérémonies et dans leurs reconnaissances; ils topent sur les grands chemins; et, comme ils sont en général vigoureux et bien découplés, ils cherchent volontiers querelle à tout ce qui n'est pas de leur bord. Ils considèrent surtout comme une véritable bonne fortune toute occasion d'étriller un bou langer ou un cordonnier.

Le Compagnonnage a une prédilection particulière pour les dénominations zoologiques : chez les charpentiers du père Soubise, l'apprenti est un *Lapin*, l'aspirant un *Renard*, le compagnon un *Chien*, et le maître un *Singe*. C'est une véritable métempsycose, sans doute originaire des forêts où travaillaient les charpentiers de haute futaie. Le lapin timide et faible, victime du renard et du chien, donna son nom de triste augure au pauvre apprenti; l'aspirant dut se contenter d'être un renard et laisser au compagnon plus robuste le droit d'être un chien hargneux pour lui comme pour l'apprenti. Quant au nom de singe, nous supposons qu'il fut donné, dans le principe, à celui des deux scieurs de long qui se tient perché sur les bois à refendre, et veille, de ce poste élevé, à la direction de la scie.

Après cette notice sur les premières Sociétés du Compagnonnage, appartenant exclusivement, ainsi qu'on vient de le voir, aux professions architectoniques, il nous reste à parler des adjonctions successives qui ont eu lieu dans chacune d'elles par l'adoption des initiés primitifs.



### **Adjonction aux Enfants de Salomon.**

**CHARPENTIERS DE LIBERTÉ.** — D'anciens renards révoltés de l'intolérable tyrannie des drilles, désertèrent un jour les drapeaux de maître Soubise et passèrent sous ceux du grand Salomon en s'intitulant *Renards de liberté*. Mais ce nom leur rappelant leur ancienne servitude, ils l'échangèrent bientôt contre celui de *Compagnons de liberté*. Comme ils ont conservé leur vieille pratique du hurlement, les anciens Enfants de Salomon en tirent prétexte de ne les reconnaître qu'à demi comme frères. Nous devons, du reste, saisir cette occasion pour faire remarquer que les Enfants de Salomon ont toujours été exclusifs et sont restés dans l'isolement ; tandis que les Enfants de maître Jacques, au contraire, et quoique ouvriers constructeurs aussi eux dans le principe, ont montré des dispositions plus expansives en agréant successivement à leur devoir un grand nombre de corps d'états divers ; sans doute, afin d'augmenter l'importance de leur Association.

A Paris, les charpentiers, compagnons de liberté, habitent la rive gauche de la Seine : la rive droite appartient aux compagnons passants, et chacun ne doit travailler que sur le territoire de son domicile. Celui qui violerait cette règle s'exposerait à des agressions dangereuses.

### **Adjonctions aux Enfants de maître Jacques.**

**PROFESSIONS DIVERSES.** — Les menuisiers de maître Jacques ont passé la clé du Compagnonnage aux serruriers, aux tourneurs et aux vitriers. Les serruriers ne hurlent

pas plus que leurs pères (1); mais les vitriers et les tourneurs trouvant probablement quelque charme secret à cet abus sauvage des facultés vocales, hurlant à qui mieux mieux.

Ces trois Sociétés, et presque toutes celles qui reconnaissent maître Jacques pour patron, sont soumises à des règles à peu près identiques, et leur histoire est la même: nous n'avons donc à citer désormais que celles qui tranchent sur les autres par quelques traits spéciaux soit dans leurs coutumes, soit dans leur histoire.

**CLOUTIERS.** — Les cloutiers ont cela de particulier que chez eux le *Journal des Modes* est à l'index, et qu'ils ont en horreur toute nouveauté vestimentale. Ils assistent donc à leurs assemblées et à toutes leurs cérémonies de corps avec l'antique chapeau, dit à la Française et la culotte courte; et sur leur tête gothique ils portent encore la longue cadonnette tressée. Si pourtant ils conduisent à son dernier gîte le corps d'un frère défunt, alors ils marchent tête nue, leur longue chevelure dénouée et flottant, en signe de deuil, sur le visage.

**FORGERONS.** — Les forgerons portent aussi eux la culotte courte et le chapeau monté; mais ils ont fait lâchement à l'esprit du siècle le sacrifice des longues nattes de cheveux religieusement conservées dans la clouterie.

**TISSERANDS.** — Les compagnons tisserands ne datent

---

(1) Les membres d'un corps d'état admis dans le sein du Compagnonnage donnent le nom de pères à leurs initiateurs, et s'en disent les Enfants.

que de 1775. Ce fut un menuisier félon qui leur vendit, à cette époque, le secret de son devoir.

**CORDONNIERS.** — Nous avons dit comment, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les cordonniers, condamnés par l'officialité de Paris, avaient abjuré tous leurs mystères. Il paraît qu'à la suite de cette abjuration, leur Société s'étant dissoute, ils cessèrent longtemps d'appartenir au Compagnonnage. En 1808, un dimanche de janvier, jour à jamais mémorable dans la corporation des cordonniers, un jeune compagnon tanneur, nommé, dit-on, Marquerey, retenu à boire avec trois ouvriers cordonniers, trahit en leur faveur le secret de son devoir, et les fit compagnons.

Cette coupable révélation entraîna des conséquences si graves pour l'ordre public, qu'on nous permettra d'en retracer les principales circonstances.

Marquerey était donc tanneur et fils d'un ancien compagnon du même état. A la mort de celui-ci, il crut devoir réclamer de la caisse de sa Société le remboursement d'une somme, qu'à tort ou à raison, il croyait lui avoir été prêtée par son père. Sa demande ayant été rejetée, il en resta dans son cœur le levain d'une rancune profonde qui s'exhalait souvent en menaces de vengeance. Or, un jour que se trouvant à boire, ainsi que nous venons de le dire, avec trois cordonniers, ceux-ci surent si bien l'exciter par leurs propos et l'étourdir par les fumées du vin, que dans un moment d'exaltation fiévreuse, sous la double influence de l'ivresse et du dépit, Marquerey leur révéla les détails secrets de l'initiation des tanneurs et tous leurs signes de reconnaissance.

Les ouvriers cordonniers connaissaient trop bien l'importance que tout compagnon attache à ses mystérieux engagements, pour ne pas douter fortement de la sincérité de leur initiateur; ils décidèrent donc que, pendant que deux d'entre eux garderaient à vue Marquerey, le troisième irait, au risque de sa vie peut-être, se présenter à l'Assemblée mensuelle des tanneurs, convoquée pour ce jour même, en s'y faisant passer pour un frère. Cette épreuve hasardeuse, heureusement accomplie, le doute n'était plus possible pour les trois nouveaux initiés (1), qui s'empressèrent de donner à leur tour l'initiation à leurs camarades d'atelier; et comme le nombre des ouvriers cordonniers est assez grand partout, ils ne tardèrent pas à former un groupe considérable.

Aussitôt que les tanneurs eurent vent de l'indiscrète révélation de leurs mystères, ce fut parmi eux, dans toute la France, un mouvement d'indignation et de fureur comparable à celui qu'excite dans une ruche d'abeilles l'intrusion audacieuse d'un frélon. Un grand nombre d'entre eux, exaltés jusqu'à la fureur, accoururent à Angoulême, résolus de venger sur les cordonniers la trahison de leur faux-frère.

La ville d'Angoulême conservera longtemps le souvenir de la lutte qui s'engagea alors entre les ouvriers des deux

---

(1) Voici leurs noms; — Despont, dit Suisse-va-de-bon-Cœur; Fleuret, dit Messin-va-sans-Crainte; , dit Béarnais-le-Sincère.

Perdiguier ne parle que d'un seul premier initié qu'il désigne à tort sous le nom de Carcassonne-le-Turc.

corps d'état. Elle fut affreuse, atroce, sanglante, et ne dura pas moins de huit jours. Le nombre des victimes tant en morts qu'en blessés, fut considérable. Un procès criminel fut l'inévitable conséquence de cette collision acharnée; et l'un des plus intrépides combattants cordonniers, condamné à vingt ans de fers, ne tarda pas à s'empoisonner au bagne de Rochefort, où il se sentait incapable de supporter longtemps le poids de son ennui et de sa honte. Cet homme, qui portait l'étrange surnom de Mouton-Cœur-de-Lion, plus malheureux que coupable et victime de l'esprit de corps, est resté un objet de vénération parmi ses frères, qui le célèbrent à l'envi dans leurs nombreux chants compagnotiques.

Le devoir des cordonniers porté d'Angoulême à Nantes, ne tarda pas à se propager dans toutes les villes du tour de France, et Dieu seul sait à quel prix! Nul ne dira jamais ce que pendant plus de quarante ans les cordonniers ont eu à endurer de sarcasmes, de violences et d'avanies révoltantes de la part des autres corps de métiers qui ne voulaient pas leur pardonner, bien qu'ils l'eussent déjà pardonnée à d'autres, leur intrusion dans le sein du Compagnonnage. Rendons au moins cette justice aux cordonniers que, forts de leur bon droit, de leur nombre et de leur courage, ils ont toujours repoussé bravement les injustes attaques auxquelles ils ont été en butte pendant tant d'années.

Quant à l'indiscret Marqueray, devenu un objet de haine violente pour ses anciens confrères, il se vit contraint d'abandonner son premier état et de se faire apprenti cordonnier. Mais la vengeance des tanneurs ne cessant pas de

le poursuivre, on jugea prudent de l'éloigner de France. Il partit secrètement pour l'Espagne et s'y engagea, sous les aigles de l'Empereur. A son retour en France, il obtint d'entrer dans la gendarmerie et n'a pas cessé d'y servir honorablement jusqu'au moment de sa retraite. On croit qu'il est encore vivant aujourd'hui et retiré dans un village de la Touraine.

Malgré la persistance des compagnons dans leurs rancunes, on peut affirmer que la guerre soutenue au prix de tant de sacrifices depuis 1808, par les cordonniers contre presque tous les autres corps d'états, est enfin terminée. Déjà les efforts tentés par des hommes de cœur, depuis 1845, pour obtenir un traité de paix, avaient, ainsi que nous l'avons dit précédemment, obtenu de bons résultats; mais un dernier obstacle restait à franchir : jusqu'ici les cordonniers, pour obtenir leur agrégation au Compagnonnage, manquaient de parrains, ou plutôt de *pères*, pour nous conformer au langage des compagnons. Nous avons vu que les menuisiers de maître Jacques avaient initié les vitriers et les tourneurs; ceux-ci peuvent donc se réclamer des autres; mais les cordonniers n'ayant obtenu que par suite d'une indiscretion le secret des tanneurs, les tanneurs irrités n'ont jamais voulu consentir à les reconnaître pour leurs *enfants*. Ce refus était légitime et les cordonniers restaient déclassés. Enfin, des négociations nouvelles ont été couronnées d'un meilleur succès, — non point auprès des tanneurs inflexibles, — mais auprès des compagnons tondeurs de drap, qui, dans un traité solennel, signé le 10 novembre 1850, ont bien voulu se déclarer les *pères* des cordonniers. Ceux-ci peu-

vent donc désormais et sans conteste se dire tout haut membres de la grande famille de maître Jacques.

Comme dans ce bas monde un peu de mal se mêle presque toujours au bien, il s'en fallut de peu qu'à la veille du jour où les compagnons cordonniers allaient conclure la paix avec leurs anciens adversaires, la discorde ne se glissât dans leurs propres rangs.

En 1848, la révolution avait monté les têtes. Les jeunes gens mécontents de quelques prétentions de leurs anciens, et surtout exaltés par des ferments politiques, menaçaient d'une rupture analogue à celle qui, éclatant à Marseille plusieurs années auparavant, avait donné naissance à la Société des cordonniers de l'Indépendance, dérisoirement surnommés *Margajats*. Mais les hommes sages et prudents qui avaient déjà tant fait pour leur société, résolurent de couper court à tout motif de plaintes; ils firent décider qu'on procéderait, dans le plus bref délai, à la discussion d'un règlement nouveau par lequel satisfaction complète serait donnée à toute prétention légitime. Et les compagnons de Nantes s'étant montrés le plus favorablement disposés à une transaction, la *Chambre* de cette ville, l'une des plus importantes du tour de France, fut chargée de rédiger ces nouveaux statuts. Honorable témoignage de confiance dont elle se montra digne de tous points (1).

---

(1) Voici les noms de Compagnonnage des dix membres compagnons et aspirants qui composaient cette chambre ou bureau d'administration :

MM. Languedoc-la-Belle-Union, président; Lorrain-le-Décidé,

Ce règlement, preuve incontestable des dispositions fraternelles des compagnons pour leurs aspirants, approuvé le 28 février 1850, en assemblée générale et déjà en vigueur depuis le 1<sup>er</sup> janvier de la même année, fut solennellement inauguré le lundi de la Pentecôte suivante, par des banquets fraternels dressés dans chacune des villes du tour de France.

En partant pour ce fameux tour, les cordonniers portent d'abord deux seuls rubans, un rouge et un bleu; puis dans chaque ville de leur devoir qu'ils traversent ils reçoivent une couleur nouvelle; si bien, qu'à la fin du voyage, on peut dire sans jeu de mots qu'ils sont couverts de *faveurs*, car c'est le nom qu'ils donnent à ces rubans secondaires.

**BOULANGERS.** — Les boulangers ont formé leur association en 1817. Ils tiennent leur devoir des tonneliers-doleurs, et se sont groupés en société à Nantes, à La Rochelle et à Bordeaux. On a vu précédemment que le titre de compagnons ne leur a guère été moins contesté qu'aux cordonniers, et, par haine, par dérision, on ne les désigne que sous le nom de *Soi-disants de la raclette*.

**FÉRANDINIERS.** — Les férandiniers (1) qui travaillent au

---

vice-président; Pin, dit Chambéry, secrétaire; Parisien-l'Ami-de-la-Gloire; Chambéry-la-Clé-des-Cœurs; Comtois-Cœur-Généreux; Moïse, dit Quimperlé; Fenouillet, dit Angoumois; Bou-telier, dit Manceau; Libion, dit Parisien.

(1) Le nom de *férandinier*, donné au tisseur de soie, vient d'une ancienne étoffe unie nommée *férandine* qui ne se fabrique plus aujourd'hui.



tissage de la soie, se sont réunis en Compagnonnage en 1832, mais ce n'est que dans ces derniers temps que les autres compagnons ont consenti à les reconnaître. Plusieurs autres professions ont également demandé une adoption qui leur a été refusée ; mais ils reviendront à la charge, n'en doutons pas, et leurs prétentions finiront par être admises. Une tendance générale très-prononcée porte aujourd'hui les ouvriers de toutes les professions à un rapprochement qui s'effectuera avant qu'il soit longtemps désormais. Seulement il faudra que cet accord si désirable soit bien le résultat d'un véritable esprit de concorde et de sincère solidarité ; non la dangereuse coalition d'anarchistes rapprochés par de mauvaises passions politiques, comme l'essai en a été tenté dans ces derniers temps sous l'impulsion de quelques clubistes exagérés.

Nous avons eu sous les yeux ce projet d'une *constitution dite fraternelle, compagnonnique et sociale*, lequel, soumis le 3 avril 1849 à l'approbation de toutes les sociétés du tour de France, vint tomber devant le bon sens des ouvriers de province, après avoir été accepté à Paris par un très-grand nombre de compagnons (1), qu'exaltaient les prédications démagogiques en ce moment si fort à l'ordre du jour (2).

---

(1) On assure qu'ils étaient dix mille, qui tous votèrent pour l'acceptation.

(2) Voici quelques extraits de ce projet de constitution qui doit rester comme l'un des documents les plus curieux légués à l'histoire par la Révolution de Février.

#### PRÉAMBULE.

§ II. — En adoptant la constitution compagnonnique, frater-

Le désir d'une alliance générale était excellent en soi, mais le but politique trop évident, — malgré tous les efforts pour le masquer, — auquel tendaient les rédacteurs de cette constitution, fut un écueil fatal contre

---

nelle et sociale, les corporations ont pour but de *marcher plus librement dans la voie du progrès et de la civilisation*; d'assurer un libre cours aux compagnons voyageurs, de se prêter mutuellement aide et assistance, quand le besoin l'exigera; de propager et de mettre en pratique les grands principes de fraternité qui doivent à jamais anéantir les préjugés compagnonniques, qui ont trop longtemps existé dans cette honorable et antique institution.

§ III. — L'institution compagnonnique est essentiellement *démocratique, fraternelle et sociale*.

§ IV. — Elle a pour principes la *liberté*, la *fraternité*, l'*égalité*, la philanthropie et l'union indissolubles des compagnons de tous les Devoirs réunis.

§ VI. — L'institution compagnonnique respecte toutes les sociétés de compagnons existantes, ainsi que celles qui pourraient se former à l'avenir, sans jamais entreprendre aucune guerre contre ces dernières.

§ VIII. — Désormais, toutes les corporations compagnonniques et tous les Devoirs sont unis par les liens indissolubles de l'amitié et de la fraternité.

§ IX. — En vue de l'accomplissement de tous ces devoirs, et pour la garantie de tous ces droits, l'assemblée générale, composée de tous les Devoirs réunis, inspirée depuis longtemps des sentiments fraternels, décrète à l'unanimité, ainsi qu'il suit, *la Constitution compagnonnique, fraternelle et sociale*.

Toute cette constitution est rédigée dans l'esprit du préambule. La plupart des articles en sont purement réglementaires, mais le véritable danger qu'elle contient en germe, gît dans la concep-

lequel leur œuvre devait échouer ; et ce fut un bonheur. Si par hasard ce projet avait été accepté dans son esprit et sa teneur il eût été la perte du Compagnonnage, ou du moins, la cause d'interdictions, de poursuites éner-

---

tration de l'autorité entre les mains d'un comité central résidant à Paris ; lequel dans des moments de désordres sociaux aurait disposé d'une armée compacte et nombreuse, répandue dans toute la France, et des ressources financières d'une caisse commune, alimentée par d'abondantes cotisations. C'eût été, à la lettre, un État dans l'État.

L'esprit des articles suivants mérite d'être précieusement conservé :

ART. 37. — Dans toutes les villes du tour de France, les compagnons réunis ne formeront qu'une seule et même famille, sous les auspices de la fraternité.

ART. 40. — Désormais le topage sera remplacé par un salut fraternel, connu de tous les compagnons des Devoirs réunis.

ART. 48. — L'association compagnonnique étant une société philanthropique et fraternelle, tous les compagnons, n'importe de quel Devoir, devront toujours s'aimer comme des frères ; ils devront se porter mutuellement respect, secours et assistance ; dans les chantiers, ateliers et boutiques, le plus fort aidera le plus faible ; en voyage, le plus riche aidera au besoin le malheureux ; dans les écoles, le plus instruit se fera un devoir de prodiguer à tous ses frères, et notamment à ceux que la nature n'aurait pas favorisés, son génie, son talent, son instruction et ses conseils.

ART. 49. — Sont bannis à jamais de nos mœurs, les disputes, les batailles, les chants provocateurs, les guerres intestines et cette poésie médisante et satirique. Désormais, plus de haine, plus de rivaux, plus de concurrence ; tous les hommes sont frères ; faisons à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fît ; que la civilisation, le progrès, la fraternité soient les principes invariables de

giques, dont il se fut difficilement relevé. Un sage et loyal traité d'union entre tous les membres du Compagnonnage reste donc encore à faire : nous l'appelons de tous nos vœux.

### **Adjonctions aux Enfants du père Soubise.**

**COUVREURS. — PLÂTRIERS.** — Les charpentiers ont reçu les couvreurs et les plâtriers, si bien qu'ils diffèrent peu les uns des autres dans leurs règlements. Chez les plâtriers, les novices s'appellent *boucs* et *bouquins*; et simplement *aspirants* chez les couvreurs.

Le livre de Perdiguier, publié en 1841, contient un tableau chronologique, rédigé et approuvé en 1807, par les Enfants de maître Jacques, dans lequel ils ont cherché à établir la date de l'admission successive des divers corps de métiers sous leur bannière. Tout erroné que soit évidemment ce tableau, en ce qui concerne l'antiquité supposée de l'agrégation de certains compagnons, n'ayant pas de motifs de douter de l'exactitude des dates postérieures au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous le donnons, en faisant observer que

---

notre doctrine; bannissons pour toujours les préjugés, l'ignorance, l'abrutissement et le fanatisme; liberté, égalité, fraternité avec tous et pour tous, voilà la loi fondamentale des compagnons de tous les Devoirs réunis.

L'article 52 et dernier interdit dans les assemblées toute discussion politique et religieuse : mais, en réalité, une telle prescription ne serait-elle pas une formule bien vaine, bien illusoire dans des moments d'effervescence révolutionnaire ?

les sociétés dissidentes n'y sont pas portées, et que nous y avons ajouté les férandiniers et les cordonniers dont la position a été régularisée postérieurement à sa rédaction :

## **Tableau Chronologique**

### **Du rang d'admission des compagnons passants du Devoir.**

**Avant Jésus-Christ.**

558      Tailleurs de pierre.

**Après Jésus-Christ.**

|      |   |
|------|---|
| 560  | Charpentiers de haute futaie.   |
| 570  | Menuisiers et serruriers.   |
| 1330 | Tanneurs et teinturiers.  |
| 1407 | Cordiers.   |
| 1409 | Vanniers.   |
| 1410 | Chapeliers.   |
| 1500 | Blanchers-chamoiseurs.  |
| 1601 | Fondeurs.   |
| 1603 | Épingliers. — Ce corps n'appartient<br>plus au Compagnonnage.               |
| 1609 | Forgerons.  |
| 1700 | Tondeurs de drap et tourneurs.  |
| 1701 | Vitriers.   |
| 1702 | Selliers, poêliers et tonneliers-doleurs.                                   |
| 1703 | Couteliers et ferblantiers.   |
| 1706 | Bourrelliers et charrons.   |
| 1758 | Cloutiers.  |
| 1775 | Toiliers. — Admis par quelques corps<br>d'état, repoussés par d'autres, no- |

tamment par les menuisiers leurs pères.

1795 Maréchaux ferrants. — Admis par tous, excepté par leurs pères, les forgerons.

1797 Plâtriers.

De 1841 à 1851 Férandiniers. — Ils étaient groupés depuis 1832. Nous ignorons la date précise de leur admission.

1850 Cordonniers. — Groupés depuis 1808.

---

Les Enfants du père Soubise, de même que ceux de maître Jacques, se disent *devoirants*; et si tous ces compagnons du Devoir étaient unis entre eux, ils formeraient une société bien puissante. Mais cette union n'existe pas.

Les menuisiers amis des charpentiers et des tailleurs de pierre, repoussent les maréchaux, auxquels les tailleurs de pierre font accueil.

Les maréchaux sont ennemis des forgerons desquels ils tiennent leur devoirs; ennemis des bourreliers, chargés d'équiper les chevaux qu'ils ferment.

Les forgerons ont reçu les charrons à condition qu'ils s'inclineraient devant leurs aînés, et attacheraient leurs couleurs à la dernière boutonnière de l'habit. Les charrons ont tout promis et n'ont rien tenu. A peine reçus compagnons, ils se sont émancipés et ont noué leurs rubans aussi haut que leurs pères. De là, guerre entre les deux corps d'état.

Orgueil, tu perdis Satan!

Les charpentiers portent les couleurs d'une façon, les tanneurs veulent les porter de même. Guerre à mort!

Finalement, tous ces ouvriers du Devoir ont des prétentions si opposées et si hautes, ils veulent si bien prendre le pas les uns sur les autres, que la paix et la concorde bien que désirée par un nombre de plus en plus croissant, devra pour quelque temps encore rester exilée du Compagnonnage.

Soit faiblesse, soit prudence, les vanniers, les tonneliers, les tisserands, les sabotiers et les cordiers vivent dans une sorte d'isolement qui leur épargne des conflits.

Enfin, un schisme de date assez récente a divisé les menuisiers gavots en deux partis : les *vieux* et les *jeunes*. Les jeunes l'emportent en nombre et en force ; c'est la loi naturelle. Ils ridiculisent les vieux en les traitant de *Damas*, d'*Epiciers* ; et ceux-ci se vengent en infligeant aux jeunes les noms flétrissants de *révoltés* ou de *renégats*.

D'autres sociétés, cousines germaines du Compagnonnage, existent encore entre des ouvriers de divers corps d'état : la plupart sont nées de dissensions intestines comme celles que nous venons de signaler chez les menuisiers de Salomon. Nous ne ferons que les indiquer sous les dénominations injurieuses ou burlesques que leur ont données les anciens compagnons. Ce sont les *Dragons* parmi les chapeliers, les *Gamins* chez les maréchaux, les *Margajats* chez les tanneurs et les cordonniers, les *Rendurcis* chez les boulangers.

**SOCIÉTÉ DE L'UNION.** — Cette société a vu le jour en 1830 à Toulon. Voilà vingt et quelques années de cela seulement, et déjà elle compte dans son sein un nombre très-considérable de membres de toutes les professions. Pourquoi cela ? Parce qu'elle a été fondée et qu'elle se maintient dans

des principes d'équité, d'égalité et de justice; parce qu'elle a renié toute tradition superstitieuse et tout puéril mystère d'initiation; parce que, enfin, elle est économe de l'argent des sociétaires, qu'elle appelle la concorde et la paix entre tous les membres de la grande famille des travailleurs.

De 1823 à 1830, des aspirants menuisiers, révoltés des tyranniques exigences de leurs compagnons, s'étaient successivement et peu à peu détachés du devoir de maître Jacques dans plusieurs villes du tour de France, et avaient formé entre eux des associations distinctes, séparées, qui, par cela même, n'avaient qu'une existence faible et précaire. Enfin, en 1830, au moment de l'expédition d'Alger, il y eut à Toulon une grande affluence d'ouvriers, si bien que la maison de la mère des gavots menuisiers et serruriers, se trouvant pleine, cette dame alla prier plusieurs compagnons, dont la chambre était en partie libre, de vouloir bien y recevoir quelques aspirants qu'elle ne savait où loger. Les compagnons prirent fort mal la chose, prétendant qu'une pareille proposition était humiliante pour eux et contraire à leurs prérogatives; ils se montrèrent extrêmement blessés, s'arrangèrent pour quitter sur le champ la maison, ordonnant en même temps aux aspirants, qu'on avait voulu obliger aux dépens de leurs prétendus droits, de sortir avec eux et d'abandonner la mère. Les aspirants refusèrent péremptoirement de se soumettre à cet ordre arbitraire. Insistance des compagnons, refus réitéré des aspirants, exaspération des esprits et finalement rupture complète. La mesure était comble pour les aspirants: ralliés par une même passion, par de communs griefs, ils s'entendirent pour créer la *Société de l'Union*, dans



laquelle ne tardèrent pas à se fondre toutes les petites sociétés dissidentes formées précédemment par d'autres aspirants.

Les fondateurs de l'Union, enfants de leur siècle et non du moyen-Âge, se tinrent à la hauteur de leur tâche. Ils voulurent non-seulement se soustraire à l'injuste et orgueilleuse domination de leurs despotes, mais ils visèrent encore à détruire toutes les anciennes rivalités et cet état de guerre permanent qui règne entre compagnons depuis tant de siècles. L'expérience les avait convaincus que tant qu'il existerait des privilèges et des distinctions d'une fausse hiérarchie parmi les sociétés ouvrières, subsisterait une cause incessante de discorde : ils décrétèrent donc qu'en accomplissant les mêmes devoirs, en remplissant les mêmes obligations, les ouvriers, quelle que fût leur profession, acquéraient des droits uniformes. Ils voulurent que le faible fût soustrait à l'oppression du fort, que toutes les distinctions inutiles reconnues dans le Compagnonnage, les pratiques barbares, le port des cannes et des couleurs, les cérémonies mystérieuses, les chants agressifs fussent à jamais abolis parmi eux. Finalement, c'était une simple mais vaste institution de bienfaisance, d'encouragement, de secours mutuels qu'ils organisaient pour toute la France. A Lyon, à Avignon, à Marseille, à Toulon, à Bordeaux, à Nantes et ailleurs encore, l'Union fut adoptée presque simultanément. Des groupes se formèrent sur le pied de l'égalité entre professions analogues ; chacun eut ses chefs particuliers, librement élus par tous les membres. Des syndics remplacèrent les *rouleurs* (1) sans conserver le

---

(1) Voir l'explication de ce mot au chap. VIII.

droit de prélever à leur profit un tribut d'embauchage; mais une gratification proportionnelle à la perte de leur temps leur fut allouée sur la caisse commune, de manière à éviter toute contestation entre les membres de l'association et à rétribuer tous les services.

Après un noviciat d'un mois, pendant lequel sa moralité est mise à l'enquête, tout ouvrier probe et laborieux peut sur sa simple demande être admis dans la société de l'Union et y marcher de pair avec tout le monde.

Les membres de cette belle association sont connus dans la classe ouvrière sous la simple dénomination de *Sociétaires*, qui les distingue des compagnons du Devoir. Comme ils ont mis au rebut toute la vieille friperie et toutes les pratiques abusives du Compagnonnage, ils ne se disent ni *Pays*, ni *Coterie*, mais simplement *Monsieur*, ou *Citoyen*. Enfin, ils ne connaissent ni le topage, ni la guillebrette, ni la conduite; mais, en revanche, ils ne consomment point au cabaret le produit des amendes, lesquelles profitent à la caisse sociale, et ils ont établi l'excellente coutume de décerner de temps en temps des médailles d'or à ceux des sociétaires qui se distinguent le plus par une conduite exemplaire et par leur dévouement aux intérêts de l'association.

La Société de l'Union s'est établie sur des bases trop libérales, pour n'avoir pas excité la haine des anciens compagnons, si attachés à leurs vieilles routines et même à leurs abus; aussi n'épargnent-ils aux sociétaires ni outrages, ni propos offensants; c'est donc pour eux surtout que sont réservées les épithètes de *révoltés* et *d'espontons*. Ce dernier mot est d'une signification si cruelle et si flé-

trissante pour les compagnons, qu'ils ne l'appliquaient jadis qu'à des hommes chassés du Compagnonnage pour quelque acte honteux ou criminel. Aujourd'hui, il n'est plus qu'une injure sans portée depuis l'application abusive qu'on en a faite à d'honnêtes ouvriers, coupables seulement d'indépendance, d'intelligence et de fierté (1).

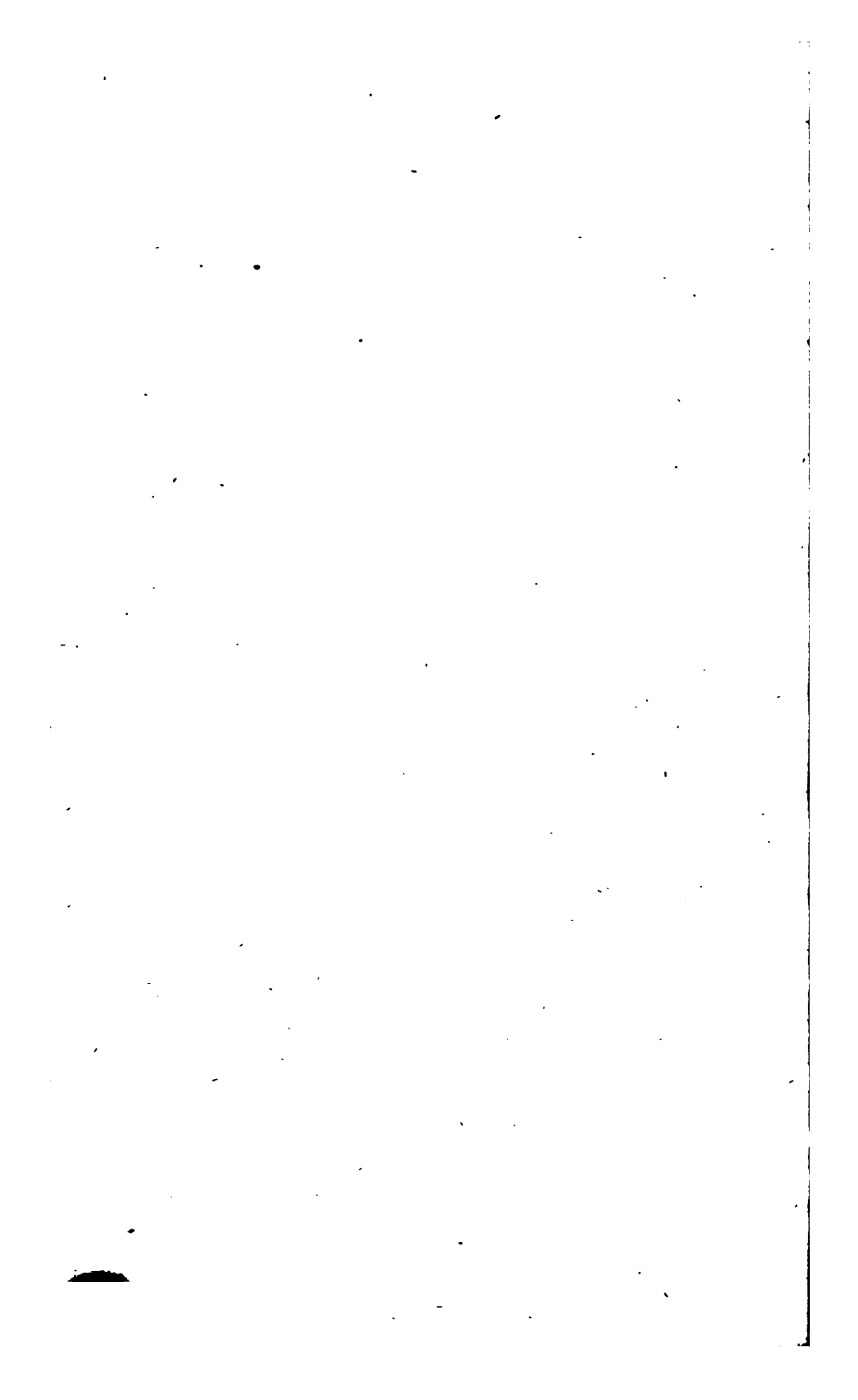
RÉSUMÉ. — Les associations formées par l'ancien et le nouveau Compagnonnage vont se multipliant chaque jour, par suite des dissensions et des prétentions qui s'élèvent dans leur sein. Aujourd'hui leur nombre peut être d'environ soixante; elles appartiennent à trente et quelques professions diverses. Nous les avons énumérées ici pour la plupart et il ne nous reste plus qu'à indiquer deux classes,

---

(1) Bien que dans cette étude nous n'ayons jamais eu en vue que le Compagnonnage français, nous croyons devoir placer ici quelques détails intéressants relatifs à une nouvelle société catholique de Compagnonnage, fondée naguère en Allemagne sous les auspices du clergé. Cette société, dite des *Compagnons chrétiens*, doit le jour à M. l'abbé Kolping. Elle a son siège principal à Cologne et se ramifie déjà dans plusieurs villes d'Allemagne. L'ouvrier affilié partant pour *son tour*, arrive recommandé dans chaque ville aux directions des succursales de la Société-mère, lesquelles remplissent envers le voyageur les devoirs de la *Mère* et du *Rouleux*. Comme complément de son œuvre, et à l'imitation de l'association anglaise pour la suppression des *garnis*, l'abbé Kolping a récemment ouvert à Cologne une grande maison pour y loger les ouvriers *sur le tour* et les dérober ainsi aux périls des affreux repaires où ils ne rencontrent que trop souvent la corruption et le vice. Ce sont là de bonnes et saintes institutions auxquelles chacun doit s'empressez d'applaudir. — (Voir l'*Univers* du 18 avril 1853.)

ou mieux, deux situations particulières d'ouvriers désignées sous les appellations bizarres d'*Armagnols* et de *Cornichons* ou *Agrichons*. — Les Armagnols sont de jeunes ouvriers sédentaires, généralement restés au lieu de leur naissance et qui travaillent sans faire partie d'aucune société. Les *Cornichons* ou *Agrichons* sont deux noms indifféremment donnés aux ouvriers mariés non-compagnons qui ne sont pas établis et travaillent chez un patron.

---



## CHAPITRE SEPTIÈME.

---

### AVENIR DU COMPAGNONNAGE. — SES AVANTAGES ET SES ABUS.

Il est évident que puisque le Compagnonnage existe depuis tant de siècles, c'est qu'il avait sa raison d'être. Cette raison, c'était la nécessité de s'unir : 1° pour résister à l'oppression du régime tyrannique des maîtrises ; 2° pour sauvegarder les compagnons en voyage, dans des temps d'anarchie où la sécurité dans les villes et surtout sur les grands chemins, n'était assurée par aucune force publique ; 3° pour se prêter une assistance mutuelle dans la maladie et dans toute éventualité difficile. Toutes ces bonnes traditions du passé se peuvent résumer en ces termes : les compagnons s'assurent réciproquement aide, secours, assistance ; ils se considèrent entre eux comme membres d'une même famille ; l'ouvrier auquel le travail manque,

celui qui tombe malade ou se trouve dans le besoin , reçoit des indemnités sur le fonds commun ; et la prévoyance s'étend jusqu'à sa famille ; en se faisant reconnaître par des signes convenus, il rencontre partout une main bienveillante et secourable.

En présence des grands et incontestables avantages qu'il comporte , condamner le Compagnonnage d'une manière absolue, ce serait blesser les lois de la justice et nier le premier sentiment de l'homme , celui de sa propre conservation. Mais , lorsque depuis plus de soixante ans tout s'est transformé ou se transforme autour de nous , le Compagnonnage ne peut pas, ne doit pas demeurer stationnaire, et il n'obtiendra de vivre longtemps encore qu'au prix d'une complète transformation. Il lui faudra, comme le papillon dépouillant la sombre enveloppe de la chrysalide, qu'il rejette loin de lui toutes ces vaines et soi-disant mystérieuses cérémonies , toutes ces traditions superstitieuses , défigurées , sans valeur, ces mœurs tyranniques et brutales , ces oripeaux bons tout au plus pour amuser des enfants , ce vieux et grotesque vêtement du passé, cette défroque usée du moyen-âge. Il faut enfin , d'une main ferme, d'une main impitoyable, porter résolument la hache sur l'arche vermoulue où s'abritent encore les trop nombreux abus du Compagnonnage. Nous n'avons pas la prétention de les indiquer tous , mais nous signalerons les plus criants à la sollicitude des réformateurs. L'heure est venue : la formation de la Société de l'Union ; les écrits des Perdiguier , des Moreau , des Capus , des Sciandro , tous simples ouvriers éclairés des seules lumières du bon sens et de la réflexion ; les instincts de concorde et d'as-

sociation ; l'adoucissement général des mœurs , tout le prouve. A l'œuvre donc, réformateurs : l'heure est venue !

Nous n'insisterons pas ici sur ce que nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de signaler, savoir que le port des couleurs et des cannes gigantesques, les chants de guerre, de haine et de provocation, doivent prendre fin le plus tôt possible et disparaître sans retour.

La *conduite*, qui serait chose indifférente en elle-même, si elle n'avait jamais lieu que pour un ami intime par un petit nombre d'amis réunis sans appareil, est quelquefois, ainsi que le *topage*, une source de querelles, et toujours une occasion de libations désordonnées faites aux dépens de la bourse et même de la santé. Nous allons dire en quoi consiste cette cérémonie, et l'on verra si elle ne réclame pas sa réforme.

*CONDUITE.* — Aussitôt après sa réception, un nouveau compagnon se dispose à faire son tour de France. Le rouleur va lever l'acquit du partant chez le maître qu'il quitte, c'est-à-dire s'informer s'il n'a aucune plainte ou réclamation à élever contre le compagnon, et si celui-ci a rempli tous ses engagements. Si la réponse est satisfaisante, tous les membres du même Devoir se réunissent et font au partant ce qu'on appelle la *conduite en règle*. Le rouleur marche en tête avec lui, portant au bout de sa canne, sur l'épaule, le sac de voyage. Les autres compagnons chamarrés de rubans et tenant en main leurs cannes, suivent à quelque distance, sur deux rangs et en colonne. Tous sont en outre munis de verres et de bouteilles bien remplies. Au sortir de la ville, un compagnon entonne le chant de départ, dont les autres répètent le refrain en



chœur. Lorsque l'on a ainsi parcouru un certain espace, la troupe s'arrête : c'est l'instant de la séparation, à laquelle on prélude par des démonstrations mystérieuses qui varient selon le devoir des compagnons. Ces puériles démonstrations qui se nomment la *Guillebrette*, sont toujours suivies d'accolades et surtout de copieuses libations ; et à mesure que les bouteilles se vident, elles sont jetées avec dédain à travers champs. Le signal de la séparation est ensuite donné, et le voyageur s'éloigne seul pendant que ses camarades reprennent le chemin de la ville.

Si tout se passait toujours paisiblement et conformément à ce programme, — à part les scènes d'ivrognerie, à part l'argent gaspillé et le temps perdu, — il n'y aurait pas grand'chose à redire ; mais on a malheureusement vu dans ces cas de trop fréquentes infractions au bon ordre. Si deux conduites de professions et de devoirs différents viennent à se rencontrer sur le même terrain, il est impossible alors que les deux troupes se séparent sans avoir mesuré leurs forces à coups de poings et de bâtons.

Ces rencontres purement fortuites sont assez rares, mais il en est d'autres où le hasard n'entre pour rien. Le jour d'une conduite en règle, il arrivait assez souvent autrefois et bien plus rarement aujourd'hui que des compagnons d'un devoir ennemi organisaient ce qu'on appelle une *fausse conduite*, et s'en allaient à la rencontre de la colonne rentrante, bien armés pour l'agression. Dès qu'ils l'apercevaient, ils la topaient, et les devoirs respectifs déclinsés, les deux partis s'attaquaient avec fureur : le sang coulait et, la plupart du temps, des blessés et des morts restaient sur le champ de bataille.

A ces collisions entre rivaux, il faut ajouter les rixes qui parfois éclatent entre les hommes d'une même conduite. Quand on a bien bu, qu'on a la tête échauffée par le vin et les chansons, un mot pris de travers, une parole imprudente ou mal interprétée, une curiosité indiscreète a bien vite jeté une pomme de discorde au milieu de la bande : alors on en vient aux coups, premier et dernier argument du Compagnonnage. Moreau, le serrurier *sociétaire*, raconte ainsi l'issue d'une conduite dont il fut acteur et témoin dans la ville de Nantes, alors qu'il était encore aspirant dans le devoir de maître Jacques.

« En 1833, dit-il, j'assistai malgré moi, car j'ai toujours cherché à éviter les occasions de querelles, à une grande conduite que nous fîmes avec les compagnons forgerons. Il partait un de ces derniers en compagnie d'un aspirant serrurier. Arrivés au bout du faubourg de Pont-Rousseau, route de La Rochelle, c'est-à-dire après avoir fait près d'une lieue en chantant des refrains plus ou moins bellicieux, les compagnons prirent les devants pour faire la *Guillobrette*. Les serruriers ne faisant pas grand bruit d'habitude, restèrent sur la route ; mais les forgerons auxquels il faut beaucoup d'appareil, se placèrent sur un gazon situé entre le fossé de la grande route et une haie vive. Ils y formèrent un cercle compacte, en inclinant la tête vers le centre qui était garni de cannes et de bouteilles. Là ils chuchottaient et par instants, poussaient tous ensemble des espèces de cris plaintifs ressemblant à des hurlements, dont les novices aspirants étaient fortement impressionnés. Ensuite ils se détachaient tour à tour pour faire avec le compagnon partant ces gesticulations, ces

démonstrations qui constituent la *Guillebrette*. Sur la fin de cette longue et monotone cérémonie, nous entendîmes tout-à-coup des cris, des menaces, des injures, des trépignements, un brouhaha épouvantable, dans le champ voisin. Que se passait-il donc ? — Deux aspirants serruriers s'étaient secrètement introduits dans le champ et se tenaient cachés derrière la haie qui le séparait de la pièce de gazon. Le compagnon qui faisait sentinelle aperçut nos deux curieux épiant avec avidité les mystérieux secrets de maître Jacques : sauter dans le champ et tomber à grands coups de canne sur les deux indiscrets, fut l'affaire d'un instant. Les aspirants pris à l'improviste, cherchèrent à fuir, mais pressés par les coups redoublés d'un adversaire en fureur, ils lui firent face, et après une lutte très-vive, parvinrent à lui enlever sa canne, qui ne tarda pas à être reprise par les compagnons accourus aux cris de leur sentinelle.

» Cette bataille improvisée finit par devenir sanglante, à cause du grand nombre des combattants, et de l'heure avancée du soir, qui vint augmenter la confusion. L'ordre ne se rétablit qu'avec beaucoup de peine, par les efforts empressés des compagnons serruriers. »

En terminant cette citation, disons que la facilité croissante et le bon marché des voyages par les voitures publiques rendent de plus en plus rares ces bruyantes et bacheliques promenades.

Il n'est pas contestable qu'à l'origine une pensée symbolique et profonde ne présidât à ces singulières cérémonies et aux mystères des initiations ; aujourd'hui, cette pensée mystique a presque entièrement disparu ou n'est plus com-

prise : elle n'a laissé qu'une forme puérile et vaine qui demande à disparaître à son tour. Ce qui ne sert plus à rien finit presque toujours par nuire. Nous en avons déjà fait la remarque, l'initiation antique a perdu toute sa majestueuse grandeur : souvent, — si elle ne se borne pas à n'être plus qu'une vaine forme, — elle n'est dans certains corps d'état qu'une fatale occasion de boire et de se gaudir aux dépens du récipiendaire. Qu'on nous dise si une farce telle que celle que nous allons décrire ne doit pas laisser un germe de rancune dans le cœur d'un homme, si simple et si naïf qu'on le suppose ; car ce n'est guère qu'avec des jeunes gens doux et timides qu'on ose se comporter ainsi :

« Pour recevoir un aspirant, dit M. Moreau, on commence par faire un petit festin, but principal de la réunion. On chante et surtout on boit beaucoup, en attendant l'heure de minuit. Alors on bande les yeux du récipiendaire et on l'introduit dans une salle préparée d'avance. Un homme, caché dans un coin, lui adresse d'une voix tonnante les questions les plus bizarres, auxquelles on lui suggère des réponses équivalentes. Puis, s'il ne paraît pas suffisamment effrayé pour prêter quelque terrible serment n'ayant d'autre but que de l'effrayer davantage encore, on le prend à quatre dans un drap de lit et on l'y fait sauter jusqu'à ce qu'il demande grâce. Enfin, le plus mauvais plaisant de la bande, après avoir lâché ses bretelles, lui ordonne de baiser *maître Jacques* !! La réception finit comme elle a commencé, c'est-à-dire qu'on boit de plus belle, et le nouvel aspirant paie la dépense pour prix du surnom qu'on lui donne. » Or, remarquons que le pauvre

néophyte, de la crédulité duquel on a si bien abusé, n'a pas même obtenu un titre de quelque valeur pour ses peines et pour son argent. Un aspirant est toujours admis sans aucun cérémonial ; l'ouvrier ne subit d'épreuves et d'initiation qu'au moment d'être reçu compagnon. Quelques sociétés de Compagnonnage et notamment celle des cordonniers, interdisent sévèrement, sous peine d'expulsion, ces cérémonies dérisoires et blessantes pour la dignité d'un honnête homme. Espérons que cet exemple finira par être universellement imité.

Un autre abus qu'il nous reste à signaler dans les réceptions, c'est le droit d'admission. Ce droit s'élevait autrefois à des sommes assez importantes, mais de beaucoup réduites aujourd'hui. Elles pourraient sans inconvénient être diminuées encore.

**DÉPENSES.** — Dépenser, dépenser beaucoup, à propos de tout et à propos de rien, c'est une des plus graves accusations qu'on ait à porter contre les habitudes invétérées du Compagnonnage. Les honneurs mêmes, qui devraient être une récompense du mérite et du zèle, sont souvent une cause de perte d'argent à ajouter à la perte de temps qu'elles entraînent. A ce propos, écoutons M. Perdiguier : — « J'ai occupé, dit-il, pendant sept mois à Lyon la première charge de ma société (celle des menuisiers gavots) ; j'étais jeune, actif, dévoué ; je fis tout ce que je pus pour elle, et je dus pourtant, durant ou après ce règne limité, faire venir de chez mes parents, à diverses reprises, un total de 320 francs. Avec cela je pus agir, puis me liquider envers tout le monde. Sans cela j'étais cloué dans Lyon bien longtemps. Je puis

affirmer que beaucoup de ceux qui m'ont précédé ou suivi dans cette charge n'ont pas été plus heureux que moi. »

Voyez l'avantage d'être *premier compagnon* ! Trois cent-vingt francs de déficit en sept mois, sans y comprendre le temps et le fruit du travail d'un ouvrier distingué, laborieux, rangé, économe ! S'il n'y avait encore dans le Compagnonnage que des dépenses honorables à supporter ; mais comment qualifier ces amendes supputées en litres de vin, exigées en vertu même du règlement, à tout propos et souvent pour les délits les plus frivoles, comme de dire *monsieur* à un camarade au lieu de *coterie* ou de *pays* ; d'appeler la *mère* *madame* ; d'oublier son pain sur la table ou de l'y retourner sens dessus-dessous ; ou bien encore de lire ces beaux règlements affichés chez la mère, sans avoir préalablement ôté sa casquette, etc..... « A voir de tels règlements, s'écrie M. G..., *père* des compagnons forgerons à Paris, et auteur d'un *Projet de régénération du Compagnonnage* ; à voir de tels règlements, on serait tenté de croire qu'ils ont été écrits avec la lie du vin qu'ils exigent à chaque phrase (1). »

---

(1) Ces règlements sont ainsi combinés que la plupart du temps une amende en engendre une multitude d'autres, se soldant toujours en bouteilles de vin. Ainsi, qu'un vin d'amende soit versé par le délinquant à ses camarades, nul n'a le droit de toucher à son verre avant que celui qui paie n'y ait mis la main ; nul n'a le droit d'y porter les lèvres avant le délinquant ; nul n'a le droit de boire avant lui, ni plus que lui. Si, faisant semblant de s'entonner une pleine rasade, il n'avale qu'une gorgée, malheur à qui aura dépassé cette mesure ! autant de nouveaux litres à payer qu'il y a

On voit que nous ne sommes pas seul à demander la transformation du Compagnonnage, et que le premier cri de réforme est sorti de la poitrine même de quelques généreux compagnons.

UNE SCISSION. — Cette revue des principaux abus du Compagnonnage serait incomplète, si nous ne parlions des difficultés qui sont survenues entre les compagnons menuisiers du Devoir de Liberté, par suite du *troisième ordre* abusivement fondé parmi eux au commencement de ce siècle. On sait que cette association reconnaît des compagnons de trois degrés, les *reçus*, les *finis* et les *inités*. Ce sont ces derniers qui constituent le troisième ordre, l'ordre aristocratique ; et comme, à ce titre, ils s'attribuent sur les autres un droit de suprématie que le talent et le mérite ne justifient pas, qu'ils prennent avec eux des airs d'autorité et d'arrogance blessants, il en est résulté, en 1841, une grave scission parmi les membres de la société ; scission assez importante pour avoir porté Agricol Perdiguier à en publier une histoire détaillée, formant à elle seule un volume de cent cinquante pages. Nous n'avons pas le projet de refaire cette notice qui n'a guère d'intérêt en dehors du cercle des Enfants de Salomon, mais on n'aurait jamais idée de tout ce que peut inspirer une passion vulgaire et haineuse, si nous ne citions ici quelques lignes de l'une des lettres échangées à cette

---

de verres touchés ou vidés en contravention à la règle ! Si cependant le délinquant est un homme raisonnable, il peut couper court à cette génération indéfinie de pots de vin, en disant : « je bois sans amendes. »

triste occasion, sur tout le tour de France, pour amener une conciliation par l'abolition du troisième ordre. Ceux qui réclamaient cette abrogation d'un vain titre connaissent bien mal le cœur humain ! L'épître dont nous parlons était adressée aux dissidents de Lyon par les *compagnons initiés* de Montpellier. Elle débute en ces termes :

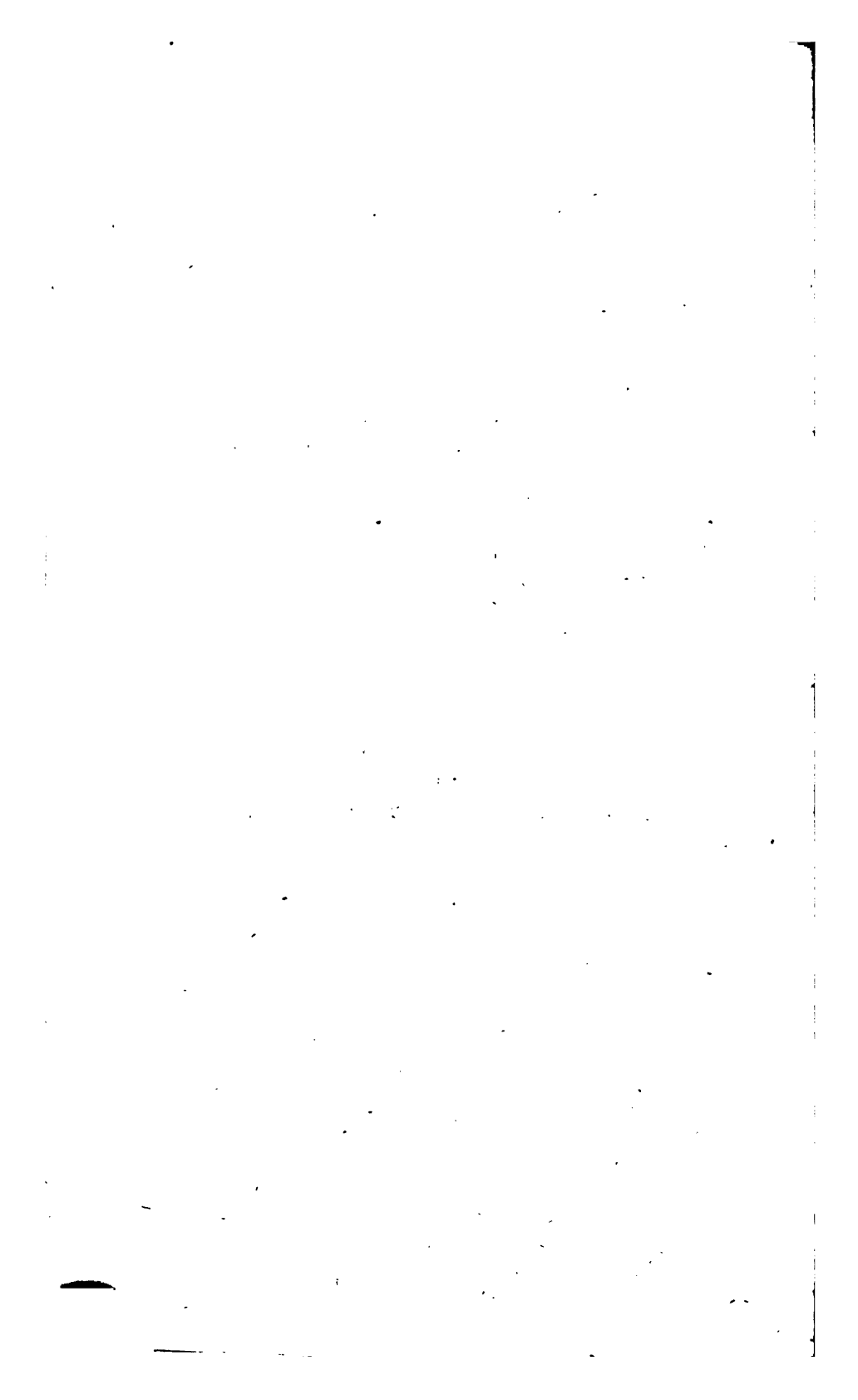
« C'est inutile de vous saluer, ô lâches ! renégats que vous êtes... tas de mauvais sujets que vous êtes, polissons que vous êtes ; savetiers qui ne savez pas seulement de quelle main tenir le compas, etc... »

La missive entière est de ce style ignoble, et la plume tombe de dégoût en essayant de la transcrire. Une institution capable d'engendrer de telles monstruosité est, nous ne disons pas à détruire, mais à refaire ; c'est notre dernier mot.

Ici se termine de fait l'histoire du Compagnonnage ; il ne nous reste plus qu'à donner l'explication de quelques usages et expressions qui lui sont spéciales, et qui n'ont pas été expliquées, ou ne l'ont été qu'incomplètement dans le cours de ce travail : ce sera l'objet de notre dernier chapitre.

---





## CHAPITRE HUITIÈME.

---

### DE QUELQUES PRATIQUES, LOCUTIONS ET EXPRESSIONS PARTICULIÈRES AU COMPAGNONNAGE.

ACQUIT. — (Voir *Levage d'acquit.*)

ASSEMBLÉES. — Chaque société de Compagnonnage se réunit en assemblée générale le premier dimanche du mois. Dans cette réunion, tout compagnon est tenu de venir verser le montant de sa cotisation personnelle à la caisse commune. En outre de ces assemblées mensuelles régulières, des réunions extraordinaires peuvent être indiquées pour des cas d'urgence.

ASSISTANCE. — FUNÉRAILLES. — GUILLEBRETTE. — Chaque société accorde, dans une certaine proportion, secours et assistance à ses membres. Souvent ces secours les suivent de ville en ville jusqu'à destination, s'ils n'ont pas de ressources personnelles pour subvenir aux frais de déplacement.

Un compagnon mis en prison pour une cause non flétrissante, et surtout pour des affaires de corps, peut y

être secouru par les siens. Malade, on le soigne, on le veille à domicile, ou bien on le visite à l'hôpital en lui assurant parfois une subvention de 50 centimes par jour, qui lui est remise en masse à sa sortie.

Au décès d'un sociétaire, la société assiste aux funérailles du défunt et en paie les frais. Au bout d'un an, une cérémonie commémorative est célébrée en son honneur. Le jour des obsèques, le corps est placé sur un corbillard ou porté à l'épaule par quatre ou six membres de sa société, qui se relèvent tour à tour. Le cercueil est décoré de deux cannes en croix, d'un compas et d'une équerre entrelacés et surtout des couleurs de l'association. Les compagnons qui assistent au convoi ont un crêpe au bras et à la canne ; ils marchent sur deux files d'un air recueilli. Arrivé au cimetière, le cercueil est déposé sur le bord de la fosse, et lorsque l'assistance s'est formée en cercle autour du mort, un camarade prononce son éloge et raconte tous les soins qui lui ont été prodigués pour le conserver à ses amis. L'orateur pose ensuite un genou en terre et prononce pour le repos de son âme une courte prière suivie à voix basse par tous les assistants également agenouillés. Après la prière, la bière est descendue dans la fosse, puis, sur la partie du terrain la plus unie, deux cannes sont posées en croix pour procéder à la *guillebrette* funéraire qui s'exécute de la manière suivante : Deux compagnons postés de front se regardent fixement, font demi-tour sur le pied gauche, portent le droit en avant, et se placent de telle sorte que leurs quatre pieds occupent chacun un des quatre angles formés par l'intersection des cannes. Cela fait, ils se prennent la main

droite, se parlent à l'oreille et s'embrassent (1). Enfin, après que tous les compagnons se sont, deux par deux, donné cette accolade, ils s'agenouillent pour prier de nouveau autour de la tombe, et y jettent ensuite chacun trois pelées de terre. Dès que la fosse est comblée, tout le monde se retire en bon ordre et en silence.

Ce mode de funérailles offre quelques variantes de Compagnonnage à Compagnonnage. Dans quelques corps d'état, le discours funèbre fait place à des espèces de hurlements, de cris lamentables auxquels le public profane ne comprend rien. Lorsque le cercueil est descendu dans la fosse, chez beaucoup d'enfants de maîtres Jacques, un compagnon y descend aussi et se couche sur le mort, puis un linceul étendu à fleur de terre les recouvre l'un et l'autre et les dérobe à tous les yeux. Alors le compagnon fait entendre des lamentations souterraines auxquelles répondent

---

(1) A propos de cette mystérieuse guillebrette, disons un mot de certaines jongleries sans but, que, sous le nom ambitieux de mystères, pratiquent quelques compagnons pour jeter de la poudre aux yeux des niais non compagnons qui les regardent. « Lorsque les compagnons gavots convoquent l'assemblée, si l'ouvrier auquel ils s'adressent nettoie gravement son établi, croise l'équerre et le compas sur un bout de cet établi, noue sa cravate, passe sa veste, prend son chapeau et s'avance silencieusement, en faisant force salamalets, vers l'un des compagnons qui a planté sa canne dans un trou de valet et l'attend pour lui dire tout bas à l'oreille : « Vous vous trouverez demain, à deux heures, chez la mère, » ils ont fait un mystère ! »

(Moreau : — *De la Réforme des abus du Compagnonnage*, page 136.)

les cris lugubres de l'assemblée, en commémoration de la cérémonie du même genre accomplie pour la première fois sur la tombe de maître Jacques.

Le règlement des compagnons cordonniers établit qu'en sus des frais d'enterrement, la société doit à la tombe du défunt une croix de 1 mètre 70 centimètres, tout compris, laquelle porte le nom de famille et le nom du pays de l'ouvrier décédé et son âge, et enfin les quatre lignes suivantes en forme d'épithaphe :

Passant, qui que tu sois ,  
Prie Dieu pour moi ;  
J'ai été ce que tu es ,  
Et tu seras ce que je suis.

Il est rare qu'en sortant du cimetière où ils viennent de déposer un des leurs, les compagnons n'aillent pas au cabaret noyer leur tristesse dans le verre et terminer l'éloge du défunt.

Si, dans une ville, une société se trouve en souffrance, elle est généralement secourue par les sociétés sœurs des autres localités, auxquelles elle fait appel. On le voit, les véritables lois du Compagnonnage sont pleines d'humanité, ne commandent que la bienfaisance, les égards réciproques ; mais elles ne sont que trop souvent bien mal interprétées.

**BOUCLES D'OREILLES.** — Les charpentiers drilles portent des anneaux de l'un desquels pendent l'équerre et le compas croisés, et de l'autre la biseau. Les maréchaux portent un fer à cheval ; les couvreurs, un martelet et une aissette ; les boulangers, une raclette. Chacun de ces états croit avoir seul le droit de porter ainsi les attributs qu

armes parlantes de son métier. On a vu de violentes querelles s'engendrer à propos de ces colifichets.

**CAISSES DE SECOURS MUTUELS.** — Depuis 1836 environ, on voyait, dans quelques villes, les ouvriers retirés du Compagnonnage, unis à d'autres ouvriers libres, se former en sociétés de secours mutuels, et cette excellente institution allait s'étendant de plus en plus. Malheureusement, des têtes exaltées par les événements de février 1848, ayant mêlé des passions politiques à une question de pure bienfaisance, l'autorité s'est vue contrainte de dissoudre un grand nombre de ces sociétés, et d'apporter de sévères restrictions à la constitution des autres.

**CANNES.** — Tous les compagnons portent des cannes. Les uns les ont courtes, les autres longues. Ces cannes, garnies de longs ambouts de cuivre ferrés et plombés, sont de véritables armes de combat. Les jours de cérémonies, les cannes sont ornées de longs rubans flottants. C'est une grande prouesse, dans une mêlée, que d'enlever sa canne à un adversaire.

Les compagnons charpentiers ne portent que des cannes à tête noire; les cannes des tailleurs de pierres, au contraire, ont toujours la poignée blanche.

**COMPAGNONS ET MAÎTRES. — INTERDIT.** — Un bourgeois ne peut employer, sous la garantie de leur société, que des compagnons d'un même devoir: si des membres d'une autre société entraient chez lui, ils ne le pourraient faire que comme ouvriers indépendants, sans que leur société demeurât responsable pour eux vis-à-vis du maître. Si un chef d'industrie a besoin d'un ou de plusieurs ouvriers, il s'adresse au premier compagnon qui charge le rouleur de

les lui procurer. Les plaintes réciproques sont portées au *premier compagnon*, qui doit s'efforcer d'amener une conciliation. En cas de dissidences graves, il arrive quelquefois qu'un maître congédie tous ses ouvriers pour en prendre de nouveaux parmi ceux d'une autre société. D'autres fois, ce sont les ouvriers qui sont mécontents de leur patron, surtout s'il a cherché à réduire les salaires ; alors ils tâchent de s'entendre avec toutes les sociétés de Compagnonnage pour mettre sa maison en *interdit*, soit pour un temps déterminé, soit pour toujours. Alors malheur au maître frappé de l'interdit ; il est ruiné, perdu, s'il n'a pas d'autre moyen d'existence que son industrie.

Ce genre d'interdiction a été autrefois un des moyens les plus puissamment employés par les ouvriers pour contenir des maîtres trop tentés d'abuser des prérogatives exorbitantes que leur donnait la maîtrise.

**CONCURRENCE ET CONCOURS.** — Lorsqu'une société de Compagnonnage est seule installée dans une ville, elle désire, bien entendu, y conserver toujours le monopole des travaux de sa profession ; et si une autre société veut y venir également fixer sa résidence, la guerre éclate aussitôt entre les deux corporations rivales. On se querelle, on s'injurie, on se provoque, et puis l'on en vient aux mains. La bataille terminée, si l'on n'en est pas plus avancé pour cela, si personne ne veut renoncer à ses prétentions, les concurrents se défilent alors à l'ouvrage : un sujet de concours est choisi, des lettres sont expédiées sur le tour de France pour faire appel aux plus habiles ouvriers de chaque société, aux hommes les plus capables de produire un chef-d'œuvre, lequel devra être

soumis à l'appréciation de juges consciencieux et compétents. La société dont le chef-d'œuvre est reconnu le plus parfait, obtient le prix du concours ; c'est-à-dire qu'elle demeure en paisible possession de la ville jouée, tandis que le parti vaincu s'éloigne immédiatement, à moins cependant qu'il n'ait été convenu qu'il pourra rester en payant aux vainqueurs une somme stipulée d'avance.

Vers l'année 1720, les tailleurs de pierres, compagnons étrangers, jouèrent ainsi pour cent ans la ville de Lyon contre les compagnons passants. Ces derniers perdirent, et se soumettant à leur sort, abandonnèrent la place aux vainqueurs ; mais les cent années d'éloignement, stipulées dans les conditions du concours, étant expirées, ils revinrent à la charge. Résistance nouvelle des compagnons étrangers, bataille et deuxième expulsion par la force des compagnons passants. Ceux-ci trouvant Lyon si difficile à enlever d'assaut, convertirent le siège en blocus : en d'autres termes, ils se fixèrent dans les environs de Tournus où l'on taille une grande quantité de pierres pour les constructeurs lyonnais. Alors, sortie des compagnons étrangers qui veulent débusquer l'ennemi de ses retranchements ; résistance outrée des compagnons passants, collision sanglante, morts et blessés jonchant le champ de bataille. A la suite de cet engagement dans la chaleur duquel l'autorité publique avait été méconnue, de nombreuses arrestations eurent lieu, et plusieurs condamnations à la réclusion et même aux travaux forcés furent prononcées. Parmi les condamnés se trouvaient des hommes honorables, dignes d'être cités pour leurs bons antécédents, mais qui sans doute avaient eu le tort d'oublier,



dans cette circonstance où l'esprit de corps était engagé, les lois éternelles de l'humanité et de la justice.

En 1808, les serruriers des deux camps jouèrent la ville de Marseille. Les devoirants avaient confié le soin de leur cause à un ouvrier dauphinois, les gavots, à un lyonnais. Ces deux hommes furent enfermés dans deux ateliers séparés, placés sous la surveillance de chaque parti opposé, et l'on ne pouvait leur faire passer que des aliments ou des objets nécessaires à la fabrication d'une serrure, objet désigné pour sujet du concours.

Après plusieurs mois de claustration et le terme fatal expiré, les deux compagnons furent rendus à la liberté et leur travail soumis au jugement des experts. Le Dauphinois, ou plutôt le *Dauphiné*, pour nous servir du surnom consacré sur le tour de France, avait exécuté une magnifique serrure dont la clé était plus magnifique encore. Quant au Lyonnais, il avait passé tout son temps à fabriquer les outils qui devaient servir à l'exécution de sa serrure. C'étaient autant de petits chefs-d'œuvre assurément, mais de serrure, point ! Il fut donc déclaré vaincu et avec lui la Société qui l'avait pris pour mandataire.

Ce Lyonnais, véhémentement accusé par ses co-associés d'avoir cédé à la corruption, partit sans bruit de Marseille pour aller au loin cacher sa honte. Depuis ce moment, on n'a plus entendu parler de lui.

En dépit de l'arrêt prononcé, cette affaire, — où probablement toutes les lois de la loyauté n'avaient pas été strictement observées, — ne fut pas terminée par le concours, car elle donna lieu postérieurement à plusieurs violentes collisions.

A Montpellier, les compagnons menuisiers de Salomon et ceux de maître Jacques, après plusieurs escarmouches d'un résultat douteux, se portèrent, en 1823, le défi de la main-d'œuvre. Les deux ouvriers engagés dans la lutte étaient, dit-on, de véritables artistes; mais leurs travaux n'étaient pas terminés que des contestations surgirent, et l'on se battit de plus belle. Après le combat, chaque parti chanta victoire, et l'affaire est encore à juger.

Le compagnon du Devoir avait exécuté un véritable tour de force de menuiserie et de trait : sa chaire n'avait dans ses joints ni colle, ni pointes, ni chevilles; elle ne tenait que par ses bons assemblages et par un gland en cul-de-lampe formant écrou. On pouvait donc démonter cette chaire à volonté, et la remonter pièce à pièce.

Lors de la rupture du concours, l'autre chaire n'était pas encore terminée; elle s'est achevée depuis, et des connaisseurs affirment que, même avec sa colle et ses chevilles, elle est supérieure à la première en bon goût, en élégance et en effet.

Il est fâcheux que ces sortes de concours n'aboutissent le plus souvent qu'à des actes de violence, à des voies de fait, autrement l'usage en pourrait être étendu avec avantage. Ce serait un noble moyen de terminer pacifiquement des contestations douteuses, et un puissant stimulant au perfectionnement des arts. On ne peut que les condamner dans les termes où ils se présentent aujourd'hui.

**CONDUITE EN REGLE. — FAUSSE CONDUITE. — GUILLEBRETTE DE PARTANCE.**— Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit dans le chapitre précédent (page 131), rela-

tivement à la conduite et à la fausse conduite ; disons seulement que ces démonstrations que le compagnon partant et ses camarades pratiquent au moment de se séparer, et que l'on nomme tantôt *guillebrette*, tantôt *accolade*, suivant le corps d'état, se passent de la sorte : les officiants agissent deux à deux et placent leurs pieds dans les quatre angles formés par deux cannes en croix, comme pour la guillebrette funéraire, puis ils s'inclinent l'un sur l'autre pour se marmotter des paroles mystérieuses à l'oreille. Pendant ce temps, un troisième compagnon verse du vin dans leurs verres, et après quelques gesticulations, les deux premiers font chacun une quinzaine de pas en s'éloignant l'un de l'autre, puis ils se retournent, s'arrêtent un instant pour se faire certains signes cabalistiques, et enfin se rapprochent l'un de l'autre. Cette manœuvre monotone se répète trois fois, avec la gravité de mandarins chinois qui se font la révérence selon les prescriptions du tribunal des rites, et chaque compagnon de la conduite y passe à son tour.

CONDUITE DE GRENOBLE. — Cette conduite est une cérémonie des plus humiliantes, à laquelle on soumet quelquefois un compagnon qui a mérité d'être expulsé de sa société pour vol, escroquerie aux dépens de ses camarades, ou toute autre action vraiment honteuse.

« J'ai vu, dit M. Perdiguier à ce sujet, une salle remplie de compagnons, au milieu desquels se tenait un homme à deux genoux, pendant qu'ils buvaient et trinquaient à l'exécration des voleurs. Quant au patient, on lui entonnait verres d'eau sur verres d'eau, et lorsqu'il ne pouvait plus avaler, on lui jetait le liquide au visage. Le verre qu'il avait souillé de ses lèvres fut ensuite brisé, ses cou-

leurs furent brûlées ; puis le rouleur le fit lever, le promena par la main autour de la salle, en l'arrêtant en face de chaque compagnon, qui lui appliquait sur la joue un soufflet plus pesant par la honte que par la violence. Pour terminer son supplice, la porte lui fut enfin ouverte, mais au moment où il allait franchir le seuil, un pied brusquement levé l'atteignit dans la partie qu'on ne nomme pas. Qu'avait donc fait cet homme ? Il avait volé. »

COTERIE. — (Voir *Pays*.)

COULEURS ET RUBANS. — Résumant ce que nous avons successivement expliqué au courant de notre travail, nous dirons que les couvreurs, les charpentiers et les tailleurs de pierre, compagnons passants, ont des rubans diaprés de couleurs variées. Ils les portent au chapeau. Les couvreurs les laissent flotter derrière le dos, et les charpentiers les ramènent sur le devant de l'épaule gauche ; les tailleurs de pierre également, mais moins bas. En général, il est admis que celui qui monte au faite des édifices doit porter ses rubans au sommet du chapeau.

Les tailleurs de pierre, compagnons étrangers, ont des rubans brillants de toutes couleurs. Ils se les attachent au cou pour les laisser flotter sur la poitrine.

Les menuisiers et les serruriers du Devoir de Liberté les portent bleus et blancs, attachés au côté gauche. Les menuisiers, les serruriers du devoir et presque tous les compagnons devoirants ont le rouge, le vert et le blanc pour couleurs premières, puis ils en cueillent d'autres, en voyageant, dans chaque ville du tour de France. Tous les attachent, du côté gauche, à une boutonnière plus ou moins haute de l'habit.

Les teinturiers portent des ceintures écarlates.

Les compagnons qui portent leurs couleurs au chapeau, s'en attachent également au côté.

Le plus grand affront qu'on puisse faire à un compagnon, c'est de lui arracher ses couleurs ou sa canne. C'est, comme pour le soldat, une insulte à la cocarde, au drapeau.

**EMBAUCHAGE.** — *Embaucher* un ouvrier, signifie le prendre à travailler chez soi ou lui trouver un patron. Tout compagnon embauché par le rouleur doit lui payer un repas. Si le rouleur fait plusieurs embauchages le même jour, il se contente généralement d'un seul repas, soldé en commun par tous les ouvriers embauchés, bien qu'il ait le droit d'exiger autant de repas qu'il a embauché de camarades. Tous les autres services du rouleur se rendent gratuitement.

Chez les cordonniers, au lieu du repas d'embauchage, l'aspirant qui arrive dans une ville paie un franc à la caisse; dite *botte générale*; à moins qu'il ne fasse qu'un séjour de moins d'une quinzaine, auquel cas il ne doit rien. Les compagnons seuls, remplissant à leur tour la charge de rouleur, sont, à cause des embarras de cette fonction, exemptés de ce droit d'un franc.

La Société de l'Union n'exige rien pour embauchage.

**FÊTES PATRONALES.** — Les tailleurs de pierre et les couvreurs fêtent l'Ascension; les charpentiers, saint Joseph; les menuisiers, sainte Anne; les serruriers, saint Pierre; les maréchaux, saint Éloi d'été; les forgerons, saint Éloi d'hiver; les cordonniers, saints Crépin et Crépinien; les boulangers, saint Honoré, etc.

Le matin du jour de la fête, les compagnons, réunis chez la mère, vont entendre la messe. De retour chez la mère, on élit le chef nouveau dans quelques sociétés, puis ensuite on s'attable pour le repas de corps. Dans beaucoup d'associations placées sous le patronage de maître Jacques, les compagnons font table à part des aspirants, ainsi que nous l'avons déjà dit. Le bal suit généralement le banquet; et de même que pour le dîner, les aspirants sont obligés de former leurs danses dans un local distinct de celui des compagnons. Dans les autres sociétés, tous les rangs restent fraternellement confondus. Le plus souvent, les ouvriers invitent à leurs bals, qu'animent la cordialité et la gaieté les plus franches, leurs patrons d'atelier ainsi que leurs enfants et leurs femmes.

**FUNÉRAILLES.** — (Voir *Assistance*.)

**GUILLETTE.** — (Voir *Assistance et Conduite*.)

**HURLEMENTS.** — A l'exception des tailleurs de pierre, des menuisiers et serruriers, la plupart des autres compagnons sont dans l'habitude de hurler dans toutes leurs cérémonies. Ils appellent cela chanter, par la seule raison qu'ils articulent, ou à peu près, des mots intelligibles pour eux seuls. Il n'est pas besoin de répéter que cette barbare coutume, qui rappelle les chants sauvages et gutturaux des races caraïbes, est tout-à-fait inconnue des sociétaires de l'Union, qui se bornent sensément à jouir des bienfaits de l'association sans y mêler aucune des pratiques surannées de l'antique Compagnonnage.

**INTERDIT.** — (Voir *Compagnons et Maîtres*.)

**LEVAGE D'ACQUIT.** — Lorsqu'un ouvrier quitte un atelier, le rouleur le ramène chez son patron pour savoir

s'ils n'ont rien à se réclamer l'un à l'autre : c'est ce qu'on appelle *lever l'acquit*. Lorsqu'un ouvrier passe d'une société dans une autre, celle qui l'accueille fait lever son acquit chez les compagnons abandonnés, pour s'assurer qu'il est en règle et qu'il s'est toujours bien conduit parmi eux.

L'acquit d'un ouvrier est donc une espèce de *quitus* de toutes ses obligations, et lorsqu'un compagnon doit quitter la ville où il a séjourné, on a toujours soin, avant de le laisser partir, de lever son acquit chez la mère et auprès de sa Société.

**MÈRE.** — Lorsqu'un compagnon se rend dans la maison où la Société siège, mange et tient ses assemblées, il dit : « Je vais chez la mère, » même si elle est tenue par un homme. Ainsi ce mot de *mère* indique, non-seulement la maîtresse de l'auberge, mais l'auberge elle-même. L'hôte est le *père* des compagnons, sa femme leur *mère*, les enfants et les domestiques leurs *frères* et *sœurs*, et les appeler autrement est un tort qui ne s'expie que par le paiement d'une amende.

Jusqu'à un certain degré, tous les membres d'une Société sont solidaires vis-à-vis de la mère. Il n'est pas rare de voir un père ou une mère de compagnons les aimer comme leurs propres enfants. C'est, il faut le reconnaître, une des plus touchantes coutumes du Compagnonnage.

**MYSTÈRE.** — (Voir *Assistance*, la note.)

**PAYS.** — **COTERIE.** — On sait qu'en général les compagnons se traitent entre eux de *Pays*, au lieu de monsieur ou de citoyen. Chez les tailleurs de pierre et les charpentiers, c'est le mot *Coterie* qu'on emploie dans le même sens.

**PELERINAGE.** — Rarement, autrefois, un enfant de mai-

tre Jacques, faisant son tour de France, traversait la Provence sans aller en pèlerinage à la Sainte-Baume, près de Brignolles, dans le département du Var, et sans en rapporter quelque souvenir.

Tout ce qui provenait de ce lieu spécial de dévotion était considéré comme sacré sur le tour de France. Dans ce siècle, où tant d'atteintes ont été portées à la foi antique, le pèlerinage de la Sainte-Baume est devenu plus rare; beaucoup de compagnons, néanmoins, visitent encore cette grotte vénérée, où, suivant la vieille légende, sainte Magdeleine vint se réfugier et mourir après le crucifiement du Sauveur, et où, — suivant une tradition encore plus contestable des enfants de maître Jacques, — leur illustre fondateur rendit le dernier soupir.

Leurs dévotions accomplies, les compagnons pèlerius cueillaient dans un bois voisin quelques branches d'arbres qu'ils emportent à la main et au chapeau. En mémoire de leur pèlerinage, ils achètent du gardien de la grotte une lithographie qui la représente avec le saint pilon (1), et le monastère qui élève non loin de là ses antiques murailles (2). Enfin, ils vont à vingt kilomètres de là, au

---

(1) Rocher dans les entrailles duquel s'enfonce la Sainte-Baume.

(2) Baume vient du provençal *baouma*, signifiant une grotte. Autrefois, aucun sentier n'existait pour conduire de l'autre sacré au sommet du rocher, et l'on prétend que la glorieuse pénitente était, sept fois par jour, portée sur les ailes des anges à ce sommet pour y faire sa prière. Aujourd'hui que des degrés ont été taillés dans le roc, personne n'a plus besoin de l'intervention céleste pour faire cette ascension.



bourg de Saint-Maximin, chercher un étui ou rouleau de ferblanc contenant, sous le nom de *jeu* ou *pacotille*, des rubans aux couleurs de leur Société, sur lesquels sont estampés les principaux traits du repentir et de la pénitence de la Magdeleine. Un chapelet à grains d'ivoire est également renfermé dans cet étui.

Par suite d'un privilège dont l'origine est perdue dans la mémoire des compagnons, cette précieuse pacotille leur est vendue, à l'exclusion de tout autre, par un charron qui tient ce privilège de ses pères et le passe à ses enfants. Comme tout monopoleur, le charron de Saint-Maximin, abusant de son droit exclusif, fait payer quarante francs à de pauvres ouvriers, ce qui certainement n'en vaut pas plus de quinze.

**REMERCIEMENT.** — Dans la plupart des professions, quand un compagnon a terminé son tour de France et qu'il veut se fixer quelque part, il remercie sa Société, c'est-à-dire qu'il s'en retire avec un certificat de moralité et de bonne conduite. C'est une sorte de congé honorable qui lui est délivré en grande assemblée par tous ses camarades. Mais, de même que le soldat en retraite continue de s'intéresser à la gloire de son ancien régiment, de même le compagnon retiré reste toute sa vie attaché de cœur à sa Société, et, sans prendre une part aussi active à ses actes, il lui refuse rarement sa contribution pécuniaire ou son concours personnel, selon l'exigence des cas.

Il est quelques Sociétés où l'on ne remercie jamais, notamment celle des tailleurs de pierre, compagnons étrangers.

**ROULEUR OU RÔLEUR.** — Dans les villes du tour de

France, chaque compagnon consacre, à tour de rôle, sous le titre de *rouleur* ou *rôleur*, une semaine à embaucher et à lever les acquits. Le rouleur est en outre chargé de convoquer, ou, selon le langage compagnonnique, de *commander* les assemblées. Les jours de conduite, c'est lui qui porte le sac du partant.

RUBANS. — (Voir *Couleurs*.)

SURNOMS. — On a vu que, dans tous les devoirs, excepté dans la Société de l'Union, de création moderne, les ouvriers ne se désignaient entre eux que par des surnoms. Il est très-probable que cet usage a pris naissance dans les temps de persécution, durant lesquels les membres des corporations cherchaient à se dérober à la justice séculière ou ecclésiastique, à l'aide de noms d'emprunt connus des initiés seuls. Aujourd'hui, ces surnoms sont devenus plus qu'inutiles, car il s'y joint ce grave inconvénient que, souvent à la porte d'un compagnon, on le demande en vain à tout son voisinage qui ne le connaît que sous son vrai nom, et que les lettres à son adresse ne peuvent lui être délivrées.

TOPAGE. — On sait déjà que si deux compagnons se rencontrent sur un grand chemin, ils se topent, et voici comment : parvenus à une vingtaine de pas l'un de l'autre, ils s'arrêtent, prennent une attitude particulière et s'interpellent ainsi :

— Tope !

— Tope !

— Quelle vocation ? (c'est-à-dire, quel métier ?)

— Charpentier. Et vous le Pays ?

— Tailleur de pierre.

— Compagnon ?

— Oui , le Pays ; et vous ?

— Compagnon aussi.

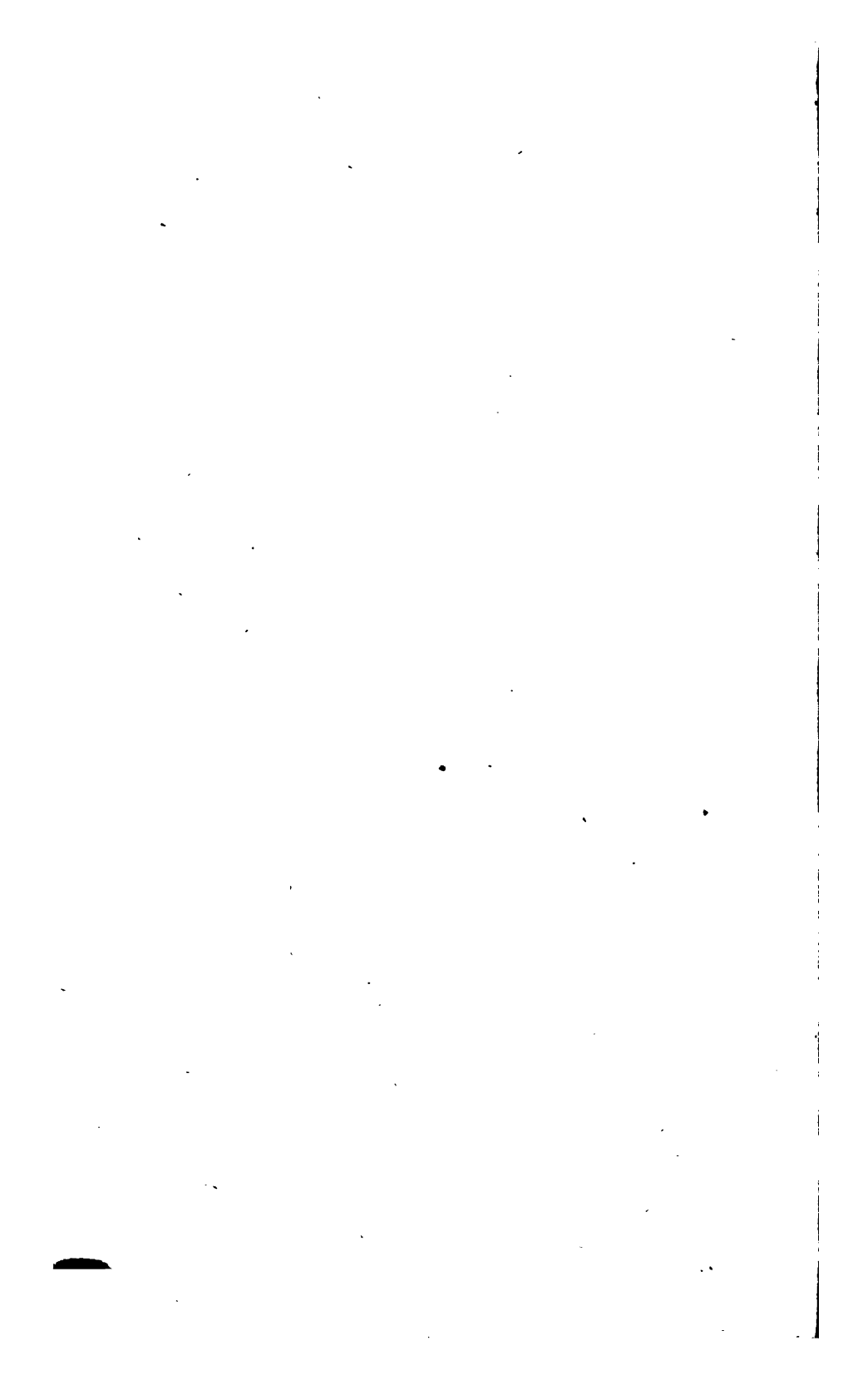
Alors ils se demandent à quel devoir ils appartiennent. S'ils sont du même devoir, ils se donnent la main et s'en vont fêter leur rencontre au plus prochain cabaret. Dans le cas contraire, après s'être grossièrement injuriés, ils finissent par en venir aux coups. De même que la conduite, le topage devient heureusement de plus en plus rare, par suite du bon marché des voyages en voiture publique. Espérons que l'adoucissement général des mœurs aidant, cette barbare coutume finira par s'éteindre tout à fait.

Les menuisiers et les serruriers du Devoir de Liberté ou de Salomon et les Sociétaires de l'Union ne topent pas; ils ont adopté d'autres moyens plus pacifiques de reconnaissance.

VILLES DU TOUR DE FRANCE. — Ces villes, dont le nombre est assez restreint, ne sont pas toutes les mêmes pour toutes les professions et tous les devoirs de Compagnonnage. Il en est cependant quelques-unes, les plus importantes de l'Empire, qui sont communes à tous les compagnons, et dans la plupart desquelles ils ont formé des bureaux d'administration. Ces villes sont : Paris, Auxerre, Chalon-sur-Saône, Lyon, Clermont-Ferrand, Avignon, Marseille, Nîmes, Béziers, Toulouse, Montpellier, Bordeaux, La Rochelle, Angoulême, Nantes, Angers, Saumur, Tours et Orléans. Depuis quelques années, plusieurs corps d'états ont ajouté Alger à cette liste; bien que hors du continent européen, son importance et sa proximité de la métropole lui méritaient cet honneur.

La Bretagne, sauf Nantes, la Normandie, les départements du Nord-Est et la plupart de ceux du centre sont de tout temps restés en dehors de la ligne du tour de France. Néanmoins, tout compagnon ou *sociétaire* qui, en s'écartant de cette ligne, désire conserver son droit à l'assistance des siens, dans une ville non classée ou *bâtarde*, comme ils disent, obtient cette faveur en faisant régulièrement verser au plus prochain bureau de sa Société, sa cotisation mensuelle, et en supportant les frais de correspondance et de transport de fonds.

---



## CONCLUSION.

---

Tels sont les détails, les renseignements, les faits que nous avons pu recueillir sur l'histoire et les coutumes du Compagnonnage. Lorsqu'on réfléchit que cette institution, dérivée de la plus haute antiquité, et qui ne compte certainement pas moins de trois siècles d'existence parmi nous sous sa forme actuelle, comprend la presque totalité des ouvriers de plus de trente corps d'états, et que cette nombreuse armée de travailleurs se renouvelle chaque année par vingt-cinq ou trente mille jeunes recrues (1), on est forcé de conclure qu'elle a jeté de profondes et fortes racines dans le sol, et qu'elle répond à des besoins réels, à deux sentiments perpétuellement empreints dans le cœur de l'homme, celui de la sociabilité et celui de sa propre conservation. Elle est donc d'une nature essentiellement vivace ; et, de même qu'elle a résisté à tous les

---

(1) Dans ce nombre sont confondus tous les novices, aspirants ou prétendants de chaque société, avec les compagnons et sociétaires en titre. Si ces derniers seuls étaient comptés, il faudrait réduire les chiffres des neuf dixièmes environ.

genres de traverses et de persécution, de même elle résistera à l'esprit frondeur d'une époque qui aime à saper les fondements du passé, souvent les plus respectables : des générations présentes, elle passera aux générations à venir, comme elle leur a été transmise par les générations écoulées. Toutefois, soumise à l'influence de mœurs nouvelles, elle subira d'importantes modifications; sans cesser d'être, elle se transformera. Le mal, des abus criants disparaîtront; le bien seul, le bien incontestable et majeur qu'elle comporte subsistera, et, lors même que tous les anciens Devoirs avec leurs formes surannées tomberaient décrépits, usés, vermoulus, ne laissant derrière eux que des associations analogues à la Société de l'Union, ce serait encore le Compagnonnage, ce serait toujours le Compagnonnage, avec son généreux et grand principe de fraternité, d'assistance mutuelle, avec sa large solidarité; moins ses légendes menteuses, ses traditions altérées, ses mystères suspects, ses jongleries inutiles (1), et surtout moins ses habitudes brutales, ses violences inhumaines, ses fratricides combats.

FIN.

---

(1) La seule bonne raison qu'on ait pu nous donner pour la conservation des pratiques secrètes du Compagnonnage, dont les jeunes gens des villes commencent à se gausser et à rire, c'est le respect superstitieux qu'elles inspirent toujours aux jeunes ouvriers campagnards arrivant du village. La haute idée qu'ils se font de l'initiation et des prérogatives qu'elle confère, est pour eux un puissant stimulant à se faire, par leur application au travail et leur bonne conduite, des droits au beau titre de Compagnon.

# INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS PAR L'AUTEUR.

---

NODIER. — *Souvenirs, Épisodes et Portraits.* — Paris. 1831.

CLAVEL. — *Hist. pittoresque de la Franc-Maçon.* — Paris. 1844.

KAUFFMAN et CHERPIN. — *Hist. philos. de la F.-M.* — Lyon. 1880.

REBOLD. — *Hist. générale de la F.-M.* — Paris. 1851.

REGHELLINI DE SCHIO. — *La Maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne.* — Paris. 1833.

DEDAAGE. — *Doctrines des sociétés secrètes.* — Paris. 1852.

GEORGE CRAIK. — *Outlines of the History of the English Language.* — London. 1851.

T. WRIGHT. — *The Celt, the Roman and the Saxon.* — London. 1852.

DULAURE. — *Histoire de Paris.* — Paris. 1836.

V<sup>o</sup> DE VAUBLANC. — *La France au temps des Croisades.* — Paris. 1849.

ETIENNE BOILRAU. — *Le Livre des Métiers.* — Édition Depping. Paris. 1838.



C. MELLINET. — *La Commune et la Milice de Nantes*. — Nantes. 1840-1844.

P.-J. VERGER. — *Archives curieuses de la ville de Nantes*. — Nantes. 1837-1841.

BLANQUI. — *Hist. de l'Économie politique*. — Paris. 1838.

MOREAU. — *De la Réforme des abus du Compagnonnage*. — Auxerre. 1843.

PERDIGUIER. — *Le Livre du Compagnonnage*. — Paris. 1841.

PERDIGUIER. — *Hist. d'une scission du Compag.* — Paris. 1845.

Le Père LEBRUN. — *Recueil de pièces pour servir de supplément à l'Histoire des Pratiques superstitieuses*. — Paris. 1737.

CAPUS. — *Conseils d'un vieux Compagnon à son fils prêt à partir pour le tour de France*. — Tours. 1844.

A. EGRON. — *Le Livre de l'ouvrier*. — Paris. 1844.

FLEURY. — *Hist. ecclésiastique*. — Paris. 1779.

LOUANDRES. — *Revue des Deux-Mondes*, décembre 1850.

LE BRETON (journal de Nantes), année 1845.

MÉMORIAL BORDELAIS, année 1851.

JOURNAL DES TRIBUNAUX (de Bordeaux), année 1851.

ARRÊTS DU PARLEMENT DE BRETAGNE.

RECUEIL DES ARRÊTS DU PARLEMENT DE PARIS.

A. MONTEIL. — *Hist. des Français des divers États*. — Paris. 1844.

L'UNIVERS (journal de Paris). — Années 1852 et 1853.

SCIANDRO. — *Le Compagnonnage. — Ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devrait être*. — Marseille. 1850.

DICT. DU COMMERCE ET DES MARCHANDISES. — Paris. 1839.

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE. — Paris. 1844.

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

|   | Pages |
|---|-------|
| AVANT-PROPOS.....   | i     |
| CHAPITRE PREMIER. — Origine du Compagnonnage..  | 1     |
| CHAP. II. — Naissance du Compagnonnage.....   | 21    |
| CHAP. III. — Des confréries de métiers. — Elles ne<br>doivent jamais être confondues avec le Compa-<br>gnonnage. ....   | 33    |
| CHAP. IV. — Formation du Compagnonnage. — Pro-<br>pagation. — Rivalités. — Divisions. — Combats.<br>— Lois fondamentales des frères constructeurs...  | 41    |
| CHAP. V. — Le livre du Compagnonnage. — Répres-<br>sion. — Censure ecclésiastique. — Cérémonial<br>condamné. — Abjurations. — Initiation.....   | 71    |
| CHAP. VI. — Catégories diverses du Compagnonnage.<br>— Légendes traditionnelles d'Hiram, de Maître<br>Jacques et du Père Soubise. — Jacques Molay;<br>probabilité de ses rapports avec le Compagnon-<br>nage et de son identité avec le personnage légén-<br>daire de Maître Jacques..... | 85    |

|   | Pages |
|---|-------|
| CHAP. VII. — Avenir du Compagnonnage. — Ses avantages. — Ses abus.....                            | 129   |
| CHAP. VIII. — De quelques pratiques, locutions, et expressions particulières au Compagnonnage.... | 141   |
| CONCLUSION.....   | 161   |
| INDEX BIBLIOGRAPHIQUE des principaux ouvrages consultés par l'auteur.....                         | 163   |

FIN DE LA TABLE.





185